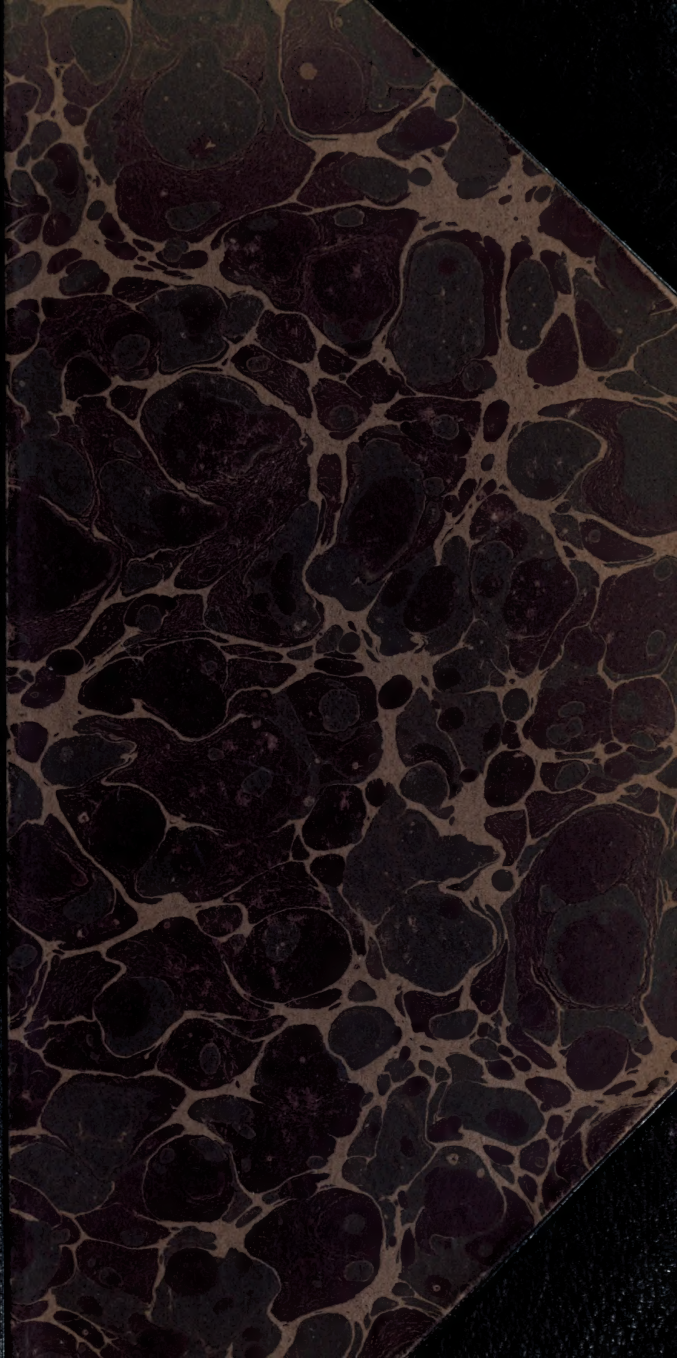

FRAGMENTS INTIMES

ET

ROMANESQUES

ŒUVRES COMPLÈTES D'ERNEST RENAN

HISTOIRE DES ORIGINES DU CHRISTIANISME

VIE DE JÉSUS.
LES APÔTRES.
SAINT PAUL, avec cartes des voyages de saint Paul.
L'ANTECHRIST.
LES ÉVANGILES ET LA SECONDE GÉNÉRATION CHRÉTIENNE.
L'ÉGLISE CHRÉTIENNE.
MARC-AURÈLE ET LA FIN DU MONDE ANTIQUE.
INDEX GÉNÉRAL pour les 7 vol. de l'HISTOIRE DES ORIGINES DU CHRISTIANISME.

Format in-8°.

LE LIVRE DE JOB, traduit de l'hébreu, avec une étude sur le plan, l'âge et le caractère du poème . . . . . 1 vol.
LE CANTIQUE DES CANTIQUES, traduit de l'hébreu, avec une étude sur le plan, l'âge et le caractère du poème. . . . . 1 —
L'ECCLÉSIASTE, traduit de l'hébreu, avec une étude sur l'âge et le caractère du livre. . . . . 1 —
HISTOIRE GÉNÉRALE DES LANGUES SÉMITIQUES. . . . . 1 —
HISTOIRE DU PEUPLE D'ISRAEL. . . . . 5 —
ÉTUDES D'HISTOIRE RELIGIEUSE . . . . . 1 —
NOUVELLES ÉTUDES D'HISTOIRE RELIGIEUSE . . . . . 1 —
AVERROÈS ET L'AVERROÏSME, essai historique. . . . . 1 —
ESSAIS DE MORALE ET DE CRITIQUE . . . . . 1 —
MÉLANGES D'HISTOIRE ET DE VOYAGES. . . . . 1 —
QUESTIONS CONTEMPORAINES . . . . . 1 —
LA RÉFORME INTELLECTUELLE ET MORALE . . . . . 1 —
DE L'ORIGINE DU LANGAGE . . . . . 1 —
DIALOGUES PHILOSOPHIQUES . . . . . 1 —
DRAMES PHILOSOPHIQUES, édition complète. . . . . 1 —
SOUVENIRS D'ENFANCE ET DE JEUNESSE. . . . . 1 —
FEUILLES DÉTACHÉES. . . . . 1 —
DISCOURS ET CONFÉRENCES. . . . . 1 —
L'AVENIR DE LA SCIENCE . . . . . 1 —
LETTRES INTIMES DE E. RENAN ET HENRIETTE RENAN. . 1 —
ÉTUDES SUR LA POLITIQUE RELIGIEUSE DU RÈGNE DE PHILIPPE LE BEL. . . . . 1 —
LETTRES DU SÉMINAIRE (1838-1846). . . . . 1 —
MÉLANGES RELIGIEUX ET HISTORIQUES. . . . . 1 —
CAHIERS DE JEUNESSE (1845-1846) . . . . . 1 —
NOUVEAUX CAHIERS DE JEUNESSE (1846). . . . . 1 —
MISSION DE PHÉNICIE. — Cet ouvrage comprend un volume in-4° de 888 pages de texte, et un volume in-folio, composé de 70 planches, un titre et une table des planches.

Format grand in-18.

CONFÉRENCES D'ANGLETERRE . . . . . 1 vol.
ÉTUDES D'HISTOIRE RELIGIEUSE. . . . . 1 —
VIE DE JÉSUS, édition populaire. . . . . 1 —
SOUVENIRS D'ENFANCE ET DE JEUNESSE. . . . . 1 —
FEUILLES DÉTACHÉES . . . . . 1 —
PAGES CHOISIES. . . . . —

Édition illustrée, format in-16 jésus.

MA SŒUR HENRIETTE . . . . . 1 vol.
PATRICE. . . . . 1 —

En collaboration avec M. VICTOR LE CLERC

HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE AU XIVe SIÈCLE, 2 vol. gr. in-8°

567-14. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 6-14.

ERNEST RENAN

FRAGMENTS INTIMES

ET

ROMANESQUES

PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

Il a été tiré de cet ouvrage

TRENTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE

tous numérotés.

Droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous les pays.

Copyright, 1914, by CALMANN LÉVY

PQ
2386
K37A14
1914

LIBRARY
AUG 2 1963
UNIVERSITY OF TORONTO

853726

PRÉFACE

Le volume que nous présentons aujourd'hui au public, et qui continue la série des écrits inédits laissés par Ernest Renan, offre un caractère assez particulier. Les éditeurs, jusqu'ici, se sont toujours abstenus, estimant par là rester dans le caractère de l'œuvre qu'ils avaient à compléter, de publier des projets ou des morceaux inachevés, quel que fût par ailleurs leur intérêt documentaire. Ce pourra être le travail de l'avenir de chercher, dans le fonds de papiers classés et déposés à la Bibliothèque Nationale, les éléments d'une étude approfondie sur cette illustre pensée. Les éditeurs ne se sont proposé que de mettre au jour, dans un ordre rationnel et avec les éclaircissements nécessaires, les œuvres ayant une beauté propre, ou servant à expliquer, avec une absolue sincé-

rité, toutes les périodes du développement, tous les côtés de l'activité intellectuelle et morale de l'écrivain.

On trouvera cependant dans le présent recueil un grand nombre de fragments, dont la publication se justifie, croyons-nous, par un intérêt exceptionnel. Plusieurs demandent quelques explications. Dans presque tous (car les projets de roman sont des autobiographies), c'est l'histoire de sa jeunesse que raconte Renan, d'une manière qui rejoint les *Lettres du Séminaire* et les *Lettres Intimes*, peut-être avec plus de naïveté encore. On a donc groupé autour de *Patrice*, le plus important de ces morceaux, et déjà connu du public, tout ce qui, en quelque sorte, se trouvait le plus près du cœur et de la vie personnelle de l'homme et du penseur. La courte et délicieuse *Invocation à Ernestine* a été placée en tête comme pour dédier à ce petit être disparu ces échos d'un passé déjà lointain, mais encore présent à ceux qui sentent et qui pensent. Ernest Renan aimait particulièrement cette petite fille qui lui naquit, après son fils Ary, le 20 juillet 1859, et qu'il perdit peu de mois après, le 20 février 1860.

Patrice a été écrit à Rome en 1849, au cours d'un voyage en Italie que Renan fit à l'âge de

vingt-six ans, et qui exerça sur sa manière de voir et de sentir une décisive influence. Les impressions de Rome, que l'on retrouve en partie dans les *Lettres à Berthelot*, occupent une grande place dans ce fragment de roman, mêlées au portrait intellectuel de Renan lui-même sous le nom de Patrice. Au début, une jeune fille de Tréguier, Cécile, écrit à Patrice, qui l'aime, mais qui est séparé d'elle par ses idées philosophiques et son abandon de la foi. Plus tard, après une courte correspondance avec Cécile, Patrice s'adresse de Rome à un ami; la trame légère du roman disparaît, et les réflexions philosophiques s'élèvent à une hauteur que Renan lui-même n'a pas dépassée. Les descriptions de la Rome des papes, aujourd'hui abolie, ajoutent un singulier intérêt pittoresque à cette riche étude de psychologie religieuse.

Ce projet d'un roman de deux êtres qui s'aiment, mais que séparent les questions philosophiques, semble avoir préoccupé Renan assez longtemps en Italie. Le plan d'un second roman, sur la même donnée, mais beaucoup plus étendu, et avec des péripéties nombreuses, était joint à *Patrice*. Il portait le titre d'*Ernest et Béatrix*. Là encore, une inclination entre deux jeunes gens destinés à la vie religieuse,

séparés par le devoir, puis par la mort, au milieu de la tourmente de la Révolution. L'état inachevé du manuscrit ne permettait pas, malheureusement, sa publication intégrale. Mais il contenait néanmoins plusieurs morceaux de premier ordre, épars dans une grande quantité d'épisodes fragmentaires. Les éditeurs ont cru pouvoir se permettre, pour sauver ces beaux passages, de les choisir et de les relier par de brèves explications imprimées en italiques. Il va sans dire que le texte et même l'ordre dans lequel se présentaient ces fragments ont été scrupuleusement respectés, et ce n'est pas sans hésitation qu'on a ainsi pratiqué une sélection toujours délicate dans un texte exceptionnellement morcelé. On a cru qu'il serait intéressant de montrer, dans ce genre du roman, évidemment peu familier à Renan, les différentes formes d'un projet qui le préoccupa longuement à cette époque si agitée de sa vie.

L'abbé Liart, à qui sont adressées les seize lettres qui suivent, était un ami d'enfance d'Ernest Renan, qui le connut au collège de Tréguier. Il ne fit qu'un court séjour à Saint-Nicolas, probablement par raisons de santé, et retourna finir ses études à Saint-Brieuc. Il mourut jeune, et sa famille rendit à son ami ces lettres où se dessinent si joliment la vie des

séminaires à cette époque et le tableau d'une suave amitié de jeunesse. Renan a parlé de François Liart dans ses *Souvenirs*[1] et a publié en partie les dernières de ses propres lettres. Elles se trouvent reproduites ici pour ne pas déparer l'ensemble. Les dernières pages de cette correspondance donnent quelques détails inédits sur l'origine des idées philosophiques de Renan, et à ce titre s'ajoutent, avec une note assez particulière, aux correspondances déjà connues.

Les *Principes de conduite*, appartiennent à la même inspiration, avec plus de maturité. Ce morceau présente un intérêt tout particulier à cause de sa date (1843), et de l'effort de piété, si l'on peut dire, qu'il exprime avec une incomparable sincérité; c'est un document presque unique que cet examen d'un cœur inquiet, qui veut trouver, pour sa conduite et sa raison, une règle d'une inébranlable unité. Une effusion si intime, d'une beauté morale qui fait penser à certains élans de Pascal, devait prendre place dans un recueil consacré, pour ainsi dire, aux souvenirs personnels, et où on a voulu fixer le caractère de l'homme encore plus que celui de l'écrivain.

1. Cf. *Souvenirs d'Enfance*, p. 306 et suiv.

Les poèmes en prose appartiennent encore à cette période de jeunesse si fortement absorbée par les questions religieuses. Les deux premiers, imitation du style hébraïque, sont des exemples de cette forme rapprochée de celle des vers, que Renan reprit plus tard dans ses traductions de livres de la Bible. Au contraire, les *Confessions de Felicula*, seules dans le présent volume, ont été composées à la fin de la vie de Renan; on les a mises au jour pour faire suite aux essais de roman, si différents, écrits presque quarante ans auparavant. Le manuscrit est un petit carnet qui n'a pas de date, mais qui porte plusieurs indications privées fixant à peu près la composition vers l'année 1880. Renan avait toujours eu un goût particulier pour Lyon et pour l'esprit mystique, fécond en manifestations religieuses, de cette vieille citadelle de la race française. Il a donc peint — avec une perfection de style où se mesure le travail de toute une vie — la naissance d'une hérésie d'origine orientale sur le sol gallo-romain, et les amours d'une jeune chrétienne entraînée par un thaumaturge étranger. Le récit est malheureusement inachevé, et les nombreuses notes qui l'accompagnaient ne font qu'esquisser les épisodes d'un assez long roman resté interrompu.

Comme dans tous les volumes posthumes d'Ernest Renan, on a rétabli l'orthographe souvent archaïque, en respectant soigneusement, sauf quelques mots placés entre crochets, les lacunes, les termes particuliers ou les tournures de phrases que la date et le genre des morceaux justifient suffisamment. On a ajouté, au cours de la publication, quelques notes explicatives, à côté de celles qu'Ernest Renan lui-même avait jointes à ses textes. Elles sont dues, pour la plupart, aux renseignements obligeants et érudits de MM. Barth, Clermont-Ganneau, et Louis Havet, membres de l'Institut, et R. Gauthiot. Les éditeurs les remercient ici d'avoir éclairé la lecture de ces précieux manuscrits.

INVOCATION A ERNESTINE

INVOCATION A ERNESTINE

A MA FILLE ERNESTINE

MORTE A SEPT MOIS

sans avoir eu, ce semble, conscience des choses finies.

Ton trajet dans la vie passagère a été court; mais ta trace sera longue dans nos cœurs et éternelle au sein de Dieu, apparition chérie, âme d'un jour, rentrée si vite dans la paix immuable. Sortie un moment des bras du Père céleste, tu as eu hâte d'y revenir; l'infini te retenait par un charme invincible, tu ne voulais pas quitter ton petit paradis. Quand ton frère, moins sage que toi, cherchait à te faire partager le plaisir qu'il trouve à ses jouets, tu ne lui répondais que par

un sourire doux et vague. Tu n'as pas eu un regard pour ce monde frivole; ton œil charmant ne s'est fixé sur rien de passager. Crois ceux qui ont vécu plus longtemps que toi; tu as sacrifié peu de chose, on souffre en ce monde plus qu'on n'y jouit, bien peu s'y perfectionnent, et beaucoup s'y flétrissent. Oh! de la coquille de nacre où tu reposes, dis-moi, Titine chérie, dis à ton père, à qui tu souriais, le secret de cet infini que tu connais mieux que lui, aide-le à ne pas douter, au milieu de la critique des formes qui passent, de la vérité de ce qui est éternel, persuade-lui que l'être doit être cherché en haut et non en bas, fais lui comprendre que si l'océan où tout ce qui est particulier a son origine et sa fin ressemble pour nous au néant, cela tient au voile qui couvre nos yeux et à l'étroit horizon de cette terre, où tu n'as pas voulu t'arrêter.

1860.

PATRICE

PATRICE

28 novembre 1788.

« Je ne suis qu'une pauvre fille, monsieur Patrice, et je vous ferais sourire de mes naïvetés, si je voulais raisonner avec vous. Nous autres femmes, nous sommes condamnées à ne savoir que le catéchisme et nos prières. Votre science est pour moi une langue inconnue ; mais vous souffrez, dites-vous, et par là peut-être, je pourrai vous comprendre.

» Pourquoi donc êtes-vous triste, cher Patrice, et qu'y a-t-il de changé en vous? Quand je vous ai vu, il y a un mois, vous étiez aussi bon et aussi aimable que vous l'avez toujours été. Si

vous étiez devenu méchant, mon cœur me l'aurait dit. Oh! je l'aurais deviné; ne croyez pas que vous puissiez me cacher ces choses! Qu'y a-t-il donc de changé en vous? Vous parliez de doutes à madame votre mère. Mais de quoi doutez-vous? S'il faut aimer Dieu? S'il faut le prier? S'il faut être doux et humble de cœur? Oh! mon Patrice, vous ne doutez pas de cela. Nous avons prié ensemble; nous avons goûté ensemble les joies du ciel, et vous doutez de ce que vous avez senti? Vraiment, j'ai presque envie de remercier Dieu d'être une ignorante, si la science n'apprend que de telles choses.

» Croyez-moi, cher Patrice, j'ai dans mon cœur un témoin aussi sûr que le vôtre. Vous, douter de la religion... C'est impossible. Vous, parmi les réprouvés... vous, qui avez été à mes yeux un ange visible! Oh! je croirais plutôt que les étoiles tomberaient du ciel, et que les saints échangeraient d'eux-mêmes le paradis contre l'enfer. Vous m'avez quelquefois appelée votre sœur; laissez-moi vous prier les mains jointes et à genoux d'écarter ces tristes pensées.

» On nous parle souvent de l'orgueil; on dit

que la science engendre l'orgueil, que les grands savants sont orgueilleux. Seriez-vous orgueilleux, Patrice? Je ne sais pas bien ce que cela veut dire, mais je ne crois pas que vous le soyez. Les orgueilleux n'aiment qu'eux-mêmes, et vous, vous êtes si bon! Est-ce qu'il vous en coûterait de vous humilier devant Dieu? Pour moi, c'est ma plus grande douceur, et je suis bien heureuse de n'être qu'une pauvre petite fille par le charme que j'éprouve à me soumettre et à savourer ma petitesse. Faites tous les soirs un acte d'humilité; si j'étais près de vous, nous nous mettrions à genoux tous les deux pour le faire.

» Mon Dieu! j'en veux presque à votre science. Je crains que ce ne soit elle qui ait troublé notre paradis. Vous rappelez-vous ce jour où nous nous promenions avec madame votre mère près de la chapelle des Cinq-Plaies [1], sur le bord de la rivière de Troguindy? Vous lisiez un livre de philosophie, qui vous donnait l'air triste et pensif. Vous étiez distrait et ne faisiez pas attention à nos paroles. Maman vous

1. Petite église des environs de Tréguier, où habite Cécile, qui correspond avec Patrice.

tira le livre des mains, et vous dit qu'elle ne voulait plus vous voir lire ces sortes de choses; moi, je cherchai à vous égayer, et vous vous mîtes à pleurer. Depuis ce temps, je n'aimais plus vos livres de philosophie, et je crois que je les aurais volontiers jetés au feu; car ils vous empêchaient de penser à nous et peut-être aussi de penser à Dieu.

» Adieu, priez pour votre sœur Cécile. »

Au bas et sur le revers de cette lettre, on lisait les lignes suivantes écrites au crayon de la main de Patrice :

« Douce enfant, que tu m'es supérieure, et que je donnerais volontiers la moitié de ma vie pour voir encore une fois le monde avec tes yeux de colombe! Pour toi, la grande harmonie n'est pas troublée; religion, devoir, amour, beauté, reposent pour toi dans une mystique et sainte unité. Tu ne connais pas la lutte du saint contre le vrai, du beau contre le bien, du vrai contre lui-même. Dors toujours ainsi au son de la musique des mondes, et puisses-tu ignorer à jamais les souffrances

réservées à celui qui, par la fatalité de sa nature, a cessé d'être enfant!

» Je me suis mis à genoux, et, les bras croisés sur ma poitrine en présence de Dieu et de ta pensée, ô ma sœur, j'ai sondé mon âme, et j'ai cherché sans feinte et sans détour à être vrai avec moi-même. Eh bien! Cécile, j'ose te répondre avec l'assurance infaillible que la conscience porte avec elle : Non, je ne suis pas orgueilleux. J'aime à m'être trompé pour le reconnaître; j'aime à avoir péché pour me repentir. Un enfant me fait changer d'avis, une femme me ferait rétracter tout ce qu'elle voudrait. J'aime à pleurer et à me frapper la poitrine; j'aime à demander pardon à ceux que j'ai pu offenser. Quelquefois, le soir, j'éprouve des moments d'un très doux affaissement. S'il y avait encore un vestibule au temple pour les pénitents, c'est là que j'irais choisir ma place. Si jamais je vais au ciel, je veux y être dans le quartier des Madeleines.

» L'orgueil, c'est de n'aimer pas; l'humilité, c'est d'aimer beaucoup. J'ai parfois des suffoquements d'amour vague et des pléthores de sympathie, que doit, je crois, ignorer l'égoïste.

J'aime tout le monde en ces moments; tous ont raison à leur manière, tous sont bons, honnêtes, aimables; il n'y a pas jusqu'aux petits défauts de chacun auxquels je ne trouve du charme. Je ne sais contredire personne, je suis toujours de l'avis de ceux qui parlent avec moi, et lors même que je ne pense pas comme eux, je finis par dire : Je crois qu'après tout il a raison dans sa pensée.

» Voilà pourquoi je hais les systèmes, les réformateurs trop fiers, les dialecticiens, les raisonneurs, les fortes têtes, les gens tout d'une pièce, et parfois même les savants. J'aime les faibles, les tremblants, les hésitants, les enfants, les femmes, les faibles d'esprit. Je ne cherche pas du tout à être rigoureux et logique dans mon système de vie; quand je trouve des contradictions, des antinomies, je ne m'en soucie pas, ni ne me fatigue à concilier tout cela, comme font les logiciens, qui sont des orgueilleux, et veulent tracer avec deux ou trois lignes le tableau des choses. Moi, je suis convaincu que notre esprit est partiel et faible, qu'il ne voit que des fragments incohérents du système des choses. Je prends ce que je trouve,

j'embrasse tous les atomes de vérité et de beauté; je me glorifie de mes contradictions; quant à l'ensemble, le Père céleste sait ce qu'il en est.

» Comme je suis critique, je vois fort bien les analogies de tous ces sentiments et leur racine première. Si je voulais, je montrerais comme quoi l'humilité chrétienne, sentiment à peu près inconnu à l'antiquité, n'est qu'une transformation d'un autre instinct, instinct qui, dans l'antiquité, resta toujours dans sa forme la plus sévère et la plus naturelle, mais qui, par le christianisme, se réfracta en mille voluptueuses métamorphoses et devint humilité, dévotion, amour de la bassesse, goût du niais. Je pourrais montrer les perversions de ces instincts divers dans l'histoire et dans les arts. Mais je ne saurais trop comment exprimer cette délicate psychologie, et qu'importe, du reste? Tout est également noble et pur, dans les instincts natifs de l'homme, quand ils sont préservés de leurs déviations.

» Qu'est-ce donc qu'on pourrait appeler en moi de l'orgueil? Ma foi à la science? Ma confiance dans les facultés humaines? L'usage ferme et

résolu que j'en fais? Là est en effet le secret de ce prodigieux abus que font les orthodoxes de ce mot. L'orgueil, dans leur langage, c'est de ne pas penser comme eux; c'est de cultiver et d'ennoblir sa nature, c'est d'user de la raison que Dieu nous a donnée comme une faculté aussi sainte apparemment que toutes les autres. L'orgueil est l'explication universelle, le dernier mot de toute leur psychologie. Quand la science humble et patiente est amenée à s'écarter de leurs solutions, c'est de l'orgueil; quand la timide critique hésite et refuse de s'associer à leurs outrecuidantes affirmations, c'est de l'orgueil. A ce prix, je suis orgueilleux et je m'en félicite. Que Dieu me damne, s'il le veut, mais jamais il n'obtiendra de moi que je fasse volontairement une faute de critique, que je trouve vrai ce que je ne trouve pas vrai.

» L'homme vraiment humble, c'est le critique. Il ne croit avoir pour la vérité ni privilège, ni monopole; il la cherche péniblement et le front baissé. Il recueille jusqu'au grain de sable qui pourrait en recéler quelque atome; et quand il a trouvé ce qu'il cherche, il ne croit pas encore l'avoir trouvé, il est en

soupçon contre lui-même, il ne cherche pas à imposer aux autres les délicats et imperceptibles aperçus auxquels il est arrivé. L'orgueilleux, c'est l'homme tout d'une pièce, prétendant tenir entre ses mains le mot définitif de ce qui est et la règle inflexible du meilleur. L'orgueilleux est celui qui dit à ses semblables : « Vous êtes tous des insensés, privés de la vérité, errants dans le labyrinthe de vos pensées. Et moi, je possède la vérité, je suis l'infaillible; si vous ne croyez pas ce que je vous dis, vous êtes des misérables, allez au feu éternel[1] .» L'orgueilleux est celui qui commence

1. C'est surtout dans la controverse avec les protestants que se montre dans tout son jour cet épouvantable orgueil de l'orthodoxe, et cette imperturbable confiance dans sa hautaine dialectique. Il est certain que les protestants dogmatiques, comme l'étaient Claude et Jurieu et en général ceux du XVIIe siècle, ne se tiraient que très difficilement de ces captieux filets de controversistes. Ils acceptaient l'arme et les conditions du combat; on ne se plaint pas trop de les voir battus, bien qu'ils eussent raison, non pas pourtant autant qu'ils l'auraient pu. Mais ce qui est tout à fait agaçant, c'est le triomphe hautain et pédantesque des catholiques à l'égard des protestants plus critiques, qui n'admettent le christianisme que comme la plus pure manifestation de l'idée religieuse et la forme la plus avancée du culte en esprit. Don Quichotte n'offre pas un trait de caractère aussi plaisant que cette ardeur à ferrailler contre des adversaires, qui sont assez fins pour sourire de cette humeur belliqueuse et de ces armes rouillées (Note d'E. R.).

sa prière comme le pharisien de l'Évangile : « Mon Dieu, je vous rends grâce de n'être pas comme ces pauvres insensés, qui ne savent rien. » L'orgueilleux, c'est le docteur scolastique, qui prétend vous enfermer dans ses *définitions*, et exprimer d'une manière adéquate la vérité des choses; l'orgueilleux, c'est le théologien qui prétend tenir dans son alchimie le secret du parfait magistère, et en finir avec ses adversaires par ce mot : « Vous n'êtes pas théologiens! » La tour d'orgueil et de dispute, la Babel théologique, c'est l'Église[1]. »

10 décembre 1788.

« Grondez-moi encore, chère Cécile. Oui, je suis un enfant qui s'effraie de son ombre; je me laisse tourmenter par de mauvais rêves, comme s'ils étaient des réalités. Désormais je serai sage, je ferai tout ce que vous voudrez, je croirai tout ce que vous me direz de croire. Donnez-moi un symbole, que je le croie avec

1. Plus tard Patrice arriva à envisager la chose par une autre face et à comprendre la grande majesté de l'Église orthodoxe. Voyez plus bas ses réflexions sur l'Église de Latran (Note d'E. R.).

passion, que je l'embrasse, que je l'adore. Venant de vous, il ne peut être que bon et beau. Je vous promets, Cécile, que dès que vous aurez parlé, je ne douterai plus, je croirai tout ce que vous me direz. »

26 décembre 1788.

« Ah! monsieur Patrice, comment pouvez-vous parler ainsi? Moi, une pauvre ignorante, dire à un savant comme vous ce qu'il doit croire! Vous qui savez tout, comment n'êtes-vous pas encore arrivé à savoir notre symbole? Mais à quoi vous sert donc votre science, si elle ne sert pas à vous faire croire? J'ai quelquefois désiré être plus savante, afin de croire plus de choses, et voilà que vous, qui êtes si riche en science, vous venez me demander un peu de foi comme une aumône. Mon Dieu! qui a donc ainsi troublé toutes vos pensées? L'Église n'est-elle pas là pour vous apprendre ce qu'il faut croire? Les saints docteurs, les papes, les conciles, que vous faut-il de plus? Vous qui savez tout cela, vous venez demander à des enfants comme nous de vous

l'apprendre! Voici de belles et douces fêtes; priez pour moi, et ne lisez plus vos livres de philosophie. »

5 janvier 1789.

« Vous me renvoyez aux théologiens, savez-vous ce que c'est que les théologiens, Cécile? Des cerveaux desséchés, des intelligences calcinées, des machines dialectiques, fonctionnant sans âme. Je vous demandais ce qu'il faut croire, et vous me répondez : Adressez-vous au pape! Tout ce que vous me direz ne peut être que vrai et beau. Expliquez-moi les choses vous-même, et, fussent-elles absurdes, vous les rendrez raisonnables et charmantes. Je croirai les choses comme vous me les direz; mais comme les dit le pape!... Figurez-vous des bouts de phrases qui finissent tous par ces mots : *qu'il soit anathème!* Pauvres femmes! que vous êtes bonnes et simples! vour recevez des plus grossières mains les plus laides choses, et, par le prisme de beauté qui est en vous, vous en faites de délicieuses vérités. »

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Rome produisit d'abord sur Patrice une impression très vive. Il n'en écrivit à personne, par suite de cette répugnance qu'il éprouvait à communiquer aux autres ses sensations actuelles et personnelles. Il haïssait d'ailleurs, dit-il quelque part, ceux qui, en visitant le Capitole ou le Colisée, seraient mécontents d'eux-mêmes, s'ils n'y pouvaient accoucher de quelque *pensée* remarquable, ou trouver l'occasion d'une lettre emphatique. Les fragments qui suivent marquent seulement les progrès de la pensée de Patrice durant ces premiers jours qui furent décisifs dans l'histoire de sa vie intérieure.

Cette ville est vraiment la ville sainte : il est impossible, si on ne l'a vue, de comprendre la grande fascination que le sentiment religieux exerce sur la conscience humaine. J'ai toujours rêvé la Mecque au temps du pèlerinage comme devant offrir dans toute son originalité l'expansion exclusive du sentiment religieux. Le

débordement de l'Arafat, les prédications des ulémas, les sacrifices de la vallée de Mina, les processions, la pierre noire, la gouttière d'or, le puits de Zem-zem, cette absence complète d'une pensée de doute ou de limitation à cette grande omnipotence du sentiment religieux, ce repos complet, cette abstraction d'une moitié du genre humain doit offrir un spectale unique, inappréciable pour le critique. Eh bien! Rome est, j'imagine, à beaucoup d'égards, un plus curieux sujet d'études pour celui qui expérimente les manifestations religieuses de l'humanité. Rome est par excellence la ville centre d'une religion, la ville dévouée à la manifestation d'une idée religieuse.

Les premiers instants que j'ai vécus sur cette terre, je les ai passés sous l'empire d'une réaction très vive. J'étais Français encore, je critiquais, je m'indignais. Ces croix, partout dominatrices, ces armes papales, ces moines mendiants et dégradés, ces troupeaux de prêtres, ces clercs à l'habit demi-laïque, aux manières déliées, cette population pâle, souffreteuse, portant sur son visage les traces de la fièvre et de l'immoralité, m'attristaient et m'irri-

taient; je regrettais presque d'être venu m'ensevelir dans ce tombeau. Mais à peine eus-je respiré le parfum des ruines sur le Mont Palatin, à peine me fus-je égaré au milieu de ces champs déserts où fut la Rome d'autrefois, et où l'on n'entend que le son de la cloche des monastères et les carillons lointains de la ville aux trois cents églises, que la séduction opérait déjà, et que volontairement je laissais tomber ma critique, pour m'abandonner au torrent de poésie et de volupté qui s'exhale de ces lieux. Il y a dans ces ruines, dans ces voies désertes, dans ces églises, dans ces monastères, un charme si puissant, qu'il faut bien des jours pour se reconnaître et se mettre au net avec soi-même dans ce flot de sentiments nouveaux qui vous déborde de toutes parts. Rome m'a vaincu. Cette ville est une enchanteresse; elle épuise, elle endort.

J'aime l'imagination plastique de ce peuple; j'aime ses poétiques rêves et jusqu'à ses superstitions, j'aime cette religion extérieure et sensuelle, il est vrai, mais pleine du sentiment de la forme et du vif instinct de la beauté réalisée. Notre idéalisme est abstrait, sévère, sans

images ; celui de ce peuple est plastique, invinciblement porté à se traduire et à s'exprimer. Mais au fond, ce peuple vit plus que nous dans l'idéal. Entrez dans une église à l'heure où vous entendez la cloche tinter la prière, et où vous voyez entrer les femmes en se couvrant la tête de leur mouchoir. Elles sont là, les lèvres closes, l'œil vague, mais facile à détourner. Ce qu'elles entendent et ce qu'elles disent n'est pour elles qu'un son vague; elles ne prient pas, car ce mot désigne un acte; elles sentent, elles aspirent. Telle est la vie de ce pays : le ressort de l'action s'use, on reçoit tant du dehors, qu'on se dégoûte de réagir. On ne pense pas ; car penser, c'est agir par l'intelligence; on sent.

Voilà pourquoi la vie italienne est si peu tourmentée. Un Romain me questionnait hier sur les affaires de France; et comme je lui disais quelques mots de nos idées de réforme rationnelle de la société, ce brave homme joignait les mains et s'écriait : *Che pazzia! che pazzia!* Quelle folie, n'est-ce pas, quand on a un beau soleil au-dessus de sa tête et une terre qui vous nourrit sans travail, de se fatiguer

pour la gloire, pour la patrie, pour l'honneur, pour la raison! Voilà tout le système de la vie italienne.

Le battement de la vie est ici plus lent d'un degré. Ce pays a besoin de lieux destinés à ne rien faire : ces lieux, ce sont les églises. Les églises ne sont pas ici ce qu'elles sont au point de vue de notre religion étroite et prosaïque, des lieux de prière; ce sont des lieux où l'on va savourer l'idéal, soit par l'art, soit par le repos, qui pour l'Italien est à beaucoup d'égards un état saint. Elles sont admirablement faites pour cela. On ne se repose pas dans une église gothique : cet horizon infini, ce mystère, ce jeu multiple des lignes et de la lumière trouble, agite, creuse, attriste, sentiment très noble et très élevé, mais qui n'est pas le repos. Au contraire, ces églises basses, finies, cet horizon terminé de toutes parts par un mur et une fresque, cette absence complète de profondeur dans les effets de lumière, ces plafonds à compartiments dorés, cette profusion d'images douces et voluptueuses soulagent de cette tension qui accompagne toujours l'exercice austère de la raison.

Je fonds à ce beau soleil : mon Dieu! pour-

quoi s'affliger ainsi l'esprit? pourquoi se fatiguer à poursuivre l'insaisissable? Ne vaut-il pas mieux s'asseoir au soleil?

L'Italie est le pays du monde le moins fait pour le rationalisme. Le rationalisme, c'est peine et fatigue; c'est courage et persévérance. Qu'il est bien plus commode de recevoir un système tout fait sans le comprendre, et de se laisser aller doucement et sans souci selon le cours du culte établi, surtout quand ce culte est tout en dehors de l'âme, tout sensuel! Demander à l'Italien de renoncer aux molles et humbles pratiques, de s'imposer des années d'études, de critiquer sans relâche, de poursuivre les nuances dans leurs derniers replis, c'est lui trop demander. On ne peut entreprendre ce rude labeur que dans un climat sévère, qui invite à la concentration, et excite l'activité intérieure. Mais ici, ah! qu'il est plus commode de s'agenouiller devant la Madone et de passer des heures à ne rien faire, à entendre de la musique dans une église ou à entendre prêcher un capucin que d'apprendre le grec, l'hébreu, le syriaque, de se faire acariâtre et impitoyable dans son cabinet!

Cette paresse, je le sais, m'impatientera un jour; cette religion de nonchalance et de sensualité m'irritera. Mais maintenant elle me plaît : Dieu leur a donné un beau ciel, que leur faut-il de plus? Et puis, *qui peut en pensant ajouter une coudée à sa taille?*

Pour comprendre le profond sentiment de bien-être qui fait le fond de la vie italienne, il faut aller s'asseoir le dimanche sur les ruines du Mont Palatin, du côté du Forum. De là, on domine tout ce vaste champ qui s'étend du Capitole au Colisée, semé de ruines. Les églises s'y serrent et s'y adossent comme ailleurs les maisons : l'Ara Cœli (le temple de Jupiter Capitolin), San Giuseppe de Falegnami, San Pietro in Carcere (l'ancienne prison Mamertine), Santa Martina (l'ancien *Secretarium Senatus*), Saint-Adrien (l'ancienne basilique de Paul-Émile), San Lorenzo in Miranda (temple d'Antonin et Faustine), Saints-Cosme et Damien (temple de Rémus), Sainte-Françoise Romaine, Sainte-Marie Libératrice, Sainte-Marie de la Consolation, Saint-Théodose (temple de Vesta).

De là, on peut voir se dérouler tranquillement sur ce champ de ruines, le long de la

Voie Sacrée et de la Voie Triomphale, la foule morne et paisible, les longues processions de *sacconi*, qui vont au Colisée. Les cloches répondent aux cloches, le soleil darde à plomb sur les ruines, il règne sur toute cette vie une placidité merveilleuse, une sorte de sommeil. Que l'on comprend bien comment ce peuple, plus esthétique qu'intellectuel, s'est endormi dans cette dévotion sensuelle qui est un plaisir, et qui n'exige qu'en apparence le renoncement et le sacrifice! Combien j'ai vivement senti cette Rome du XVIIe siècle, s'étendant nonchalamment dans sa dévotion, sans l'ombre d'une pensée révolutionnaire ou incrédule, jouant avec ses cérémonies, ses cardinaux, ses indulgences, ses chapelles coquettes, ses grandes dames dévotes, ses confréries, ses moines mendiants, faisant des parties de dévotion comme ailleurs on fait des parties de plaisir. La *station* règle la promenade; on s'amuse entre deux exercices de piété; le cours des plaisirs et des habitudes est enchaîné à celui des fêtes; il y a des divertissements et des fêtes qui n'apparaissent que durant telle octave[1].

1. Cette habitude d'échelonner ses plaisirs selon les

Comment un peuple, assez peu enclin au rationalisme, n'aurait-il pas accepté tout cela comme loi courante et reçue, et ne se serait-il pas laissé endormir à la voix de cette sirène? Comment ne vivrait-il pas tranquille dans une religion qui le satisfait et l'amuse?

Le grand plaisir de l'Italien, c'est de vivre. La vie dans ce pays est une jouissance, lors même qu'elle n'est accompagnée d'aucun

époques de l'année religieuse est un des traits de la vie provinciale, trait qui va de plus en plus disparaissant sous le niveau logique de l'esprit moderne. Combien notre caractère est moins original que celui du Moyen âge, que celui de Rome ou de Venise! Que dire des fêtes de Noël, des Rois, qui ont disparu! En Bretagne, il y a des jeux d'enfants pour chaque saison, et sans que personne donne le signal, à un moment donné, le jeu qui semblait oublié depuis un an reparaît. Vers la fin du carême, les rues et les places de Rome se couvrent de tentes faites de branches de laurier, où se prépare, se vend et se consomme sur place un genre particulier de fritures (*fritelle*). C'est une grande fête pour le petit peuple. Les illuminations des boutiques à l'époque de Pâques sont aussi un événement dans cette vie uniforme. Les anciens avaient aussi de ces procédés pour interrompre la monotonie de leur petite vie vulgaire. Notre année rationaliste est bien plus uniforme. Je suis toujours charmé quand, en étudiant un manuscrit, je trouve la date donnée par les chants de l'année chrétienne. Le copiste de la chronique de Thomas de Méragah, dont le manuscrit unique se trouve au Vatican, dit qu'il a fini son travail le dimanche où l'on chante *Mansionem deliciis plenam*; tel autre, le jour où l'on chante à l'Université de Paris... (Note inachevée d'E. R.).

plaisir accessoire. Il peut sembler dérisoire de parler de bien-être, quand il s'agit d'un peuple souffreteux et en guenilles. Et pourtant, ces gueux couchés au soleil du matin au soir, avec la certitude de ne pas mourir de faim, vivent dans un état habituel de calme. La vie en ce pays s'en va bien savourée : chez nous, elle court sans laisser de goût. Nous n'aimons de la vie que l'action et la jouissance; nous sommes toujours pressés et affairés.

Tout ce qui est original est curieux, et à ce titre, il n'y a pas un petit oratoire à Rome qui n'ait son intérêt. Il faut pourtant reconnaître que l'admiration que le vulgaire professe de confiance pour les monuments religieux de Rome est des plus niaises. Sur les trois cents églises que compte cette ville, il en est une douzaine de très précieuses par leur antiquité et leur physionomie primitive, quatre ou cinq de la Renaissance, d'un style vraiment beau et pur, tout le reste est du plus épouvantable mauvais goût, et de ce nombre se trouvent celles que le vulgaire admire le plus, le Gesù par exemple. Et Saint-Pierre même, je reconnaîtrai volontiers que la coupole mérite

d'être placée parmi les plus belles créations de l'art; mais quant à l'ensemble de la basilique, je n'obtiendrai jamais de moi de l'appeler belle. Enfin, pour trouver les chefs-d'œuvre du mauvais goût, des œuvres qui au premier regard vous fassent éclater de rire par la prodigieuse bizarrerie du goût de l'artiste, il faut venir à Rome, et voir par exemple la Sapience, ou la riche église de Santa Maddalena. Mais ce mauvais goût lui-même a son charme, et exprime avec une admirable vérité cette physionomie de la Rome dévote que nous a faite le concile de Trente et la grande réforme de Pie V. Ces lignes brisées, tourmentées, cette ornementation bizarre, subtile, craignant toujours de n'en pas faire assez, superposant les frontons aux frontons, les corniches aux corniches, expriment à merveille ce culte mesquin, sans élévation, cette dévotion petite et scrupuleuse. Ce n'est plus le grand christianisme avec sa majestueuse gravité; c'est la piété moderne prenant Dieu comme un personnage qu'il faut honorer, et croyant y réussir en l'entourant de chandelles, de tentures, de draperies, de baldaquins.

Heureux peuple qui n'a d'autre droit à réclamer que le droit de sa place au soleil! Il aura toujours les marches de quelque église ou quelque vieux portique pour s'y étendre. Voilà le grand fonds de bien-être qu'on n'enlèvera jamais à ce peuple, et qui le rend en un sens plus heureux que le nôtre, malgré son humiliation. Voilà le secret de ce laisser-aller et de cette insouciance, qui parfois devient presque de la fierté, et constitue la vraie démocratie de ce pays.

L'étranger qui visite ce pays avec la préoccupation de son pays est choqué de la mendicité, qui se rencontre à chaque pas, et attristé de l'effroyable misère qu'elle semble supposer. Mais qu'il se détrompe : ces gueux n'en sont ni plus tristes ni plus malheureux; cette façon de vivre, assis au soleil, sur le chemin des stations pieuses, a sa poésie; elle paraît ici une façon de vivre toute naturelle et tient à la fierté du peuple romain, qui ne veut pas cultiver la terre[1] et si le sort m'avait fait naître en ce pays sans patrimoine, j'aurais probable-

1. Les cultivateurs de ce pays viennent presque tous des Abruzzes (Note d'E. R.).

ment embrassé cette profession. Il faut bien considérer d'ailleurs que le bas monachisme n'est ici qu'une transformation de la mendicité; le moine, c'est le mendiant vêtu d'une robe grise et d'un capuchon, et présentant son état comme saint et religieux.

Les impressions religieuses ont toujours été en moi très fortes, et, par suite des habitudes de mon enfance, elles se mêlent dans une proportion indéfinissable aux instincts les plus intimes de ma nature. Ces impressions se sont réveillées ici avec une extrême énergie. J'ai toujours admiré le christianisme, et je ne l'ai jamais tant aimé que depuis le jour où j'ai cessé de m'appeler chrétien; mais jamais je n'ai tant regretté d'avoir renoncé à ce titre que depuis que je suis ici. A certains moments fugitifs, à Latran, à l'Ara Cœli, j'ai cru, par une douce illusion, me retrouver à cette époque plus heureuse, dont un abîme me sépare. Oui, si Rome apprend quelque chose, c'est à juger les faits en dehors des hommes et à tout respecter dans la majesté du passé. Si Rome inspire un regret, c'est de ne pouvoir s'agenouiller avec les simples devant ces touchantes

Madones, dans ces églises où l'on aime à s'attarder. J'ai cru longtemps que je reviendrais au catholicisme, la tête haute, et par la voie de la critique. Hélas! j'y reviendrai peut-être humble comme une petite fille, vaincu par une Madone. Autrefois, je maudissais la souffrance parce qu'en affaiblissant notre fierté rationaliste, elle fait oublier la critique; maintenant, je la bénis, car, adoucissant l'âcreté de nos humeurs, elle nous ramène par l'humiliation à des pensées religieuses.

Plût à Dieu que je pusse oublier un instant les impossibilités scientifiques du catholicisme! Tout vient se briser en moi contre le rocher de la science et de la critique, contre ce mot fatal : Cela n'est pas vrai. Car il faut être logique : pour être catholique, il faut admettre tout ce qu'enseigne le catholicisme. Or il y a parmi les croyances obligées du catholicisme des choses absolument inadmissibles. Je donnerais tout au monde pour redevenir catholique : mais, pour être catholique, il faudrait croire que la femme de Loth a été *bien réellement* changée en statue de sel, que les premiers chapitres de la Genèse représentent

une histoire *réelle*, que le Pentateuque est bien *réellement* l'œuvre de Moïse, que le livre qui porte le nom de Daniel est bien réellement de Daniel, que la légende du Christ est vraie à la lettre. Or je parierais vingt fois ma vie et mon salut éternel que la femme de Loth n'a pas été réellement changée en statue de sel, que les premiers chapitres de la Genèse ne sont qu'un mythe, que le livre dit de Daniel n'est pas de Daniel, que tout l'édifice historique du christianisme orthodoxe est inacceptable à la critique. Cela m'est aussi démontré qu'il m'est démontré que la fable de Pandore et de Prométhée n'est pas une histoire réelle, qu'Orphée ou Hermès Trismégiste ne sont pas les auteurs des livres qu'on leur attribue. Est-ce ma faute?

Le temps est venu où le christianisme doit cesser d'être un dogme pour devenir une poétique. Le paganisme avait cessé depuis des siècles d'obtenir la foi des esprits éclairés, qu'il fournissait encore des images et de la poésie aux représentants les plus élevés du rationalisme d'alors et que Proclus écrivait des hymnes à Vénus. De même, le christianisme restera notre mythologie et notre topique poétique,

alors qu'il ne sera plus notre règle de foi. Cela est si vrai que, quand nous voulons revenir un instant à la poésie, à l'image, au symbole, nous sommes obligés de redevenir chrétiens par fiction. Notre mythologie, c'est le christianisme[1]. La science aspire à être vraie; la religion tient surtout à être belle. Voilà pourquoi une religion trop exacte et trop simple, comme le protestantisme, bien que plus philosophique, est bien inférieure comme religion. La précision, l'exactitude, la sobriété d'invention, l'absence de la faculté imaginative peuvent être des qualités dans un livre scientifique, mais jamais dans une épopée. Il ne s'agit pas de la faire vraie, mais de la faire riche et belle.

Rien n'égale la grandeur du catholicisme, quand on l'envisage ainsi dans ses proportions

1. C'est surtout à Pise que l'on comprend bien cette façon de prendre la religion comme un thème artistique, sans aucune vue dogmatique. La religion n'est évidemment qu'un prétexte au Dôme, au Baptistère, à la Tour penchée, au Campo-Santo. Un sculpteur ancien ne croyait pas faire un acte de dévotion en sculptant Vénus ou Apollon, comme Fra Angelico en sculptant ses Madones, ou comme Guercino en peignant sa sainte Pétronille. De même, quand Gozzoli historie avec tant de charme sur les murs du Campo-Santo tout l'Ancien Testament, ce n'est là évidemment pour lui qu'un thème à de jolies choses, un sujet à propos duquel il va faire saillir la poésie de la vie humaine (Note d'E. R.).

colossales, avec ses mystères, son culte, ses sacrements, son histoire mythique, ses patriarches, ses prophètes, ses apôtres, ses martyrs, ses vierges, ses saints, entassement immense de dix-huit siècles, où rien ne se perd, montagne toujours grandissante, temple gigantesque, où chaque génération pose une assise. Tout fait nombre dans ces masses colossales : la moindre statue inaperçue, qui décore une des mille niches du temple, a son rôle. Et nous, que faisons-nous cependant, pauvres philosophes? Dresser notre motte de terre chacun à notre guise, aplanir une base, sans espérance que personne vienne jamais y bâtir.

Ainsi vont les choses. Il faut de la poésie à l'humanité. Le prêtre n'est pas le philosophe ni le savant; ce n'est pas l'homme du vrai, mais c'est l'homme de ce grand système d'idéalisme confus et mélangé que l'humanité se crée à elle-même sous le nom de religion. Une création si complexe est assurément très critiquable, et la science ne peut l'accepter toute d'une pièce. Mais lorsqu'elle trouve dans ces grandes constructions des éléments divers, de la paille, de la boue, des matériaux de moindre

valeur, elle n'est pas en droit pour cela de condamner l'ensemble de l'édifice, ni de prétendre qu'il n'est pas accommodé à sa destination sociale.

Tel est donc le résumé final de ma pensée actuelle : la religion n'est pas le vrai; elle est l'instrument de la vie idéale de l'humanité. Ce livre, dites-vous, est l'histoire authentique des temps primitifs. Cela n'est pas vrai; ce livre est admirable, précieux, divin; ce livre, je l'adore; mais il n'est pas ce que vous dites. Ce pain est substantiellement le corps de Jésus. Cela n'est pas vrai. Ce pain, je le respecte, je l'adore; si j'osais, je le recevrais sur mes lèvres, et plaise à Dieu qu'un jour, converti et redevenu aveugle, je puisse participer au festin des simples et communier de nouveau avec la femme et l'enfant! Mais ce pain-là n'est pas ce que vous dites. Ce tribunal est un lieu d'opérations surnaturelles, où, à un moment donné, les péchés seront remis : cela n'est pas vrai. Ce tribunal, je voudrais m'y agenouiller et entendre cette parole : Va en paix, tes péchés te sont remis. Mais les péchés ne sont remis que par l'amélioration du cœur,

et il n'y a pas d'atelier alchimique où les âmes, de noires, deviennent blanches. Le rit de cette huile a été établi par Jésus lui-même. Ce n'est pas vrai. Cette huile viendra un jour toucher mes membres, quand ils s'étendront déjà glacés sur ma couche, et il me serait dur de détruire une erreur qui a consolé tant de mourants, et qui, je l'espère, me consolera un jour. Mais il est historiquement faux qu'à un moment donné du temps et de l'espace, le fondateur du christianisme ait établi cet usage. Le Galiléen qui a porté le nom de Jésus fut le fils de Dieu. Cela n'est pas vrai. Je reconnaîtrai, si l'on veut, qu'entre les fils de la femme, il n'en est pas né de plus grand. Mais...

Si j'avais un esprit moins rigoureux, je jetterais un voile sur ces points épineux, et, adhérant à l'ensemble du système, je pourrais, comme tant d'autres, m'appeler catholique, tout en étant hérétique sur une foule de points de détails. Mais c'est là une illusion que je ne puis réussir à me faire; en sorte qu'aujourd'hui comme autrefois, je reste inébranlable sur l'impossibilité de croire au système historique et critique du catholicisme.

La question est donc posée pour moi dans ces termes : N'y aurait-il pas quelque moyen d'être catholique, sans croire au catholicisme? Car d'une part, j'ai envie de pouvoir m'appeler catholique, et d'autre part, il m'est absolument impossible de croire en bloc tout le catholicisme. Je monterais volontiers la Scala Santa à genoux, si l'on voulait me dispenser de croire à l'authenticité de Daniel ou à l'interprétation messianique de tel psaume.

Lorsque le catholicisme se pose comme un système scientifique, je ne puis être catholique, car ce système scientifique est renversé de toutes parts par le système rationnel et irrécusable de la science moderne. Quand un prêtre vient entasser les paradoxes pour me prouver une théorie historique insoutenable; quand il veut m'expliquer les origines du monde et de l'humanité avec des contes d'enfant, je l'arrête, et sans hésitation, sans restriction, je lui dis : Cela n'est pas vrai. Ces choses sont du domaine de la science et de la critique. Mais quand le catholicisme se pose comme la forme religieuse de la société où je suis né, comme la forme religieuse sinon la

plus parfaite, du moins la plus appropriée à cette société, considérant d'une part que la religion est un élément nécessaire de toute société, de l'autre, que la religion ne se conçoit pas pour un peuple sans une forme particulière et plus ou moins étroite, d'une autre enfin, que le catholicisme est cette forme, je suis ramené à pouvoir me dire catholique, non pas que je cède un seul des droits imprescriptibles de la science, mais parce que je ne veux pas m'isoler de la société où le sort m'a fait naître, et qu'après tout nos pères ont ainsi adoré.

Les religions sont locales et nationales ; la science ne l'est pas, elle est la même pour tout le genre humain. On ne peut donc lui contester le droit de critiquer les religions locales ; mais elle excède sa mission, si elle transforme ses résultats théoriques en une négation pratique ; si, de ce qu'elle a reconnu des points vulnérables dans la religion nationale, elle s'écrie : Cette religion est mauvaise, je ne suis pas de cette religion. C'est comme si l'on refusait de se soumettre à la constitution politique de son pays, sous prétexte qu'elle est défectueuse. Lors même qu'on oserait affirmer que la reli-

gion d'un autre pays est relativement préférable, ce ne serait pas une raison pour l'embrasser, de même que je pourrais croire que la constitution anglaise vaut mieux que celle de la France, sans avoir envie pour cela de me faire naturaliser Anglais.

La religion n'est que la part d'idéal dans la vie humaine. L'humanité a bâti des temples comme l'abeille a construit ses alvéoles, comme l'araignée a tissé ses réseaux. Ainsi envisagée, peut-elle avoir un sérieux contradicteur? Le peuple y mêle une part de fiction et de légendes locales, que nous ne pouvons prendre d'une manière aussi réaliste que la sienne ; mais qu'y faire? C'est sa manière à lui; si elle est moins scientifique, elle est d'autre part plus poétique. Il est donc radicalement impossible de détruire la religion, puisqu'elle tient à l'essence même des facultés humaines, surtout chez les femmes. Une femme qui n'est pas religieuse n'est pas femme. Il lui est aussi essentiel d'avoir des moments de dévotion que de remplir toute autre fonction de sa nature[1] : l'un et l'autre est

1. Le texte du manuscrit est ici légèrement différent.

physiologique. Cessons une fois pour toutes de rabaisser certaines parties de la nature humaine, sous prétexte qu'elles tiennent à l'organisme et qu'elles relèvent des parties appelées inférieures. Tout est également noble dans la nature humaine; tout relève de la matière, non pas de cette matière vile et méprisable que les vieux spiritualistes opposaient à l'esprit, mais de cette matière sublime, divine, qui est la mère de l'esprit. Pourquoi être tangible et étendu rendrait-il moins noble? Pourquoi un fait psychologique provenant d'un organe serait-il moins noble qu'un fait psychologique résultant d'un autre organe, s'il est idéalement aussi beau?

L'humanité peut être comparée à un chœur à deux parties où les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, modulent à leur manière le chant divin de la vie humaine. Il est heureusement aussi impossible que la science et la critique étouffent la religion et la poésie qu'il serait contre nature que l'élément masculin étouffât l'élément féminin, que la voix ferme et mâle de l'homme imposât silence à la douce et profonde harmonie de la voix de la femme.

Il est indubitable 1° que l'humanité aura toujours une religion; 2° que le christianisme, qui est actuellement la religion des peuples civilisés, renferme de l'inacceptable, ce que le peuple ne sait pas, et ce dont il se soucie peu; 3° que, durant une série incalculable de siècles, la religion de l'humanité, quelle qu'elle soit, renfermera une part de scories superstitieuses et d'éléments non scientifiques. Quand la religion est fière, arrogante et prétend, au nom de ses prétendus dogmes, arrêter la critique et la science, il est beau de l'attaquer. Mais quand elle ne demande qu'à vivre, sans persécuter la pensée, il y a quelque chose de lourd et de grossier à venir la chicaner sur des enfantillages. Il est trop clair que cela n'est pas scientifique, et c'est parce que c'est trop clair, qu'il est de mauvais goût de le dire.

Il est certain que pour les simples, qui ne peuvent recevoir l'aliment philosophique, une religion superstitieuse vaut mieux que l'irréligion. Car l'essentiel est que l'idéal ne soit pas complètement banni de la vie humaine. En dehors d'un petit nombre d'hommes capables de rendre compte scientifiquement de leur

refus critique d'adhérer au christianisme, j'estime peu les incrédules. Les incrédules ont raison, mais non pas par les raisons qu'ils pensent. Car leurs raisons sont parfois encore plus mauvaises que celles de ceux qui croient.

Il y a une foule de paysages qui n'ont leur charme que par le clocher qui les domine. Nos villes, si peu poétiques, seraient-elles supportables, si au-dessus des toits vulgaires ne s'élevait la flèche élancée ou le majestueux beffroi? Il faut conserver l'église, ne fût-ce que comme effet de paysage, et parce que sans cela l'aspect de la vie serait trop simple et trop vulgaire.

Les opinions les plus opposées des hommes intelligents sur la question religieuse sont également fondées, mais également partielles. Celui qui n'envisage le christianisme qu'au point de vue du progrès de la science et de l'esprit critique, doit n'y voir qu'une borne incommode, une barrière qui obstrue la route. Celui qui l'envisage au point de vue des besoins moraux de l'humanité, doit regarder comme des insensés ceux qui cherchent à enlever au peuple le seul mobile qui ennoblisse sa vie, et

l'élève au-dessus de l'égoïsme et des intérêts matériels.

La religion est fausse au point de vue de l'objet, c'est-à-dire en elle-même, et quant à ce qu'elle ordonne de croire; mais elle est éternellement vraie au point de vue du sujet, c'est-à-dire du besoin que nous en avons et du sentiment religieux auquel elle correspond. Or, ce point de vue est le plus important aux yeux du philosophe, qui sait que le dogme n'est dans les religions qu'une partie très secondaire, une sorte d'algèbre insignifiante, qu'on accepte en vue de l'esprit et de la vie morale, qui en sont la partie essentielle. Il faut à l'humanité pour faire de belles choses un peu de métaphysique, graine qui détermine la fermentation.

Quand un bourgeois[1] vient me parler de dogmes révélés, qu'il croit avec son esprit étroit et positif, je suis tenté de lui dire crûment : C'est absurde. Mais quand je vois le peuple, qui ne comprend rien à ce jargon

1. Patrice entend ici, comme en beaucoup d'autres endroits, par bourgeois, un homme qui a reçu une demi-culture rationaliste (Note d'E. R.).

théologique, prier, se consoler, s'élever avec la religion établie, non pas parce qu'elle est telle ou telle, mais parce qu'elle est religion, oh! alors, plutôt que de le scandaliser, je me mettrais à genoux avec lui, je prierais ses saints et sa madone.

Le bourgeois doit être irréligieux, parce qu'il est superficiel : cela est dans son type, et quand il est ce qu'il doit être, il a son intérêt, comme toute physionomie de l'humanité, il a même raison jusqu'à un certain point, par le côté dont il envisage les choses. Je me révolte quand j'entends dire qu'on revient au christianisme en France. Le bourgeois français est trop peu sérieux et trop fin pour croire à une religion; c'est le voltairien par essence. C'est pour cela que je ne l'aime pas; mais je rirai bien, s'il pousse la niaiserie jusqu'à se convertir. Je voudrais bien voir de quel ton cet insipide rieur va me parler de la Trinité, de l'incarnation, du pape.

La religion est bonne et vraie en Allemagne et en Italie; elle est ridicule en France, parce qu'elle n'est pas dans le type du pays. La religion était bonne jadis, elle ne l'est plus

dans le milieu de notre culture intellectuelle. Elle est bonne encore pour le peuple, car, sous le rapport de la culture intellectuelle, le peuple est du passé; mais elle est absurde dans le bourgeois, car elle n'est pas dans son type.

L'erreur de l'école de Voltaire fut de juger tout au point de vue du siècle présent, et de manquer ainsi de critique à l'égard du passé. Une croisade au XVIIIe siècle eût été une extravagance, donc les croisades du XIIe furent une extravagance. Grégoire VII au XVIIIe siècle eût été un insensé; donc le grand pontife du XIe siècle fut un insensé. Pour nous, nous sommes prêts à faire au passé la plus large part; nous reconnaîtrons tout ce que l'on voudra, que le christianisme fut beau, aimable, bienfaisant; nous serons généreux, nous irons, si l'on veut, au delà du vrai, pourvu qu'il ne s'agisse que du passé. Nous voudrions employer nos plus précieux parfums à embaumer le christianisme, et déposer sur sa tombe nos lacrymatoires, s'il consentait sérieusement à se tenir pour bien mort. Nous le réhabiliterons, nous ferons ressortir ses gloires, ses beautés; mais, au nom du ciel! qu'il se tienne pour

mort! Que si un jour, fier de nos aumônes, ce vieillard que nous avons trouvé mourant de froid, couvert de boue, sur le bord du chemin, que nous avons réchauffé, ranimé, dont nous avons essuyé les souillures, se tournait contre nous, et voulait prendre comme un brevet de vie les éloges que nous avons eu la naïveté de lui donner, oh! qu'il meure alors, et que cette fois la pierre soit si bien scellée, qu'il ne ressuscite pas le troisième jour!

LATRAN

Je lisais hier sur le front de cette orgueilleuse église de Latran :

Dogmate papali datur et simul imperiali
Quod sim cunctarum mater caput ecclesiarum.

Voilà qui est clair. Que dire après cela? La grande majesté des religions est dans cette manière de se poser comme vraies de droit premier et imprescriptible, et de trancher sans raisonner avec lui quiconque ne les admet pas. Ce vieux Latran, cette résidence de l'infaillibilité, cette capitale du royaume des âmes est un des lieux de Rome qui me parlent le plus vivement et me font l'impression la plus

originale. Nulle part je ne regrette davantage les restaurations modernes qui ont complètement détruit ou masqué, sous une ornementation moderne du plus mauvais goût, le Latran des douze conciles, celui d'Innocent III et de Boniface VIII, celui que Dante a si vivement compris. Un des plus regrettables effets du schisme d'Avignon fut de faire tomber en ruines le vieux *patriarchium*, de sorte que les papes qui suivirent, si peu soigneux de la tradition chrétienne, préférèrent le Vatican, qui n'a pas de tradition bien ancienne et dont la consécration idéale ne peut-être considérée que comme l'œuvre et le symbole du catholicisme moderne. Quant au Quirinal[1], c'est bien moins encore; c'est le palais d'un mauvais petit gouvernement, d'une niaise petite cour, d'un groupe d'administrations et de bureaux, sans caractère architectural, ne rappelant rien moins que la résidence du roi des âmes. Quelle faute d'avoir ainsi déplacé le chef-lieu de l'infaillibilité! Mais combien ces trois résidences papales sont la personnification expressive des trois

1. Ernest Renan écrivit *Patrice* en 1849, à Rome, au début du pontificat de Pie IX.

phases du rôle papal : chef de la chrétienté, chef du catholicisme, petit prince vivant de diplomatie !

Les soins du gouvernement sont devenus dans les temps modernes une affaire si compliquée, qu'il ne peuvent souffrir de partage. Le pape, qui devrait être par excellence souverain spirituel, le premier des évêques, possédant pour son indépendance un petit coin de terre, est devenu un petit prince italien, gouvernant la catholicité. Rome moderne n'a pas d'autre physionomie; prenez, par quelque côté que ce soit, l'administration romaine, vous n'y trouverez rien de saint, rien de *catholique*, je veux dire qui rappelle l'Église universelle. Les neuf dixièmes des pensées du pape sont préoccupés, j'en suis sûr, par le gouvernement de ce petit État, et cela ne m'étonne pas. Nous touchons au temps où les croyants de l'autre bout du monde recevront et baiseront avec respect des décisions dogmatiques fabriquées dans des bureaux. Quelle bizarre destinée que de voir une nation, l'Italie, ainsi dévolue au monopole de la théologie, ayant, par fait de naissance, le droit de régler la foi ! L'esprit

moderne gouverné par la nation la plus arriérée, la plus ignorante! Car toutes ces congrégations qui expédient des directions au monde dans tous les sens sont toutes composées d'Italiens, et si l'on veut réussir dans cette voie, être approuvé ou n'être pas condamné, il faut se mettre bien avec ces Italiens. Les Italiens sont devenus le concile permanent du catholicisme. Quel étrange spectacle que celui d'un Fénelon, l'âme la plus élevée de son siècle, consentant à être jugé par quelques prélats ignorants et intrigants, écrivant à des cardinaux imbéciles, Barberini, etc., et se soumettant quand ces Italiens ont prononcé. Quel droit a donc ce peuple sur la théologie!

Le pape du Moyen âge, au contraire, le pape de Latran, combien il est supérieur au pape du Vatican et au pape du Quirinal! Il n'est pas italien, il est universel. Sa royauté ne consiste pas à posséder pour les condamner à la misère quelques cantons de l'Italie. Sa principauté temporelle et locale n'est à beaucoup d'égards que nominale; il ne règne pas chez lui; il n'est que le suzerain de municipes indépendants et souvent rebelles, mais que lui

importe? Son règne n'est pas borné à quelques cantons de l'Italie; son règne, c'est l'humanité tout entière. Il aspire à l'empire universel, et parmi ses trois couronnes, il n'en est pas une pour le petit coin de terre qui absorbe aujourd'hui tous ses soins. On s'étonne que les papes du Moyen âge aient si peu bâti à Rome; cela se conçoit à merveille. Ces papes ne pensaient pas à la Rome dont ils étaient souverains nominaux; leur pensée était pour le monde. Les papes n'ont commencé à bâtir à Rome (Nicolas IV, Martin V), que quand ils ont renoncé à leurs grandes prétentions, et que, par suite du grand schisme, le monopole de la papauté est tombé aux mains des Italiens. Et la Rome moderne n'a définitivement commencé que quand elle a été gouvernée par les Jules II, les Léon X, Paul III, les Médicis, les Farnèse, les Aldobrandini, les Barberini, ces grandes familles patriciennes, qui n'avaient d'autre idéal que de lutter de magnificence à Rome avec les autres princes italiens de Florence, de Venise ou de Milan.

C'est surtout au cloître de Saint-Jean-de-Latran que j'ai saisi la physionomie originale

de la papauté du Moyen âge. Ce cloître, avec ses vers léonins en mosaïque, ses colonnes torses marquetées, ses petites arcades, est le musée du vieux Latran. Les vieux débris qu'on y a rassemblés sont frappants de caractère et font comprendre à merveille ce style demi-gothique, demi-byzantin, qui fut celui de l'architecture romaine au moyen âge. La rosace et l'aiguille y sont très caractérisées. D'innombrables légendes s'attachent d'ailleurs aux objets qu'on y a recueillis et complètent la physionomie. La moins apocryphe peut-être est celle qui voit l'antique siège papal dans un siège byzantin, en *opus alexandrinum*, rouge et or, avec lions et colonnes torses. Près de là, dans la basilique, est le portrait de Boniface VIII par Giotto. Le portique léonien renferme aussi une foule de restes du Latran antique. Je ne parle pas de l'admirable abside de Mino da Torrita, du XIIIe siècle. Ah! ce Latran est vraiment un musée de la vieille papauté! Ici, comme partout à Rome, l'antiquité païenne et chrétienne se trouvent conjointes. Au milieu des rosaces brisées, des inscriptions ecclésiastiques, des colonnes du palais de Pilate, des colonnes qui

marquent la taille de Jésus-Christ, vous trouvez le monument de Plautius Lateranus, qui devait donner son nom au chef-lieu du christianisme.

Mais nulle part autant qu'au baptistère on ne comprend la grande majesté de l'empire infaillible, et cette fière assurance d'elle-même, qui forme l'un des caractères des religions. Aucune cérémonie du christianisme n'est plus originale, ni plus significative que le baptême. Cette façon de s'arroger l'enfant sans son consentement, de le prendre comme son bien propre, sur lequel on conserve un droit inaliénable, est l'un des traits les plus hardis de cette altière religion. « Crois-tu au Père? demande-t-on à l'enfant, qui ne répond que par ses vagissements. — Oui, répond-on pour lui. — Crois-tu au Fils? — Oui. » Et ce *oui* prononcé par d'autres oblige cet enfant. Il a dès ce moment la foi infuse, et si, plus tard, il n'acquiesce pas à ce qu'on a dit pour lui, il est apostat, et les théologiens condamnent ceux qui soutiennent qu'on peut revenir à l'âge du libre arbitre sur les promesses faites par d'autres, et le concile de Trente prononce anathème contre ceux qui diraient qu'on ne peut employer les peines

temporelles pour ramener ces rebelles au devoir.

Cette théorie est très peu conforme à nos idées sur la liberté individuelle. Il nous semble que l'enfant adulte ne peut être lié par des serments qu'on a faits pour lui, et auxquels il n'a eu aucune part.

Mais avec ce raisonnement, on serait amené à donner aussi à l'homme le droit de se révolter contre les conditions du pacte social, conditions qui ne lui ont pas été proposées, et qu'il n'a pas acceptées, mais dans lesquelles il a été engagé par le fait même de sa naissance. L'homme naît sociable, et membre d'une société, ayant vis-à-vis d'elle des droits et des devoirs; de même, aux yeux de l'Église, l'homme naît pour être chrétien. L'Église a le droit de s'approprier tout homme qu'elle trouve et qui ne résiste pas. Si elle ne baptise pas l'enfant malgré les parents, c'est pour éviter de plus graves inconvénients : en cas de mort imminente, elle le permet et l'ordonne, et bien que les théologiens ne soient pas d'accord pour accorder au prince chrétien le pouvoir de faire baptiser les enfants malgré leurs parents infi-

dèles, le sentiment de ceux qui lui accordent ce pouvoir est seul conséquent aux principes. L'Église est tout sur la terre; tout est pour elle, elle règne même sur ceux qui ne sont pas ses sujets; rien ne peut soustraire à ses lois, dès qu'on s'y est soumis par le baptême; l'hérétique ou le schismatique, qui ne connaissent pas les lois spéciales de l'Église, font un péché toutes les fois qu'ils ne les observent pas; car, disent les théologiens, la rébellion ne détruit pas la sujétion à la loi, et il serait trop commode que les rebelles fussent moins chargés que les fidèles, et, par le fait même de leur rébellion, se trouvassent dans une situation plus favorable. Tout cela est admirablement beau, je veux dire admirablement original.

ROME

« Tu t'es trompé, mon ami, en supposant qu'en qualité de libre penseur, je n'avais ni le droit, ni la possibilité de me complaire dans la Rome moderne. La Rome ancienne, me dis-tu, la Rome historique et deux fois capitale du monde, celle-là, tu me l'abandonnes ; mais la Rome des papes et des moines, la Rome niaise et dévote des deux derniers siècles, tu supposes qu'elle ne doit exciter en moi que l'indifférence ou le dégoût. Détrompe-toi ; tout ce qui est expression vraie et originale de l'humanité me plaît et m'intéresse. Jusqu'ici j'avais considéré la religion de ce pays comme imposée, jamais

comme acceptée : je la voyais enseignée par un clergé absurde et ignorant, bien plutôt qu'acceptée et ennoblie par la foi d'un peuple simple. Le concile de Trente, Charles Borromée, Pie V, les Jésuites avaient à mes yeux, serré autour de ce peuple les bandelettes funèbres. C'est une erreur. La grande réaction dévote et catholique qui, vers le milieu du XVIe siècle, vint étouffer la liberté et le puissant développement de l'Italie au XVe et au commencement du XVIe siècle, est bien réellement une œuvre italienne. L'Italie n'était pas d'un tempérament assez rationaliste pour devenir protestante, et les temps de l'incrédulité pure n'étaient pas encore venus. L'Italie tient de la femme ; on parla à ses instincts, et la pauvrette se laissa séduire. Elle accepta sa chaîne de si plein cœur qu'il serait plus juste de dire qu'elle se la donna. Quand on étudie de près cette curieuse réaction, on trouve que le peuple et les laïques y eurent plus de part encore que le clergé. L'Italie offre même cela de remarquable que le peuple y est plus superstitieux que les prêtres, et que le rôle de ceux-ci se borne souvent à interdire des pratiques trop grossières ou

trop immorales. C'est le peuple qui a fait des églises de tous les temples anciens, qui a collé une mauvaise Madone dans le temple de Vesta, mis deux ou trois chandeliers à l'entour, et un ermite mendiant à la porte pour demander l'aumône. C'est le peuple qui a planté une croix au milieu du Colisée, et qui, tous les jours, en passant, s'agenouille pour la baiser. C'est le peuple qui, de lui-même, s'assemble le soir au coin des rues ou dans les boutiques du Borgo pour chanter des couplets à la Madone. Ces capucins qui courent les rues le sac sur le dos, nu-pieds et en guenilles, c'est le peuple; le peuple les aime, cause avec eux, les amène au cabaret, leur donne quelques morceaux de pain ou de bois, sauf à aller les redemander à la porte du couvent. J'assistais il y a quelques jours aux offices du Gesù, et deux sentiments bien divers se partageaient mon âme. D'une part, sympathie pour ce peuple, qui prend naïvement la religion qu'il trouve sous sa main; de l'autre, colère et mépris contre les chorèges qui trônent au-dessus de lui, contre ces docteurs scolastiques qui faussent toute science et toute critique pour l'apologie de leurs

dogmes absurdes. Le Panthéon d'Agrippa changé en église officielle et bien ornée, ce portique admirable, plaqué de tableaux d'indulgences, me révolte : car en tant que Panthéon, il exprimait une idée religieuse bien plus élevée. Il eût fallu le laisser ruiné, sauf à y placer un mauvais autel en bois et une Madone. Mais qu'un capucin, au Colisée, grimpé sur des tréteaux, prêche au milieu des *sacconi*, en répétant sans cesse pour toute éloquence : *Fratelli miei*, tandis que l'auditoire vaque à ses affaires, que les hommes dorment appuyés contre les ruines, que les femmes allaitent leurs enfants, assises sur les marches de la croix, voilà l'humanité naïve, voilà le beau, voilà l'aimable, voilà le vrai.

» Toute manifestation religieuse, fût-elle grotesque, m'est sacrée. La religion de Rome n'est jamais grotesque. Le sentiment d'ailleurs a sa valeur indépendamment de l'objet qui l'excite. Je m'abandonne donc sans scrupule aux impressions de cette religion, que je pourrais critiquer, si je le voulais, par tant de côtés divers.

» Nulle part la pensée n'est plus calme, la

tête plus libre, la vie plus limpide qu'à Rome; mais nulle part aussi on n'éprouve plus profondément ce sentiment de respect et de haute placidité qui apprend à aimer dans toute croyance ce qu'elle a de pur et d'élevé. Je me maintiens dans une situation d'esprit calme et bienveillante, évitant la curiosité, qui trouble la simplicité et la pureté des impressions. Je m'occupe très peu des affaires politiques; depuis que je suis à Rome, je me soucie fort peu de vos querelles, et puis, j'ai bien assez d'éclaircir les sensations différentes qui m'assaillent à chaque pas. Que ne puis-je vous voir à côté de moi sur ces belles collines de Saint-Onuphre, de Saint-Pierre in Montorio ou de l'Aventin! Que ne puis-je vous interroger sur mes propres sentiments et éclaircir mes sensations par les vôtres! »

« Je mériterais toutes tes railleries, mon ami, si, comme tu le supposes, j'avais eu l'enfantillage de me convertir, et si, en dépit de ma raison et des habitudes les plus invincibles de mon esprit, j'étais revenu à croire au surnaturel. Rassure-toi; je n'ai pas fléchi sur un seul

des résultats acquis de ma critique ; maintenant comme par le passé, je jouerais vingt fois ma vie et par conséquent mon salut éternel pour la vérité scientifique de la thèse rationaliste. »

« La légende n'est pas vraie comme fait, mais elle est toujours vraie comme idée. Il est démontré pour moi que saint Pierre n'a jamais été à Rome : la preuve de Beausobre[1] est péremptoire à cet égard. Aussi quand on me dit : Voilà sa chaire, voilà les chaînes qui ont serré ses mains, voilà la prison où il fut enfermé, voilà le lieu où le Christ lui apparut, voilà le lieu où fut dressée sa croix, voilà sa tête, voilà ses os, il m'est difficile de prendre ces objets avec le réalisme du croyant. Croyez-vous pourtant que je visite avec moins de dévotion Saint-Pierre in Vincoli, la prison Mamertine, Saint-Pierre in Montorio, le Tempietto du Bramante? Nullement. Eh! que m'importe que ces morceaux de fer rouillé aient touché sa chair, que le crâne enfermé là soit le sien?

1. Isaac de Beausobre, théologien calviniste, né à Niort en 1659 et mort à Berlin en 1738, auteur de plusieurs ouvrages d'histoire et d'exégèse, en particulier de *Remarques historiques, critiques et philologiques sur le Nouveau Testament.*

Que m'importe que cet homme, dont l'histoire ne m'apprend presque rien, ait ou non foulé cette terre! Céphas en sera-t-il moins la pierre angulaire de l'humanité? Que m'importe ce pêcheur obscur, qui ne se douta jamais sans doute de la haute destinée à laquelle il était appelé! Le vrai Pierre, le Pierre qu'il faut révérer, est celui qu'a créé l'humanité, le Pierre qui, durant dix siècles, a été le chef des consciences, devant lequel se sont courbés les empereurs, dont l'humanité a été tributaire, et dont le pied de bronze est usé sous les baisers des pèlerins.

» Il ne faut pas grand effort de critique pour découvrir qu'il n'est pas tout à fait sûr que la Scala Santa soit l'escalier du prétoire de Pilate, que la colonne de Sainte-Praxède pourrait bien n'être pas celle où Jésus fut lié, que la lance de Longin n'est pas aussi authentique, ainsi que tel portrait de Jésus ou Marie, qu'on pourrait le souhaiter. Mais, en vérité, quelle découverte qu'une proposition formulée de la sorte : Cet escalier n'est pas l'escalier de Pilate; et qu'il y a lieu d'être fier d'une pareille trouvaille! Et quand vous aurez détruit la foi naïve

du peuple à ces touchantes fables, quand vous l'aurez privé de la joie qu'il éprouve à monter à genoux ces marches consacrées par la foi de tant de générations, qu'aurez-vous gagné? Je les ai montées comme les autres, et je vous assure que j'y ai trouvé bien de la douceur. Jésus ne les a pas montées, c'est très vrai; mais que de genoux il a fallu pour les user ainsi! que d'âmes qui valaient mieux que moi en ont été consolées! que de simples ont mis là leurs complaisances! qu'un docteur en théologie vienne en faire une dissertation pour me prouver, en dépit de toute critique, que cet escalier est bien celui du prétoire, je rirai et lui tournerai le dos; et si la chose est prise au sérieux dans le monde critique, je la réfuterai impitoyablement. Mais enlever son illusion à ce pauvre paysan, qui a traversé plusieurs lieues de désert pour monter ces marches saintes et baiser cette image! Ce serait une barbarie, et un pédantisme du plus mauvais goût.

» Il est de mauvais goût d'appliquer une trop sévère critique à ces gracieuses légendes, et de se poser la question de leur réalité, pour

arriver à ce prosaïque résultat : Cela n'est pas vrai. Le pesant érudit venant effeuiller de son doigt rustique ces roses délicates et légères, ressemble au paysan qui avalerait d'une gorgée le parfum qu'on lui donnerait à sentir.

» Mon ardeur de savoir ne s'est nullement affaiblie... »

« Quand je me prends à réfléchir sur ma propre existence, et sur mon histoire intérieure, j'éprouve beaucoup de tristesse, mais aucun remords. Le malheur de ma vie fut d'être trop critique. Il y a danger pour l'homme à avoir trop analysé ses propres ressorts et à voir trop clairement les fils de la machine. Qu'est-il arrivé? J'ai tué en moi la jeunesse, la naïve spontanéité; je ne puis m'échapper à moi-même. Ce qui fait l'énergie de la nature humaine, c'est sa naïveté; je m'explique : tel homme combat et expose sa vie pour une opinion politique, cet homme est naïf, il croit avoir absolument raison : or, s'il était plus fin, il verrait que ses adversaires ont raison autant que lui, et que le côté par lequel ils envisagent la question est tout aussi vrai que le sien. Tel homme

accorde sa foi absolue à un système religieux; cet homme est naïf, car, avec un peu plus de science, il verrait que ce système est vulnérable, et exige de lui des actes de foi sur des choses inadmissibles. Tel homme consacre sa vie à une idée dominante, pouvoir, richesse, que sais-je? Cet homme est très naïf; car s'il consultait tant soit peu l'expérience vulgaire, il reconnaîtrait que, ce but atteint, il n'en sera pas plus heureux, et que les efforts qu'il aura faits pour l'atteindre seront inutiles.

» Espère-t-il échapper le premier à la loi universelle de l'humanité? Tel homme se laisse aller tout entier et sans retour à la douce ivresse de l'amour. Cet homme est naïf encore, et l'homme calme ne pourra s'empêcher de sourire, comme l'homme sobre passant près de l'homme ivre, car il y a dans cette ivresse une illusion nécessaire : il est obligé de croire éternel ce qui est plus fugitif que la pensée; s'il réfléchissait, s'il tirait une induction pour lui de la loi universelle, il serait plus dans le vrai, mais il cesserait d'aimer. Ainsi ne pas trop voir est la condition nécessaire de l'exercice énergique des facultés humaines : l'homme

trop savant devient impuissant. Mais si c'est là un mal, c'est un mal incurable : le seul remède serait de *n'avoir pas pensé*.

» Tel est mon sort. Le développement normal de la nature humaine n'est que dans un certain milieu; cette délicate machine ne doit être ni trop maniée, ni tourmentée; je l'ai forcée, comme une montre qu'on dérange en la faisant aller artificiellement, comme un ressort dont on détruit l'élasticité par de continuelles et inégales pressions. Ma nature dans sa naïveté était douce et tendre, oh! avec quelle douceur j'aurais appuyé ma tête sur le sein de ma bien-aimée, j'aurais confondu mon âme dans la sienne!

» Et je suis devenu incapable d'aimer!... Je vois passer les jeunes filles souriantes et parées, ma vue les attriste et elles détournent les yeux. « Celui-ci, semblent-elles dire, n'est pas comme les autres. Avec les autres, nous rions et nous causons; mais avec celui-ci, nous n'oserions. » Et j'ai été pour elles comme un nuage, et après avoir passé devant moi, elles restent quelques moments pensives, jusqu'à ce qu'une fleur...

» J'avais de l'ardeur et de la vie; et je suis devenu inutile, et je n'ai pas su prendre mon rang dans la vie; et le vulgaire me regarde comme un être incapable et manqué.

» J'avais de la vigueur et de la finesse d'esprit, mon âme était capable d'enthousiasme et d'élan, j'aurais pu insérer mon action dans le grand mouvement des choses, et être un homme dans mon siècle, et quand je me surprends à formuler une opinion, à m'indigner ou à m'échauffer, je souris de moi-même. Quand je me surprends poursuivant un but avec passion, je me mets à rire de moi-même, comme de l'homme qui a la bonhomie de se passionner au jeu ou à la chasse, et de se poser un but pour après s'amuser à l'atteindre.

» Quelquefois, pour n'avoir pas l'air trop inepte, je hasarde avec toutes sortes de restrictions une opinion. Puis cela me paraît si inexact, si partiel, je me donne si gauchement ce rôle, que je prends le parti de me taire, et alors on me tient bien et dûment pour un sot. Parlez-moi des béotiens. Ils ne doutent de rien, eux. Ils entrent avec leur grosse allure chez les délicats, ils affirment à tort et à travers, sans

scrupule, sans égards pour les mille nuances fuyantes des choses.

» Ce n'est pas que, par moment, très souvent même, je ne m'échauffe, je ne me prononce avec vigueur par oui et non. Autrefois le défaut qu'on me reprochait était d'être affirmatif et tranchant, et les personnes qui me connaissent savent que c'est là encore un des traits de mon caractère. Mais cet élan n'est jamais simple et sans retour comme dans l'homme qui a conservé la naïveté de sa nature. Le regard critique suit immédiatement l'élan spontané. Voilà, me dis-je, comme se passent les choses, comme la nature humaine se passionne.

» Tous les amateurs de l'art chrétien vont admirer à Saint-Clément les ravissantes fresques de Masaccio représentant les actes de sainte Catherine. Cette belle et chaste vierge pose là devant les philosophes les arguments à sa manière, et refuse d'adorer Jupiter. Il y a quelque chose d'infiniment délicat dans cette gracieuse timidité de la jeune fille alliée à l'assurance du dogme religieux. « Jupiter, c'est le mal. » Qu'elle fit bien de n'être pas critique!

Si elle l'eût été, elle aurait dû dire : « Christ vaut mieux à quelques égards. Mais après tout!... » Avec cela, elle n'eût pas été martyre, elle ne suivrait pas l'agneau partout où il va. Je ne pense pas qu'il y ait de joie au monde plus vive que celle du martyr. Que de fois, en parcourant cette galerie héroïque de Saint-Jean-le-Rond, où le rude pinceau de Pomerancio a exprimé en traits si terribles cette sanglante épopée du christianisme naissant, j'ai maudit notre critique de nous avoir rendu le martyre impossible. Le critique n'a pas besoin d'être martyr. Car il ne croit pas son opinion tellement vraie que l'opinion contraire ne le soit aussi un peu. Or, cela posé, pourquoi se faire tuer? Il faut s'entendre. J'aurais été à la place de sainte Catherine, j'aurais dit aux philosophes : « Entendons-nous; oui, en un sens, vous avez raison : je veux bien sacrifier à Jupiter. » Le martyr n'est pas critique; il est absolu : on ne meurt pas pour quelque chose qu'on croit à moitié vrai.

» Je me mêle volontiers à la foule qui rit des bons mots de Pulcinella; mais que leur rire est différent du mien! Leur rire est simple,

et le mien est un rire de critique, un rire de curieux, d'érudit. Ces bonnes gens sont tout à Pulcinella, ils ne voient rien au delà de la naïve plénitude de leur joie.

» Mes propres sentiments deviennent ainsi pour moi un curieux sujet d'expérimentation. Ah! plût à Dieu que je fusse délivré, un jour, une heure, de moi-même, et que je pense avec la naïveté de l'enfant!

« On ne recommence pas deux fois le même rêve. Un jour, je vis en songe les cieux ouverts et la face des bienheureux. Je regrettai le réveil, et je voulus me rendormir pour continuer mon rêve. Vain espoir : la douce image avait fui pour toujours.

» Ainsi j'ai manqué ma vie. La fatalité m'a engagé dans une voie où il ne me reste plus qu'à mourir. A vingt-six ans, j'ai épuisé la vie. Quoi! trente ou quarante années de prolongement inutile et insignifiant? Cela ne s'est jamais vu : la mort a un tact merveilleux pour savoir clore à propos chaque vie, quand le plan moral en est rempli. Le cercle de la vie physique et de la vie morale... Je sens que l'une finira avec l'autre.

» Si ces lignes tombent jamais sous les yeux de quelqu'un, il croira peut-être que j'ai pensé au suicide. Celui-là me connaîtrait bien mal. Le dégoût et l'ennui me sont inconnus et ne correspondent à aucun fait de mon expérience intime. Je ne me suis jamais ennuyé. Ma curiosité me fait prendre goût à la vie, je trouve le monde trop curieux pour ne pas aimer à le contempler. Étranger au plaisir, je n'ai guère connu ce qu'on appelle déception. Mon fait est bien simple : j'ai touché au Saint des Saints, je dois mourir.

» Mon exemple, je le sais, ne guérira personne. Car, une fois entré dans cette voie, on n'est pas maître d'en sortir. Et d'ailleurs ces maux sont de ceux qui se gagnent par le contact. Comprendre ce mal, c'est en être atteint. Mais enfin il ressort de tout ceci, il me semble, un important résultat psychologique : c'est qu'il ne faut pas trop critiquer, sous peine de mort.

» Que de fois, passant près de ces heureux mendiants qu'on trouve ici à chaque pas étendus au soleil, vivant de cette belle et douce vie, j'ai envié leur sort. Jamais ils n'ont

réfléchi, leur âme naïve plonge dans la nature. Ils déchirent leur morceau de pain d'aussi bon cœur que s'ils l'avaient gagné.

» Je ne suis ni sceptique ni mélancolique. Je suis convaincu que quand j'aime et quand j'admire la beauté, je touche et j'embrasse la réalité céleste. Je suis convaincu que dans les vues générales que la science et la critique accumulent, il y a bien véritablement du vrai. Après ces moments de tension où m'a porté l'excès de la critique, j'éprouve une inexprimable consolation à me reporter sur la simple nature. Un arbre en fleur, deux oiseaux qui jouent ensemble, un petit lézard gris courant au soleil sur des ruines romaines, un petit agneau qui vient de naître, et essaie de se lever, les yeux à peine ouverts, le bœuf accroupi entre les herbes des prés et levant majestueusement, immobile, son front mystique, un canard barbotant dans l'eau avec cette joyeuse petite façon vulgaire de prendre la vie, l'âne, la bonne créature faite pour souffrir, heureuse par sa bonté ; tout cela m'enchante et me rajeunit. Je touche la vie alors ; j'aime.

» Le défaut de ma nature fut de réunir trop

d'éléments divers. La partialité est la condition nécessaire de l'esprit humain. Toute phrase isolée est fausse, parce qu'elle ne présente qu'une face des choses.

» Tout esprit est partiel, et c'est parce qu'il est partiel qu'il est fort. Toute affirmation est partielle. Les hommes vraiment forts sont ceux qui ont assez de pénétration pour saisir fortement une pensée, mais pas assez pour en voir la partialité. Si Napoléon eût été aussi critique que moi, le 18 brumaire n'eût pas eu lieu. Celui qui veut tout saisir dans ses concepts est faible et effacé, incapable d'agir avec énergie. Car il comprend trop bien toute chose, il sait trop bien balancer, il est trop modéré et trop apte à tout comprendre. Il ne s'abandonne jamais tout entier. Un tel homme est peu fait pour réussir auprès des autres hommes, et de fait, il n'est pas dans les conditions humaines. Il n'est pas né viable.

« Nous sommes assez facilement critiques avec les arts et avec le passé. Mais si l'on est conséquent, il faut être aussi critique avec soi-même, et se juger comme on juge le passé. S'il n'est pas une seule querelle du passé dans

laquelle nous donnions absolument raison aux uns, absolument tort aux autres, il faut bien croire que l'avenir dira de même de nous, et ne nous donnera pas absolument raison, ni absolument tort à nos adversaires. Eh bien! quand on sait cela, on est perdu! Quand on est ainsi sorti de soi-même pour se critiquer, la vie est tarie dans sa source. Supposons un homme politique, défendant son système et reconnaissant qu'après tout, ses adversaires n'ont pas complètement tort, aura-t-il la force? Il faut être brutal pour ces sortes de choses : il faut croire qu'on a la raison pour soi, que ceux qu'on a en face sont des ennemis ou des pervers. Il faut oublier l'histoire, car dans l'histoire, nous n'appliquons à personne, sauf des cas rares et facilement reconnaissables, l'épithète d'individu pervers. »

Depuis l'origine de la société politique, il y a eu des partis; et cela tient aux lois les plus essentielles de la nature humaine. Tout développement humain se fait partiellement et par contraste. Tout système est louable ou critiquable, et toute chose est belle et fautive. La

Grèce, qui représente dans une admirable proportion l'humanité tout entière, la Grèce n'est que l'antithèse du dorien et de l'ionien. Les petits esprits se demandent laquelle valait mieux, et sont, suivant leur goût, pour Sparte ou Athènes. Or, pour l'esprit critique, ces deux esprits ont été tout ce qu'ils pouvaient être. Sparte est belle, mais fautive. Toute chose est excellemment ce qu'elle est; il ne faut pas lui reprocher de n'être pas ce qu'elle n'est pas. Il y a des roses, il y a des violettes, il y a des œillets. Demandez à l'œillet pourquoi il n'a pas le parfum de la rose, à la violette pourquoi elle n'a pas les couleurs variées de l'œillet. Je suis ce que je suis, répondra-t-elle, et je n'aspire pas à être autre chose. Dans les œuvres d'art, il est de même impertinent de demander pourquoi une œuvre n'est qu'idéale, pourquoi telle autre n'est que sensuelle.

La critique consiste à maintenir en face les contradictoires, à ne laisser aucun élément de l'humanité étouffer l'autre. Le poète hausse les épaules sur le savant, parce qu'il ne le comprend pas, le savant sourit du poète, parce qu'il est fermé à la moitié de la nature

humaine. Il en est de même pour les partis politiques. L'homme critique ne peut être d'aucun parti. Les Guelfes avaient raison et tort, comme les Gibelins avaient raison et tort. Chaque chose a ses faces. Au point de vue de l'individu et des droits individuels, l'ancienne société aristocratique et fondée sur des privilèges que la Révolution vient de renverser, était révoltante. Les révolutionnaires ont eu raison contre elle. Mais ce point de vue individuel est lui-même partiel et exclusif. La conséquence en serait une sorte de démocratie égalitaire, qui serait la mort de l'humanité. Chaque parti est obligé de croire qu'il a absolument raison, et que quand il aura triomphé, le grand terme de la perfection sera atteint. Or, comment croire que pour la première fois depuis le commencement du monde...

Tous les partis ont eu leur triomphe et leur chute. Ils ont triomphé par la part de vérité et de justice qu'ils représentaient. Ils ont été renversés à leur tour par la part d'erreur qu'ils renfermaient, et qui, se dévoilant peu à peu, a laissé pour un temps la raison et la victoire au parti contraire.

Lycurgue fit, dit-on, une loi pour défendre aux citoyens de rester neutres dans les dissensions civiles. On voit bien que Lycurgue n'était pas critique. Prenons toutes les grandes querelles du passé, Sparte et Athènes, Rome et Carthage, Rome et la Grèce, Rome et les Barbares, les Guelfes et les Gibelins, le sacerdoce et l'empire, le protestantisme et le catholicisme, la maison de France et la maison d'Autriche, les partis divers de notre Révolution; quel est l'homme de quelque sens qui peut embrasser un seul de ces partis à la distance où nous sommes, qui peut être pour Sparte contre Athènes, ou pour Carthage contre Rome, ou pour les Guelfes contre les Gibelins? Nous n'avons plus de colère pour le passé. Quel enfantillage après cela de s'indigner quand on sait que l'avenir ne partagera pas nos colères, et qu'il nous jugera comme nous jugeons le passé!

O quiétude! ô paix! ô unité! de quel nom t'appeler, es-tu la vie ou la mort? Vertu, crime, beauté, laideur, ciel, enfer, venez sur ces pics sublimes vous donner le baiser de paix et vous embrasser dans le vaste sein du Père. Tout est

beau, tout est bon, sauf le médiocre. Il n'y a place pour celui-là ni dans le ciel, ni dans l'enfer. Moi, grâce à Dieu, je suis pour la beauté, pour la vertu, pour le ciel, pour les victimes, mais ce n'est pas une raison pour m'irriter contre le laid, contre le crime, contre l'enfer, contre les bourreaux.

Tout a son droit à l'être. Vouloir détruire ou abolir quoi que ce soit, c'est folie. C'est détruire un ton dans l'échelle musicale, une nuance dans la série des couleurs. L'ennemi veut détruire son ennemi, mais il n'y a d'ennemis qu'au point de vue de l'individu, il n'y a pas d'ennemis au point de vue du tout. Toute chose représente un ton dans l'univers. dans le concert universel.

Il est d'un petit esprit de vouloir supprimer le mal. Le mal est une face des choses comme une autre, et le monde ne serait pas complet sans le mal[1]. L'Indien sait qu'en s'engageant

1. En lisant ce passage, comme bien d'autres, il faut se rappeler que Patrice n'exprime pas toujours des opinions définitivement arrêtées, mais des aperçus dont il voyait fort bien l'imperfection, mais qu'il jugeait susceptibles par leur erreur même d'ouvrir des vues nouvelles et de faire réfléchir. (Note d'E. R.)

dans tel sentier, il sera dévoré par un tigre; il y va et se laisse dévorer. Cela a sa beauté, et représente fort bien ce que serait le monde sans l'amour de soi. Car c'est l'amour de soi qui fait appeler *mal* ce qu'on juge contraire à son propre bien. Dans le système de la grande quiétude, on dirait : Que chaque chose suive sa voie et que l'univers se réalise!

En somme, tout se réduit à savoir si l'on se place au point de vue de l'individu, de l'opposé, du divers, ou au point de vue du tout et de l'unité. Au premier point de vue, il y a lieu à partialité, à guerre, à colère, à morale; au second, il n'y a plus que la paix. Ceci est plus élevé et plus avancé, mais ce n'est pas le milieu normal de la nature humaine; l'homme est fait pour ne pas dépasser un certain milieu. S'il va au delà, il se donne la mort. Par toutes les voies, je suis amené à ce résultat qui est l'abrégé de toute ma philosophie. La nature humaine a ses bornes en profondeur et en étendue. A force de se perfectionner, on arrive à s'anéantir. En se posant dans la région transcendante, on se suicide.

L'œuvre de l'historien se borne, selon moi,

à saisir la physionomie originale des hommes et des faits. La plupart des personnages qui ont joué le rôle principal dans le grand drame qui s'achève en ce moment en France, étaient des hommes très médiocres. Mais dans notre système d'esthétique, on ne regarde pas les hommes, mais l'originalité de l'œuvre qu'ils ont tracée. Les plus curieux développements de l'histoire ont été esquissés par des hommes nuls. Il faut voir le tableau résultant : or, il est certain que la Révolution française est un des plus curieux tableaux que présente l'histoire. Le rouge y domine, comme dans les tableaux de Rubens, mais c'est une manière comme une autre. Je ne cherche en tout cela que l'intérêt du curieux et de l'amateur, et on conçoit qu'à ce titre, un Marat ou un Danton doivent bien plus me plaire par leur pittoresque que de plats personnages plus honnêtes ou même plus capables. Je les maudis après cela pour l'acquit de ma conscience ; c'étaient de laids et méchants gredins, mais ils avaient de la physionomie, je les aime comme j'aime les brigands et les soudards de Salvator Rosa, sans souhaiter que l'espèce en reparaisse.

Mais le ciel est pur, les oiseaux chantent doucement dans les vignes et les roseaux. Allons sur la voie Nomentane, voir couler l'Anio, et saluer en passant la belle vierge et martyre sainte Agnès.

« Non, mon ami, l'homme n'est rien que par son cœur. J'aurais entre les mains la gloire de Napoléon, que je la donnerais toute pour le sourire d'une femme. J'aime la science parce que la science rend plus beau, mais à ma science, je préfère mille fois mon cœur. Et à cette heure, si l'on m'offrait d'échanger mon âme, que j'ai cultivée avec tant de soin depuis mon enfance, contre l'âme douce et naïve d'une humble femme qui ne sait qu'aimer, j'accepterais avec bonheur, et je me croirais plus riche aux yeux de Dieu par le seul sentiment d'un cœur simple que par tout un édifice de science péniblement amassé.

» Il faudrait parler la langue des anges pour expliquer tous les mystères que recèle l'acte le plus simple de la vie féminine. On me donnerait le choix d'avoir été Alexandre, Newton ou

sainte Catherine de Sienne que je préférerais le sort de la vierge de Fonte-Branda. Cette pauvre fille d'un teinturier, qui ne savait ni lire ni écrire, cette Circé chrétienne du XIVe siècle, qui changeait le cœur de tous ceux qui la voyaient, qui admonestait le pape et les évêques, avait atteint du premier coup et par le seul instinct de sa puissante nature le but que nous poursuivons avec tant d'efforts. J'ai lu autrefois une histoire dont mon âme fut parfumée durant plusieurs mois. Une jeune fille était belle, et on la croyait irréprochable. Un jour, elle a disparu; on entre dans sa chambre; elle était étendue sur son lit, revêtue d'une robe blanche, et ses bras croisés sur sa poitrine serraient une croix. On ne reconnut sa faute que quand on vint l'ensevelir. Voilà une jeune fille qui, sans art et sans savoir, a dépassé par le sentiment esthétique les plus grands artistes. Elle a conçu assez puissamment l'idéal de la pudeur pour y sacrifier sa propre vie; elle a vu sa statue gâtée par un irréparable malheur; elle a pris le marteau et l'a brisée. Sois bénie et bienheureuse, âme sublime, et reçois la complainte de tous ceux qui sont

capables de préférer un sentiment à eux-mêmes. Le vulgaire la plaint et les esprits secs la condamnent; mais la douceur de ses derniers instants, quand elle revêtit sa robe blanche et qu'elle croisa ses bras sur sa poitrine, dut être si grande qu'elle aurait suffi, répandue sur toute une vie, pour l'embaumer et en faire le charme.

» J'aime aussi à penser aux amants qui, contrariés dans leur amour, se sont donné la mort dans les bras l'un de l'autre. Que de doux pensers les ont menés à ce douloureux pas![1] Et quand ils se sont liés la dernière fois l'un à l'autre, la douceur de ce seul moment!

» O mon ami, voilà des simples, des ignorants qui gagnent le ciel à tire-d'aile, et nous, nous l'escaladons avec sueur, nous entassons des montagnes, au risque à chaque pas de voir Ossa manquer sous nos pieds, un Pélion s'écrouler sur nos têtes! »

« Ma plus grande peine est, par la nature même de mon mal, de ne pouvoir obtenir la compassion d'une femme. Être plaint par une

1. Cf. Dante, *Enfer*, ch. v.

femme est une si douce chose que ce ne serait pas trop de l'acheter au prix d'une vie de douleur.

» Ma fenêtre domine la terrasse d'une maison voisine, où vient parfois une jeune fille pauvrement, mais gracieusement vêtue ; je l'ai entendu appeller Annunziata. La distance est trop grande, ou mes yeux sont trop faibles pour que j'aie pu savoir si elle est belle. Mais il y a dans l'ombre d'une femme simplement vêtue, dans sa taille, dans son corselet, dans ses cheveux, une vénusté que l'on complète idéalement par la grâce des traits de son visage. Souvent elle me voit penché le soir sur ma fenêtre, contemplant les reflets du soleil couchant sur les montagnes d'Albano, et quelquefois mes regards rencontrent les siens, fixés timidement sur moi. Elle feint alors de s'occuper, et cherche à ne point paraître m'avoir devancé. Je n'ai pas encore osé hasarder un sourire. Serait-il possible qu'elle pensât à moi, et qu'elle rêvât de son côté ce que je rêve?

» Si jamais une femme lit ces lignes (je serai mort alors), je ne lui demande pas une larme sur mon sort; ce serait demander trop

de bonheur. Je lui demande de croire que j'avais un bon cœur, je lui demande un peu de pitié. Et dût ce don funèbre ne venir me chercher que bien tard dans ma tombe, je me trouverais assez consolé.

« Autrefois j'avais des joies et des tristesses, des indignations et des sympathies, des bons et des mauvais jours, des printemps et des hivers. Maintenant j'ai atteint l'azur, où tout est d'une même couleur, où tout n'a qu'un visage dans l'univers. L'arbre dépouillé de ses feuilles me plaît autant que l'arbre en fleur, la colline aride et couverte de bruyères me plaît autant que le coteau qui s'arrondit sous la vigne et sous l'olivier; le désert de la campagne de Rome me charme autant que la vallée verdoyante de l'Arno ou du Léman. J'aime autant le Forum couvert de fumier, de charrettes et de bœufs que servant de lieu de réunion à un peuple libre; j'aime autant les cardinaux et les moines que les consuls et les tribuns; j'aime autant une ridicule église dans le style de Borromini que le temple de la Fortune virile ou de la Pudicité patricienne.

» L'esprit humain ne s'exerce que sur des

différences, dans la catégorie de l'antithèse et du divers. Or la différence n'est qu'à la surface, l'antithèse n'est jamais qu'apparente. Il n'est rien qu'on ne puisse trouver vrai ou beau, si on sait le bien prendre. Les révolutions du goût ne tiennent pas à un autre principe. Tel siècle a été préoccupé dans la littérature et dans l'art de l'idéal de la beauté antique : rien de mieux; mais ce siècle s'est trouvé par là même incapable de comprendre l'esthétique du christianisme et du Moyen âge. En cela les siècles qui suivront pourront justement lui faire la leçon. Ils réhabiliteront la beauté germanique, et seront à leur tour incapables de comprendre la beauté grecque. Je parie qu'il viendra un homme d'esprit qui soutiendra que Berthe aux longs pieds vaut mieux qu'Homère, et qu'une maigre statue du Moyen âge vaut mieux qu'un chef-d'œuvre antique, et il aura raison par quelque côté. J'ai vivement exprimé sur quelques feuilles l'indignation qu'excitait en moi la religion sensuelle et grossière de Naples. C'était un enfantillage : cette infâme religion est des plus originales; elle est ce qu'elle est; l'expression naïve d'un peuple sensuel et inca-

pable d'abstraction. Eh bien! cela, c'est une physionomie comme une autre, les choses ne peuvent être que ce qu'elles sont. L'araignée fait de la toile, l'abeille fait du miel et la vipère du venin.

» La perfection abstraite de l'esprit humain serait de savoir embrasser toute chose par ce qu'elle a de bon, de beau et de vrai. Mais non seulement cela dépasse notre faiblesse, il faut dire que cela dépasse les conditions de la nature humaine. Dès que l'esprit humain dépasse la sphère des affirmations antithétiques, dès qu'il atteint l'identité fondamentale, c'est le repos, mais c'est aussi la mort. L'opposition, la partialité est la loi de l'esprit humain. L'homme ne pense et ne sent, c'est-à-dire ne vit, qu'à condition d'être imparfait. Si son intelligence arrivait à la vue complète, il mourrait; car cette vue complète serait toujours identique, il n'aurait qu'une seule pensée, un seul sentiment; une seule note retentirait sans cesse à son oreille, la note de l'univers; il nagerait dans l'uniforme infini. Or, quand cet état se prolonge, cela s'appelle la mort; quand il n'est que momentané, c'est l'extase. L'extase

est une mort passagère. L'homme ne recommence à vivre que quand il redevient imparfait, c'est-à-dire quand il se reprend bravement à trancher et à définir.

» Chez les peuples méditatifs, comme les Indous, ceci peut devenir une doctrine sociale, et des masses d'hommes peuvent arriver à se persuader que le repos, l'équilibre, l'abstention, l'indifférence, la mort sont le terme souverain du développement humain, et que quand il est atteint, l'homme meurt, c'est-à-dire qu'il est parfait. Les mystiques chrétiens se sont aussi parfois rapprochés de cette doctrine. Mais la forte dose d'anthropomorphisme qui entre dans la composition du christianisme, et les idées très arrêtées que cette religion a toujours professées sur la personnalité et l'individualité de Dieu, l'ont arrêtée sur la pente, et le quiétisme s'est borné dans son sein à quelques cas sporadiques qui n'ont jamais fait épidémie. L'activité est trop puissante chez nous pour que nous fassions jamais consister la perfection dans le *nirvâna*, c'est-à-dire dans la négation même de la vie.

» Je suis trop critique pour m'arrêter à une

doctrine que je vois bien n'avoir chez nous aucune racine. Si je voulais, croyez-le bien, je serais d'un parti, je trancherais, je déciderais, je raisonnerais sur les oppositions, j'aurais ma théorie philosophique et esthétique, je prendrais la vie comme une partie à gagner. Mais, franchement, je n'en ai pas le courage. Car je vois trop bien que cette théorie serait partielle comme toutes les autres. Là est le côté faible de ma nature : une disposition native, fatalement secondée par mon éducation première et par les circonstances qui ont suivi, a posé le germe du cancer qui me dévore.

» Étrange fascination! l'abîme attire celui qui y fixe ses regards. Malheur à qui s'assied sur le bord de ce fleuve, et se laisse enchaîner par le charme assoupissant de ses gouffres mobiles! Le fleuve l'entraîne avec lui à la mer. Oh! qu'il est doux de naufrager dans cette mer!

» Cela peut-il s'appeler mort ou vie, joie ou tristesse, enfer ou paradis? L'un et l'autre, car, à cette limite, les deux extrémités du cercle se joignent et les oppositions s'effacent. Sitôt que l'homme est arrivé à envisager l'univers des

corps et des esprits comme un tout, et lui-même comme un phénomène intégrant dans cet univers, il connaît Dieu, il n'a plus qu'à mourir.

» Oh! Cécile, si pourtant tu avais voulu me laisser appuyer ma tête sur ton sein, et te serrer dans mes bras, j'aurais vécu et j'aurais compté parmi les hommes! »

Ainsi donc ma vie se sera écoulée, sans que j'aie goûté la douce ivresse, ni pénétré le suprême mystère. Quelle est donc cette joie étrange, que pressentent ceux qui ne l'ont pas goûtée, et qu'on devine par ses rêves? Le soir, quand je regagne ma couche froide et solitaire, le sentiment d'un vide infini s'empare de moi, et je maudis la fatalité qui a défleuri mon existence, en rendant impossible la sympathie entre un être simple et moi. Je vois les simples se rapprocher sans vergogne, se sourire et trouver sans peine de douces choses à se dire; et moi, je tremble devant une jeune fille; elle sent mon embarras, baisse les yeux et se détourne, et je ne sais pas bien quel sentiment elle emporte de moi. A quoi tient cette étrange

timidité, qui constitue le défaut capital de ma nature? Est-ce cette pudeur ingénue qui ne fait qu'ajouter un charme de plus à la sympathie et resserrer le lien de deux âmes? Ce serait me flatter que le croire. Cette pudeur de la première jeunesse rapproche, ravive, donne de la grâce au sourire, et parle mieux que le plus doux langage. Mon embarras éloigne, assombrit, c'est un mur qui se dresse et empêche les deux âmes de se réfléchir. La jeune fille s'en va triste, et moi, le front baissé, je reprends ma solitude. Hélas! c'est que je ne suis plus simple! Cette femme sent trop bien que je lui suis supérieur; elle se défie de moi, je devinerais peut-être son secret; je déjouerais ce système d'instincts et d'illusions qui fait sa vie. Son secret, la femme aime qu'on le devine, mais non pas qu'on l'analyse : cette froide main lui fait peur; elle s'écrie, comme si on allait la violer. Ainsi donc c'en est fait; jamais, jamais une femme ne m'aimera.

Je prends pourtant le ciel à témoin que, moi, j'ai aimé. Le jour où mes lèvres rencontrèrent celles de Cécile, la vie se développa devant moi si fleurie, si vaste, si épanouie, que, rien

que d'y penser, mon âme s'exalte en moi-même. Mais plus je réfléchis à l'étrange nature de cette enfant, plus j'admire l'étonnante persistance du sort à pousser un homme dans sa voie, jusqu'à ce qu'il l'ait mené aux abîmes. Cécile m'avait compris, Cécile m'aimait pour ma beauté morale, dont elle avait très bien saisi la nuance. Toute illusion entre nous était impossible. Par des voies très différentes, moi par le plein développement de mes facultés viriles, elle par la prodigieuse finesse de ses instincts, développée encore par le commerce intime de nos deux esprits, nous en étions venus à considérer le monde moral à peu près de la même manière. Dès lors devait s'élever entre nous un mur éternel de séparation, ce mot glacial : A quoi bon? L'abstention devait même nous paraître plus belle que la jouissance. Or, pénétrés comme nous l'étions de la beauté supérieure du sacrifice et de la privation, il devait nous sembler préférable, même au point de vue de notre amour et de notre mutuelle beauté, de nous séparer.

Notre malheur a été d'être trop chrétiens. C'est le christianisme, par ses principes de

renoncement et par son étrange esthétique, qui a rompu le charme qui nous attirait. Si nous avions été païens, ou moins profondément imbus de christianisme, notre vie se fût écoulée normale et vulgaire. Si à cette époque nous eussions habité l'Italie, si j'eusse compris l'antiquité comme je la comprends maintenant, je n'eusse pas quitté les sentiers doux et faciles de la plaine pour les pics aigus et romantiques de la montagne. Je manquais radicalement à cette époque de cette mesure, de ce *modus optimus* qu'enseigne si bien cette terre classique. Apollon, Castor et Pollux, Diane, Minerve, Vénus me paraissaient insipides, parce qu'ils représentent la nature saine et normale. Je leur préférais une Vierge mère de Dieu, et la maigre image d'un Dieu tiraillé par des clous. Préférence donnée à l'anormal, à l'exceptionnel, au maladif, voilà l'esthétique chrétienne; voilà les idées qui nous ont perdus. Maintenant je comprends à merveille que le beau n'est que dans le simple, dans le naturel, dans le vulgaire ennobli; j'ai fait justice de ce prétendu attirail de finesse et de profondeur, au moyen duquel on arrive à prouver que le

laid, c'est le beau, que la pâle et hystérique sainte Thérèse est plus belle que Sapho. A cette étrange doctrine qui a bouleversé toûtes nos idées sur le beau et le bien, je préfère la droiture antique; à cette paradoxale théorie : Heureux ceux qui pleurent! Heureux ceux qui ont faim! Heureux ceux qui se privent! je préfère la prière de Solon :

» Charmants enfants de Mnémosyne et de Jupiter Olympien, muses qui habitez le Piérion, écoutez ma prière!

» Obtenez-moi des dieux le bonheur et d'avoir toujours une bonne réputation aux yeux des hommes.

» D'être doux à mes amis et amer à mes ennemis, aimable pour ceux-là, terrible pour ceux-ci.

» Je souhaite d'avoir des richesses, je ne veux pas souffrir d'injustice... »

Voilà le vrai, le simple, le naturel. Voilà ce que le christianisme a profondément interverti par son surnaturalisme, en prêchant sans cesse le renoncement, le combat contre la nature, en subtilisant à l'infini sur le bien moral et le

bonheur. Il nous a accoutumés à chercher les choses dans leur contraire, à chercher bien loin ce qui est tout près. Toutes les idées fausses qui sont dans le monde en fait de morale sont venues du christianisme. La Grèce, avec un tact divin, avait saisi la parfaite mesure, fugitive et insaisissable nuance qu'on entrevoit sans raisonnement par l'instinctive finesse de sa nature, mais où l'on ne peut se maintenir. La mesure d'ailleurs paraît froide et insipide à la longue; on se fatigue de la proportion et du bon goût : on en vient à préférer l'étrange, l'anormal. Les types parfaitement purs ne suffisent plus; une femme maladive et pâle plaît plus alors que la forme idéale; une femme voilée et cloîtrée plaît plus que la Vénus classique; la beauté simple et superficielle ne suffit plus : il faut du quintessencié, de l'arrière-pensée, et on appelle cela de l'idéal.

Il faut être juste; ce n'est de la faute de personne quand cela arrive. Cela arrive, parce qu'en effet la mesure et la proportion, ne représentant que le fini, peuvent contenter la nature humaine, dès qu'elle reste dans de

justes et étroites limites, mais deviennent insuffisantes, dès qu'elle aspire à l'infini. Dans le premier état, l'humanité se repose et est heureuse; dans le second, elle est insatiable et malheureuse, mais plus noble en un sens; et dès lors, elle préférera dans l'art et dans la morale le souffrant, l'irrassasié, la sensation vague et pénible que fait naître l'infini, à la pleine et complète satisfaction que procure une œuvre saine et achevée.

Mais il est trop tard. On ne guérit pas de la subtilité. On peut reconnaître qu'on s'est faussé l'esprit, mais non le redresser. Et puis, la déviation a tant de charme, et la droiture est si ennuyeuse qu'en vérité, si j'étais à recommencer, je la préférerais peut-être encore. Un temple ancien est incontestablement d'une beauté plus pure qu'une église gothique; et pourtant je resterai des heures en celle-ci, et ne pourrai durer cinq minutes dans celui-là sans bâiller. Cela prouve que je suis perverti. Mais qu'y faire?

Quoi qu'il en soit, ma Cécile, on mettra une croix sur notre tombe, et ce sera pour jamais!

ERNEST ET BÉATRIX

SECONDE VERSION DE PATRICE

ERNEST ET BÉATRIX

PRÉFACE

Au mois de novembre 1848, ce devint pour moi un besoin plus impérieux que jamais d'exprimer dans une œuvre adéquate à tout mon être l'ensemble complet de ma vie. Jusque-là je n'avais montré de moi-même que le côté philosophique et scientifique. Et pourtant le fond, l'intime de ma vie n'est pas là tout entier. Je sens en moi une plénitude de vie, qui va parfois jusqu'à l'ivresse, et que je ne puis verser suffisamment dans le cadre étroit de la science.

Le besoin de réaliser le plan que je couvais depuis si longtemps devint à cette époque si

pressant qu'il m'entraîna fatalement, et me fit interrompre les arides travaux dont je m'occupais, au risque de causer un grave préjudice à la suite de ma vie scientifique. D'ailleurs la jeunesse, dit-on, passe vite. Je suis dans la fleur de la mienne, et pourtant mon âge avance. Jamais, je crois, je ne sentirai plus vivement. Si j'attendais, retrouverais-je mon cœur, ce cœur d'aujourd'hui si plein de vague amour? Le malheur de ma position a imposé à ma vie de dures privations. Je n'ai connu ni les douces liaisons ni l'amour d'un objet réel. Ma mère et ma sœur sont les seules femmes que j'ai connues et pu aimer.

Dieu sait pourtant tout ce qui remue au fond de mon cœur! Mon état à cet égard est étrange. J'aime en général. Je me suis fait une Béatrix, je la vois, je l'adore. Mais cette Béatrix n'a point de personnage réel qui lui corresponde. Toute femme que je vois me ravit au ciel; mais elle passe, et la trace est bientôt effacée. Ma timide pudeur, ma position extérieure ne me permettent pas davantage. Hélas! mon âge d'or passera peut-être sans que j'aie pu faire autre chose que rêver le bonheur!

J'ai voulu peindre dans Ernest cette vie exubérante, intérieure, condensée, multiple, se déversant sur tout. Ernest est pour moi l'idéal de la vie humaine, c'est le parfait, l'homme que je voudrais être, si je pouvais choisir, non pas cette perfection qui n'est que pâleur et médiocrité, mais la plus parfaite réunion de ce qui constitue l'homme, la plus parfaite harmonie de tous les éléments de l'humanité. Mon but en ce livre n'est pas de peindre et d'analyser, mon but est dogmatique. Je veux donner aux âmes amoureuses du beau et du parfait mon idéal, tel que je l'entends; je veux présenter, en contraste avec la hideuse sensualité de notre jeunesse et le réalisme de nos hommes positifs, un type tout céleste qui traverse la vie, l'œil fixé au ciel. Au point de vue où nous sommes, nous n'avons d'injures à dire à personne. Souvent même, je suis amené à envisager l'immoralité comme une face des choses, et à trouver de la beauté dans les tableaux qu'on en trace. Quoi qu'il en soit, il est des âmes qui sont dans l'heureuse nécessité d'être vertueuses. Celles-là aimeront peut-être mon Ernest.

Certes, je ne me suis pas mis en frais de complications, d'intrigues. Qu'on ne cherche pas de charpentations, de ressorts profonds. Je n'ai pas voulu en mettre. Si j'ai fait parler le cœur, si j'ai élevé l'âme, j'ai atteint mon but.

Ernest, jeune séminariste, terminant, vers 1789, ses études à Paris, est tourmenté de doutes philosophiques; il ressent une passion naissante pour une jeune fille, Béatrix, qui habite à Tréguier, ainsi que la mère du jeune homme. Quelques lettres déterminent cette situation.

LA MÈRE A ERNEST.

Ernest vient de quitter sa mère. Les vacances sont finies. Il est de retour au séminaire.

« Quelle tristesse, cher fils, après les douces joies des vacances! Quel vide autour de moi, quand je vois déserte cette chambre, cette table où tu travaillais! J'embrasse tes livres, tes papiers, je m'approche de la fenêtre, où tu t'appuyais pour regarder la mer. Tu étais triste quelquefois. Pourquoi donc, cher fils? Cette pensée me revient sans cesse. Que manquait-il à ton bonheur? Tes goûts simples et

purs, satisfaits de la vie douce; combien de fois ne m'as-tu pas dit qu'une vie de méditation et d'études, entourée de douces affections, te suffirait! Je parcours les lieux où nous nous sommes promenés ensemble; je revois jour pour jour les lieux où nous allions nous asseoir pour lire et causer. Quelle douce tristesse entoure ces lieux! Je crois encore te voir à mes côtés au bord de la rivière, quand la mer montait. Tous nos amis, du reste, ne m'oublient pas. Ils viennent me voir pour me distraire. Pendant que vous aviez Ernest, me disent-ils, nous ne nous sommes pas approchés. Nous savions que vous aviez assez.

» Béatrix est un peu indisposée.

» Ta mère bien aimée. »

ERNEST A SA MÈRE.

Paris, 20 septembre 1789.

« Excellente mère,

» Oui, ces premiers jours de la séparation sont bien durs. Que ma vie me paraît dure.

aride, sèche, sans vous! Le silence, l'étude me sont à charge. Mon cœur ne sait où se déverser. Oh! que je songe avec bonheur à nos joies des vacances! Que je me reproche de n'avoir pas assez multiplié nos promenades et de ne pas avoir suffisamment savouré le bonheur de ces trop courts moments! Hélas! ce n'est qu'après que nos joies sont passées que nous en sentons le prix. Mon cœur se fend de tristesse quand je songe à nos promenades solitaires, à ces mots du cœur que nous échangions en lisant ou en marchant à travers les rochers et les galets, à la petite chaumière et aux petits enfants que nous allions visiter près de l'étang. Tous ces bons amis qui m'aiment me reviennent aussi bien souvent au souvenir. Béatrix est-elle triste? Ce que vous me dites de son indisposition m'inquiète. Excellente mère, croyez-vous bien à ma vive affection? Comment vous l'exprimerai-je? Je me reproche de ne pas vous l'avoir répété sans cesse.

Ernest écrit à un ami, nommé Paul, et lui expose son état d'esprit philosophique.

Paris, 22 septembre 1789.

« Excellent ami,

» A toi enfin je puis dévoiler tout le trouble de mon âme. Quelle position est la mienne, grand Dieu! Dans quelle voie sans issue la force invisible qui préside à nos destinées m'a engagé!

» Mon malheur, cher ami, est d'être doué d'une trop riche nature. Celui qui n'est que sensible, est heureux en satisfaisant sa sensibilité. Il s'endort dans ses rêves, aucune force ennemie ne vient rompre ce charme. Celui qui est doué d'une nature exacte et ferme trouve sa joie à faire manœuvrer son instrument exact et sûr. Que l'érudit est heureux! Que parfois j'envie son sort, et qu'il me semble qu'une telle vie ferait mon bonheur!

Mais bientôt mille autres faces de la vie se révèlent à moi. La vue d'une jeune fille, d'un enfant remplit mon âme d'une ivresse, j'aime, j'envie le sort de celui qui ne sait qu'aimer. Je

suis tenté de renoncer à la science pour livrer ma vie tout entière à ces douces impressions. Puis la vertu m'apparaît sévère et pure, elle m'exalte, elle m'enflamme, mon idéal, c'est le sage antique, c'est l'homme de bien. Puis, quand je me vois dans l'impossibilité de réaliser l'idéal multiple que je conçois, quand je vois notre vie si courte, si bornée, si fatalement partielle, quand je songe que des côtés entiers de moi-même resteront à jamais ensevelis dans l'ombre, cruel retour! je voudrais avoir dix vies à mener de front, et avoir simultanément et dans une unité supérieure la conscience de chacune d'elles. O ami, qu'on souffre de trop bien concevoir le parfait!

» Encore si toutes ces peines intérieures ne se traduisaient pas en fatales nécessités extérieures! Si ces combats pacifiques de l'intelligence ne se passaient qu'en nous-mêmes! Mais hélas! le jour n'est pas loin où mes luttes intérieures devront aboutir à un fatal éclat. Si je n'étais que sensible et aimant, je me reposerais doucement dans le christianisme, où tant d'affections et de doux souvenirs m'attachent. Mon enfance, ma mère, l'excellent abbé

Rainier[1], une autre que je ne te nomme pas, sont autant de liens. Plût à Dieu que je n'eusse jamais touché ce cruel et décevant rationalisme! Mais dépend-il de nous d'étouffer nos facultés et nos besoins? Je vois autour de moi des âmes bonnes et pures, sans grande activité intellectuelle, sans critique. La vie est pour elles un doux sentier où elles se laissent mener par l'habitude. Maudit soit le jour où je commençai à secouer, à sonder! Il est des voiles qui, une fois touchés, ne peuvent plus reprendre leurs premiers plis.

» Chaque jour me dévoile de plus en plus mon incrédulité. Je me retiens sur la pente. Je m'accroche aux plus frêles appuis. Je suis presque de mauvaise foi avec moi-même pour me retenir, et me faire croire à moi-même que je crois quand je doute (hélas! plût à Dieu que je ne fisse que douter) et que je doute quand je vois la raison contraire à ma croyance se dresser devant moi. Oui, si je suis forcé d'abandonner le christianisme, ce sera malgré moi. J'aurai lutté. Que ceux-là me condamnent

1. Personnage du roman, qui essaie plus tard de ramener Ernest à la foi.

qui ne savent pas, qui n'ont jamais entendu la voix d'une raison exigeante. On dira, je le sais, que ce sont de vils motifs qui m'ont fait abandonner. N'est-ce pas un thème reçu parmi nos apologistes? L'erreur (ce qu'ils appellent l'erreur) de bonne foi, est pour eux une contradiction. Pauvres esprits, durs et scolastiques, quelle rage, quelle sainte colère ils excitent dans mon cœur!

» Je m'arrête, excellent ami. »

LA MÈRE.

« Cher fils,

» Que n'ai-je la clef de ton cœur! Il y a là, j'en suis sûre, un secret que tu me caches. Oh! les mères ont un tact pour deviner. Dis-moi tout, tes lettres sont tristes.

» Je voix souvent Béatrix à l'église; elle me demande de tes nouvelles et se recommande à tes prières. Ta piété douce et pure, pauvre petit, t'a fait aimer de tout le monde. »

ERNEST A PAUL.

« J'ai parfois des retours. Voici un an que j'ai reçu les ordres mineurs. Ces fêtes, tout

cela me touche. Je suis presque tenté de revenir à la piété. Ce mot est étroit, petit, mesquin, mais il a sa douceur. [Je suis] quelquefois tenté de renoncer à mon rationalisme pour m'y jeter. Il n'est pas du tout impossible d'étouffer ainsi une partie de soi-même.

» J'ai ici un ami qui m'en fournit un frappant exemple. C'est l'âme qui fut le plus en harmonie avec la mienne. N. est une âme douce et pure, un esprit distingué et élevé, pénétrant même, mais dominé par son cœur. Il n'est pas tourmenté par une curiosité aussi vive que la mienne. Le fond de sa nature, c'est la bonne foi. Sa belle âme d'ailleurs méprise la vie réelle, sa vocation est venue de l'ennui des misérables soucis du périssable. Il a aimé et doucement aimé, sa bien-aimée (ce sont des confidences que je tiens de lui-même) l'aimait aussi. Mais de sottes considérations de famille sur la dot, je ne sais lesquelles, ont fait tout rompre. Deux âmes plus énergiques eussent marché. Ces deux-ci, timides et douces, se résignèrent. La jeune fille languit. N., mon excellent ami, est venu au séminaire.

Il a un besoin absolu de croire au christianisme. Il serait le plus malheureux des hommes s'il n'était pas la vérité absolue. Il fait comme moi tout ce qu'il peut pour le trouver vrai. Il y réussit mieux que moi. Il s'affaisse dans la piété de la meilleure foi du monde, il se ment à lui-même. De quel côté tombera l'arbre? Je ne sais. Je le fortifie et lui inspire une force virile. Mais sa belle et harmonieuse douceur ne peut s'élever à mes hardis élans. Il n'a pas ce coup de jarret du chamois qui me rend insaisissable à la scolastique et aux arguties. »

AUTRE LETTRE :

« N. a pris une grande résolution : c'est de ne plus raisonner. Il y parviendra, il s'en est fait une affaire de conscience. *On* lui a dit que cela le mènerait à mal, il le croit, et comme il pose en premier principe que perdre sa foi serait pour lui le dernier malheur, il [l'évite]. Étrange contradiction! Comment vivre sur cette fin de non-recevoir : je ne veux pas examiner, car j'arriverais à trouver faux. Mais l'esprit humain est si étrange! je vois le jour

où mon pauvre ami sera si [pris], où ses yeux [seront] si appesantis que l'évidence ne suffira pas à secouer [cette] pesanteur. »

Notes d'Ernest pouvant servir à l'explication de son caractère. Sa psychologie, ses aspirations.

La vie est trop courte. Il faudrait une vie pour aimer, une vie pour savoir, une vie pour bien agir, hélas! et si l'on veut savoir, il faut presque renoncer à aimer; si l'on veut aimer, il faut presque renoncer à savoir. Cela est cruel. Mon défaut, c'est trop d'activité, ou d'activité trop concentrée. Je me dévore intérieurement. J'ai tant à vivre, je veux tant vivre, que je n'ai pas le temps de vivre pour le dehors. Je ne veux rien laisser échapper, je veux tout cueillir. Tantôt je veux me lancer dans la vie politique, tantôt m'absorber dans la science, tantôt ne vivre que pour l'amour, tantôt au fond des campagnes dans une chaumière, inconnu, tantôt en spectacle au monde.

O vague indéfini de mon cœur, thème éternel de toute poésie, ô mystère des choses, amour, Dieu caché, force universelle qui te

retrouves toi-même! Et quand on pense que tout cela n'est qu'un phénomène isolé dans l'immense sein de l'infini, phénomène d'un jour, alors [j'éprouve une] sainte tristesse qui est joie, tous les mots ne portent plus, tout est vrai, tout est chimère, tout s'efface.

Et pourtant, ma vie est une. Si j'aimais moins, j'adorerais moins la science. Si je n'étais pas possédé de l'amour de savoir, je n'aimerais pas [autant]. Enfin un mot résume ma vie : Dieu, l'idéal.

Dure condition du temps présent! Cruelle alternative! Il faut, si l'on veut servir l'avenir, travailler à détruire la société présente. Car elle est injuste, la forme seule la maintient. Posé l'inégalité des conditions, éliminé la religion, il n'y a qu'une conséquence à tirer : détruire. Or, il est dur de détruire, il faut s'attirer la haine de tous ceux qui s'appellent honnêtes gens, il faut prendre un rôle odieux, il faut s'associer à des brigands, il faut se réunir au camp des méchants, et les bons vous maudissent. O barbares! ô inintelligence! D'autre part, être conservateur, ah Dieu! quel crime! Quelle belle âme peut vouloir con-

server! La belle âme n'hésite pas, elle est pour l'avenir.

J'ai parfois des moments de dilatation inexprimable, de libre élan, de fureur de liberté. Je suis comme l'onagre qui regarde l'univers, et dit : Pas un lien! J'ai tout brisé. O plaisir! ô délectation!

O céleste harmonie de l'homme! Mille voix divines, science, amour, philosophie, poésie, beau, bon, vrai, idéal, saint, amour, ô toutes choses belles, heureux qui aspire par tous ses pores la beauté répandue dans l'air que nous respirons! O Dieu! je te touche! Ce mot seul est adéquat à ce que je sens.

Je préfère mon cœur à ma science et à mon esprit.

Fragment de lettre d'Ernest.

« Veux-tu que je te dise, cher ami, pourquoi Béatrix m'est si chère? C'est qu'elle n'est pas embarrassée avec moi. Je suis gauche, timide, maladroit; à la vue d'un doux visage,

j'éprouve un sentiment tendre, mais tellement timide que je serais désolé qu'elle le vît. Je suis dans des transes, des embarras. Je me cache, et pourtant je voudrais qu'elle vît au travers. Eh bien! c'est ce que fait Béatrix. Elle me devine, elle me devance presque. Et je suis, cher ami. Je devance pour l'affection, mais il faut que je sois devancé pour l'expression extérieure. »

Nouvelles réflexions psychologiques d'Ernest.

J'en suis arrivé à considérer tout comme phénomène curieux, vie, sentiment, peine. En cela, il y a poésie ineffable, surtout quand je suis malade ou que je souffre.

Moments de vif sentiment de ma force, où je m'écrie : Donne-moi la vie seulement, je me charge du reste.

C'est vous qui êtes les sceptiques, et nous qui sommes les croyants. Nous croyons à l'esprit humain et à ses divines destinées, nous croyons à l'humanité et à son impérissable avenir. Vous m'appelez sceptique. Non, le

progrès de l'humanité, la dignité de l'homme, cela, j'y crois. Je donnerais ma vie pour [cela]. Comment dites-vous après cela que je suis sceptique?

Je crois à l'œuvre des temps modernes (c'est peut-être même là ma meilleure profession de foi, la plus exacte, celle à laquelle je me réfère le plus souvent).

C'est à peine si je me souviens comment on est chrétien.

Comment je veux mourir.

Pas de faiblesse. Pas de cierges. Pas de prêtres. Pas de cérémonie. Je protesterai contre la mort. Mon dernier mot : je proteste contre la mort.

Pourvu que quelques amis consentent à me dire : Notre Dieu est le tien.

L'homme vraiment moral est celui, qui par une longue culture de son sens moral, est arrivé à avoir une plus fine aperception du type moral et à saisir le point où [le] beau devient laid. Non celui qui a quelques pré-

ceptes presque tous négatifs. N'est pas hautement moral qui veut.

Je meurs dans la religion de l'avenir.

Pas de ligne trop décidée entre le bien et le mal. Pour moi, j'aime mieux l'esthétique que la morale. Car la morale seule ne fait qu'un honnête homme sans poésie. L'esthétique fait l'artiste. En amour, par exemple, la morale est plate, l'esthétique est loi. Tout ce qui est beau est permis. Il faut conserver les lignes, mais ne pas les faire pénétrer trop profondément.

Savourer le sentiment préliminaire plutôt que le goûter dans sa réalité.

On ne touche pas ce qu'on adore.

Tout ce qui est beau ravit mon âme, tout ce qui est saint fait battre mon cœur.

Que ne puis-je être grondé par une femme! repris de mon rationalisme, de mon rire, parfois voltairien. Une pieuse femme là à côté de moi qui soit scandalisée de ma hardiesse, et me tance vertement!

Béatrix [est] demi-croyante, demi-incrédule. Elle en est à cette limite où il y a peu de distance entre croire tout et ne rien croire.

LETTRE D'ERNEST A SON AMI PAUL.

« Ces jours-ci, préoccupé exclusivement de sentiment, je ne puis te dire comme mon intelligence crie famine. Je vais demain ou après-demain me replonger à corps perdu dans la science. Quand je me livre à la science, je n'éprouve pas réciproquement le vide du cœur. Car pendant que mon esprit s'applique, mon cœur a de l'aliment dans la beauté des choses, ou si [la science est] trop aride, il mène sans aucun préjudice sa petite vie à part; il bondit, il soupire, tandis que je combine d'insipides et sèches formules. J'ai souvent songé à la possibilité d'être philosophe, et grand philosophe, tout en exerçant un métier manuel, et le plus grossier, celui qui ne réclame exclusivement que la main. Spinoza, le divin Spinoza, [polissait des] verres de lunettes. De même, je conçois une vie de cœur très active, dans l'érudit, à rouages à part; car le cœur est libre alors, il

est tout entier à l'amour. Ce qui tue, c'est le partage. Le philosophe est possible dans un état où l'intelligence n'est pas requise, le labourage, les travaux des champs. Il est impossible dans un métier où il faut dépenser son esprit, le négoce, la banque. Voilà ce qui abrutit. De même pour le cœur. Ce qui le rend incapable d'aimer, c'est de se dépenser en pure perte.

» Je n'accepte aucun nom; un nom est une limite. Quand on est tel ou tel, on n'est pas le reste, on n'est pas critique. Je veux être tout, non pas par la compensation usée de toute chose, mais par la cohabitation de toutes choses. »

AUTRE FRAGMENT DE LETTRE D'ERNEST A PAUL.

« La position n'est plus tenable, cher ami. On veut me faire avancer, contracter des liens irrévocables. D'ailleurs ma conscience ne me permet plus de différer. N'est-ce pas déjà hypocrisie? J'emploie tous les palliatifs pour me persuader que je crois encore. Les lettres de l'abbé Rainier et de maman, qui me traitent en pieux enfant, me percent le cœur. Je ne puis mentir davantage. Je vais rompre. »

Ernest écrit à l'abbé Rainier pour lui avouer son incrédulité. Portrait de l'abbé.

L'abbé Rainier est l'ecclésiastique vénérable et simple, l'homme doux, aimant et poli de l'ancien clergé, mais sans rationalisme aucun. Le bon abbé prendra le mal d'Ernest pour une simple fantaisie et croira le guérir avec de petits procédés de famille et de précepteur.

Le même jour, Ernest écrit à sa mère, en termes vagues et couverts.

Celle-ci lui répond et lui envoie dans sa lettre un mot de Béatrix.

« Monsieur Ernest,

» Souvenez-vous de ces doux moments! Quoi! vous ne sentiez donc pas? Vous ne mentiez pas pourtant. Votre âme est pure, je le sens, moi. Ernest, peut-être sais-je mieux que vous-même certaines choses qui se passent au fond de votre cœur. Quand vous étiez à l'église, je priais mieux en pensant à vous. Un regard vers vous... vous n'y pensiez plus peut-être.

Je suis ignorante, je ne vois rien au delà de mon *Credo*. Croyez-vous, Ernest, que je n'ai pas un témoin aussi sûr que le vôtre? Je vous aimerai toujours. »

RÉPONSE D'ERNEST A BÉATRIX.

« Heureuses tentations qui m'ont valu le bonheur d'être grondé par vous! Grondez-moi encore, Béatrix. Je crois comme vous. Dites-moi ce qu'il faut croire, Béatrix. Vous savez mieux que moi. Je veux tenir mon symbole de vous. Je ne vous parle pas comme à une femme, Béatrix, vous pouvez comprendre, et si (ô bonheur de ma vie) nous vivions ensemble, je vous rendrais intelligente. Oh! si la femme savait, si elle philosophait, quelles merveilles elle atteindrait! Si on lui fournissait l'instrument critique, elle découvrirait mille délicatesses qui nous échappent. Enfin, Béatrix, ma bien-aimée, vous me dites que vous m'aimerez toujours. Bénies soient ces lettres qui m'ont permis de vous dire ce que mon cœur ressentait depuis tant d'années, et que notre pudeur mutuelle ne m'eût jamais permis de vous dire. »

FRAGMENTS DE DIALOGUES ENTRE ERNEST ET BÉATRIX.

Ernest. — Quand ton ombre disparaissait à travers les piliers, oh! m'écriais-je, quel est donc ce charme? Quel ange m'a touché! O Dieu, aspiration de mon cœur, oui, tu es tel que t'a rêvé mon enfance, et plus beau encore, toi qui touches si doucement mon cœur.

Béatrix. — « Je ne veux pas être heureuse, disait-elle, c'est trop vulgaire. »

Entrevue d'Ernest et de Béatrix analogue à la scène de Faust et de Marguerite sur la religion[1]. Ernest tentera Béatrix par tous les côtés du rationalisme; quelques-uns ne prendront pas, d'autres prendront. Elle fléchira, par droiture, de son orthodoxie, et en viendra presque à fraterniser, et à lui dire qu'ils croient de même, tout en croyant rester orthodoxe. Elle lui exposera ses preuves à son tour. Ce n'est que par la religion qu'on peut faire le bien.

1. Cf. Gœthe, *Faust*, deuxième partie.

« Ernest, vous êtes bon, et on ne peut être bon en dehors de la religion. »

— Dis-moi que tu m'aimes et je crois comme toi.

— Ernest, je n'aime que Dieu seul, mais pourtant tu m'es cher.

Grande scène pendant la nuit.

Nous avons passé la nuit à parler de choses célestes, et voici ce que nous avons dit :

— Dis-moi donc, ô bien-aimée, apprends-moi Dieu!

— Ernest, quand je te parle, ne le sens-tu pas?

— O Dieu! que tes paroles sont douces et que tu me dis des choses charmantes! Viens avec moi, nous serons heureux ensemble.

— Non, je suis à Dieu.

— Entre le ciel et nous, il n'y a que ta volonté et la largeur de cette table.

— Jamais, jamais, reprit-elle. Elle se leva, son visage devint ferme et presque sévère, sa main s'étendit vers la mienne. Ernest, me dit-elle, il est de belles fleurs dont il faut adorer le parfum, mais qu'il ne faut jamais toucher.

Ernest. — Dis-moi comment tu entends le

monde? Pourquoi nous nous aimons? Ange céleste, que tu vaux mieux que moi!

En parlant de ces hautes choses, ma tête était appuyée sur mes mains, et mes mains sur ses bras. Je [me] levai, et mes lèvres touchèrent les siennes. Oh ciel! quelles seront tes joies, si elles égalent celles que je goûtai en ce moment ineffable! Le monde supérieur se développa à moi si grand, si sublime, si doux, si écrasant de beauté et de charme, que je faillis en mourir. Ce monde s'identifiait avec Béatrix, je ne distinguais plus l'un de l'autre. Béatrix était l'idéal, Béatrix était Dieu.

Je restai quelques instants dans cette ravissante extase. Des larmes qui tombèrent sur mes joues me réveillèrent. Quoi! des pleurs, Béatrix? Quoi! il y a encore des larmes? Quoi! Toute souffrance n'est pas effacée?...

. . . . . .

. . . . . .

Ernest, renié par sa famille, sauf par sa mère, à cause de son incrédulité, rompt définitivement avec le séminaire, et se rend à Paris.

Béatrix entre au couvent. Lettre de reproches

et de supplications d'Ernest. Béatrix y répond, mais son directeur intercepte [sa lettre] et y substitue une lettre dure.

ERNEST A BÉATRIX.

« O Béatrix, ô ma sainte et pure amie, est-ce bien vous, est-ce votre main qui a tracé ces lignes barbares? Quoi! parce que je ne crois pas tel détail!... Eh quoi! n'adoré-je point Dieu à ma manière? Notre cœur ne tressaille-t-il pas aux mêmes beautés? Quand j'étais à côté de vous, le ciel, les étoiles ne nous parlaient-ils pas la même langue? Ai-je donc perdu tout droit à la pitié? O fatal effet des religions! Elles sont des causes de séparation et de luttes. Elles séparent le fils de la mère, le frère de la sœur. Il disait bien : « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais la guerre ».

» Assurez-moi, Béatrix, qu'on vous a dicté cette lettre fatale. Que ne puis-je douter que ce soit votre main! Vous avez pu obéir à ceux qui vous ordonnaient de blasphémer ainsi! »

Les événements de la Révolution interviennent. Le décret qui rompt la clôture rend la liberté à Béatrix. Ernest est dans l'île de Bréhat, où il regrette l'éloignement de Béatrix.

Béatrix va le voir, mais résiste à son amour.

Que Béatrix fasse un voyage auprès [d'Ernest] à Bréhat sans se faire annoncer. Surprise céleste quand il la voit. Tant elle est sûre d'elle-même.

Il faut se garder de faire résister Béatrix par scrupule de religion. Cela serait petit. La conversation d'Ernest l'élèvera, et lui fera concevoir ces demi-doutes dont on ne se rend pas compte. Elle sera à un haut point de vue. Tristesse, vue générale de la vie, amour de la souffrance et du sacrifice. « Ernest, dira-t-elle, ne croyez pas que ce soit des scrupules matériels. Je reste dans le christianisme, car c'est ma forme, et d'ailleurs la plus belle que je connaisse. Si je voyais un système fait, plus beau, je serais pour lui. Mais il me faut un système. » — Mais ces deux belles âmes [seront] à l'unisson dans la grande raison, sans particularisme religieux (c'est le défaut de *Volupté*, de Sainte-Beuve,

c'est trop particulier). Elles se comprennent et sont au même niveau. Hautes discussions sur la valeur de la vie. »

Ernest, appelé par son ami Nollin, se rend à Paris pour témoigner en sa faveur. Arrêté par le tribunal révolutionnaire, il est condamné à mort.

LETTRE D'ERNEST, LA VEILLE DE SA MORT, SUR L'IMMORTALITÉ

« Il ne reste de chacun que ce qu'il a fait. Si ce que j'ai fait est éternel, j'ai agi dans le tout, j'ai donné mon impulsion, j'ai contribué à faire Dieu.

» Nos individualités se retrouveront-elles un jour quand Dieu sera parfait et l'unité accomplie? Cela n'est guère probable, puisque l'individualité est un fait. Les autres servent à faire tapisserie. Ce sont les spectateurs du cirque. Vaut-il mieux être spectateur ou gladiateur? cela dépend des goûts. Souvent, dans cet étrange spectacle, on passe de l'un à l'autre.

» S'il y a un juge là-bas, je l'aborderai la

tête haute, comme Job. Je vais savoir ce qui en est.

» O Béatrix! Béatrix. »

FIN.

Paris, 2 novembre 1817.

Béatrix est religieuse depuis de longues années. Elle est consumée lentement. Un jour des Morts, le souvenir d'Ernest lui revient. Elle jette sur le papier quelques souvenirs.

Elle parle avec délices des sensations pures qu'elle éprouvait avec Ernest. [Elle raconte] son entrée au couvent. Comment le directeur lui fit de terribles scrupules de ses relations avec Ernest. Auparavant elles lui avaient semblé parfaitement naturelles et innocentes. Cet imprudent fit si bien que le voile fut déchiré. État horrible où elle se trouva, en butte à des tentations vraiment coupables, torturée par ce qu'on lui disait, les monstres qu'on lui créait. Son idéal s'efface, des rêves affreux, ce n'était plus Ernest. Elle en parlait à son directeur, qui rejetait le tout sur ses

relations antérieures, et le lui expliquait avec la plus détestable crudité. Béatrix protestait qu'elle était pure, mais le directeur l'effrayait de sa malice et de sa perversité intérieure; « vous cachez en vous des monstres ». (Ici toute l'affreuse théorie sacerdotale du péché caché. Il était janséniste il la tourmentait par les doctrines de la grâce et lui laissait entrevoir qu'[elle était] peut-être prédestinée à la damnation. Cf. dans l'Essai de Cousin sur Pascal, l'histoire affreuse qu'il raconte de la duchesse de Roannez). Affreux supplice. Nulle consolation. On l'entourait d'une piété fausse, qui ne disait rien à son cœur. Puis, quand elle disait qu'elle ne sentait rien, on l'accusait de tiédeur, de peu de piété. Cette situation dura plus d'une année. Elle avait presque perdu sa religion et n'osait se jeter dans la pure morale. Un volume de lettres de Saint François de Sales et de Fénelon lui tomba entre les mains, lui fit concevoir l'idée intérieure, et la guérit.

Raconter [la] scène avec Ernest après [sa] sortie du couvent. Comment, après [son] départ, elle eut de cruels remords, envie de courir après lui. « Quand je passais à côté du

temple fermé et en ruines, où nous nous étions connus dans la prière... »

Après la mort d'Ernest, profonde douleur, mais plus douce. Depuis ce temps, son système de vie intérieure, au couvent, triste et résignée, haut sentiment. « L'image d'Ernest est mon entretien habituel. » Les règles pour prier pour lui. Elle l'appelle toujours Lui.

« O Ernest, ô ami bien-aimé, que ne puis-je entrevoir tes traits chéris! Tu es sans doute au sein du Christ, que tu as aimé, pour lequel tu es mort. Viens en songe faire refleurir mon âme macérée par le cloître. Apparais, ô doux visage, et viens verser dans la pauvre âme de ta sœur un avant-goût des joies du ciel. »

LETTRES A LIART

I

A mon cher Liart[1].

« Mon cher Liart, je ne t'écris qu'un mot, car je suis pressé. Mais je ne puis laisser passer une si belle occasion sans t'écrire. O mon cher Liart, qu'il est dur d'être séparé de ses parents, de ses amis! Quand je pense que je suis si loin de vous, et pour si longtemps, mon cœur se fend. Mais consolons-nous, ô mon bon ami, nous nous reverrons, et dix mois s'écoulent bien vite. Ne m'oublie pas, écris-moi souvent; de ma part, n'aie pas peur, je ne t'oublierai pas.

» Tu n'as jamais vu une plus grande piété

1. Cette lettre, non datée, a certainement été écrite à Saint-Nicolas, où Ernest Renan entra en 1838, âgé de quinze ans.

que celle qui règne dans cet établissement, j'ai été extrêmement édifié de cette piété générale et sincère qui s'étend jusqu'aux plus petits, qui semblent perdre la légèreté de leur âge quand il s'agit d'exercices de piété. C'est, nous disait monsieur Dupanloup, notre supérieur, une famille, dont le bon Dieu est le père, la bonne Vierge la mère, et nous, en parlant des supérieurs, les frères aînés.

» La cloche sonne, je ne sais si j'aurai le temps de finir ma lettre. Adieu, mon cher Liart, ton ami pour toujours.

» ERNEST. »

« Je viens encore te dire un mot, mon cher ami, puisque j'en ai le temps. Dis à Guyomar que je lui écrirai plus tard, qu'il soit persuadé que ce n'est que le temps qui m'en empêche, et qu'aussitôt qu'il sera rentré en classe, je lui écrirai. O mes chers amis, que nous serons heureux quand nous nous reverrons! Je te l'avouerai, mon cher Liart, j'ai été bien triste ces jours-ci, en ce moment mon chagrin est un peu calmé, mais je suis dans un drôle d'état, il y a des moments où je suis content, d'autres où

je suis abattu et triste. Il me faudrait maman, toi et Guyomar, oh! alors je serais content. Enfin espérons en Dieu, il nous réunira. Adieu, adieu, mon excellent ami.

» Le collège est très fort, je serai peut-être forcé de doubler ma troisième. Les auteurs, quoique je ne les connaisse pas encore, seront sans doute bien forts. Pour les vers, on ne donne aucune matière. On compose tous les huit jours, et nous allons commencer mardi ou mercredi.

II

A mon cher Liart.

Paris, 1er Juin 1839.

« Te rappelles-tu, ô mon cher Liart, combien nous versâmes de larmes en nous quittant, te souviens-tu combien elle fut déchirante cette séparation de deux amis qui s'aimaient si tendrement? Eh bien! mon très cher, Dieu nous offre un moyen de nous réunir et il a tout arrangé dans sa bonté de manière que tu puisses venir dans cette sainte maison sans te

gêner. Car, mon cher ami, si tu veux venir parmi nous, tu obtiendras une bourse ou une demi-bourse selon que tu en auras besoin. Ce bienfait, tu dois l'attribuer, non pas à moi, car je n'aurais pu l'obtenir tout seul, mais à un de nos compatriotes, qui est placé dans le séminaire. Il m'engageait à attirer à Paris quelques-uns de mes anciens condisciples; je lui répondis que plusieurs le désiraient sans doute, mais que tous ne pouvaient payer 800 francs de pension. « Oh! me dit-il, que cela ne vous gêne pas, je me charge de leur procurer une bourse dans la maison. » Pourrais-tu te refuser à une occasion si pressante? Te voilà libre, mon cher ami, tu as tiré au sort; une circonstance bien douloureuse peut encore te détacher de la Bretagne; tu n'as plus de parents qui puissent t'y retenir. Il est vrai que ta bonne sœur ne se séparera de toi qu'avec bien de la peine, mais, mon cher, ne pourras-tu faire ce sacrifice? d'ailleurs puisque ta sœur est décidée à demeurer à la campagne, vous ne pourrez être réunis d'une manière très durable.

» Allons, mon cher Liart, un peu de courage, tu verras combien tu seras heureux dans cette

sainte maison. Sous le rapport de la piété, c'est la maison la plus admirable qui existe, sous le rapport des études, tu verras combien on y est fort. Je te conseille de redoubler la seconde, je me repens de n'avoir pas redoublé ma troisième, et il n'est pas impossible que je redouble ma seconde. Cependant si tu désirais entrer en rhétorique, tu es absolument libre.

» Je ne voudrais pas, mon cher Liart, te bercer d'une fausse espérance, aussi je te dis que ceci n'est pas encore parfaitement certain. Écris-moi si tu y consens, et le monsieur dont je t'ai parlé fera les démarches nécessaires, je te le donne comme une espérance bien fondée, car il est presque sûr de réussir.

» Je t'en ai dit assez pour te persuader, ô mon cher ami, songe que je t'aime de tout mon cœur, et que je ne t'écrirais pas ceci, si ce n'était pour ton bonheur.

» Adieu, mon excellent Liart, dans peu, nous [nous] reverrons, mais nous séparerons-nous de nouveau? j'espère bien que non, mon bon ami, adieu, adieu.

» Ton meilleur ami.

» ERNEST. »

Laudetur Jesus Christus.

« Tâche que ceci ne fasse pas trop de bruit au séminaire de Tréguier. Dis-moi aussi dans ta lettre ce que tu pourras payer, car si tu pouvais payer quelque chose, tu devrais le faire. Les frais accessoires de 120 francs et l'entretien seront en tout cas à ton compte.

» Fais bien mes compliments à Le Gall; j'eusse bien voulu pouvoir lui écrire, mais le temps me manque absolument, qu'il soit persuadé que je l'aime de tout mon cœur.

» Adieu, mon très cher, adieu. »

III

Monsieur,
Monsieur François Liart
chez M. de Geslin,
Tréguier
(*Côtes-du-Nord*).

Gentilly, 16 août.

« Pardon, mille fois pardon, mon très cher Liart, pour tous les délais que j'ai mis à vous

écrire. Mais j'avais commencé ma lettre, puis je l'ai perdue dans un dérangement à l'étude, puis j'ai voulu attendre celle de Laviron[1], puis, puis, je n'en finirais pas. Enfin, il faut que nous nous entretenions ensemble quelques instants, comme nous le faisions, vous rappelez-vous, auprès de la pompe, dans la cour de Saint-Nicolas. Comme nous en avons dit de toutes les couleurs par là!

» J'espère, mon cher, que vous avez fait un chique (*sic*) voyage, mais ce que j'envie surtout, c'est votre arrivée à Tréguier. Oh! que j'eusse voulu être avec vous! Voilà que vos anciens condisciples sont en vacances, en sorte que vous pourrez avoir des compagnons. Nous avons reçu des palmarès, sur lesquels nous avons reconnu l'écriture de M. Gouriou, que je vous prie de bien remercier pour nous. J'ai admiré les combats des deux antagonistes Lequellec et Cavigilly. Si vous aviez été là, mon cher Liart, vous auriez eu aussi votre grande part. Enfin, espérons que l'an prochain... Mais je reviendrai sur ce point : causons d'autre chose. J'ai été

1. Un condisciple de Saint-Nicolas.

ébahi et affligé en même temps de l'enrôlement de Le Goff; aurions-nous jamais pu prévoir pareille chose, quand nous faisions ensemble notre cinquième sous M. Pothier? Je n'ai pas été moins étonné du projet de quelques séminaristes de Saint-Brieuc de se rendre au séminaire de Versailles. Et le petit Collen? l'avez-vous vu? peut-être n'a-t-il pas votre adresse et ne peut-il pas vous répondre. Au reste, je suis dans les mêmes dispositions où vous m'avez vu à cet égard. Parlons maintenant de Guyomar.

» Je trouve qu'il va un peu mieux depuis quelques jours, mais au commencement des vacances, j'étais loin de voir en lui toute l'amélioration que son séjour à la campagne m'avait fait attendre. Il était toujours faible, souffrant, maintenant il me semble un peu plus fort, mais cependant je vous promets que je ne puis être sans inquiétude sur toutes ces longueurs de sa maladie. Du reste, il ne semble pas sentir son fâcheux état, ni s'en trop inquiéter. Mon cher Liart, serait-il possible que nous perdissions cet excellent ami? Vous avez dû avoir bien de la peine pour cacher son état à ses parents.

» Vous vous amusez bien plus que moi en vacances, mon cher Liart, cela est tout simple, puisque vous êtes en Bretagne. Mais cependant de mon côté, je ne m'ennuie pas non plus. Les vacances se passent très agréablement à Gentilly. Nous avons fait les promenades les plus intéressantes; il y a quinze jours aujourd'hui, nous allâmes voir jouer les grandes eaux de Versailles. Voilà, mon cher, quelque chose à voir, et qui complète l'enchantement autour de ce magnifique palais. Le bassin de Neptune est incroyablement beau. Mardi dernier, nous avons fait une charmante promenade à Montmorency; en allant, nous avons visité dans les plus grands détails l'abbaye de Saint-Denis, avec toutes ses magnificences, ses caveaux, son trésor, où nous avons vu des vases sacrés d'une beauté merveilleuse, sa sacristie, la plus belle de France. C'était justement le jour de la distribution des prix à Tréguier, en sorte que je visitais les tombeaux de nos rois au moment même où mes anciens condisciples allaient cueillir leurs lauriers. En visitant ces caveaux, on est saisi d'indignation contre les vandales, qui ont profané les

cendres de nos anciens monarques et ôté presque tout leur intérêt à ces antiques tombeaux. L'endroit qui m'a fait le plus d'impression est celui où sont réunis pêle-mêle les ossements des rois, qui avaient été jetés dans la même fosse, lors de la Révolution ; je dois y ajouter le caveau où repose le corps du grand Condé. Mais quittons ces sombres souvenirs pour parler d'une belle cérémonie dont j'ai été le témoin, il y a peu de jours, je veux parler du sacre de Monseigneur Affre. Il a été magnifique. Dix évêques y assistaient, et le cardinal archevêque d'Arras a été le consécrateur. Le sacre a eu lieu dans la nef[1], à l'entrée du chœur, sur des autels et dans une enceinte préparée à cet effet. D'abord nous étions on ne peut plus mal placés ; mais ensuite, grâce à l'industrie de M. Simonin, qui se démenait comme un possédé, faute de rien voir, nous avons été sans contredit les mieux placés, ayant eu des places dans les travées, ou galeries. J'étais perché dans une étroite galerie, tout près de la grande rosace, qui est au-dessus des portails

1. A Notre-Dame.

latéraux, en sorte que mon œil plongeait sur la cérémonie et sur la nombreuse et brillante assemblée qui s'élevait de tous côtés en amphithéâtre et inondait toute la cathédrale.

» Maintenant que je vous ai parlé de mes vacances, parlons un peu du grand point. Vous m'avez compris, il s'agit de la fine affaire, c'est-à-dire de revenir près de nous. Mon cher, je suis loin de vous engager à commettre une improbité manifeste en vous proposant de revenir avec le dessein bien formé de ne pas vous attacher au diocèse de Paris ; mais il me semble que le plus scrupuleux ne pourrait vous blâmer, si vous revenez dans l'incertitude de ce que vous ferez dans la suite, car enfin il me semble que c'est juger bien légèrement que de se dégoûter sur une année d'essai, surtout quand on a fait le pas que vous avez fait. Et pour preuve, je connais plusieurs élèves qui jouissent du même privilège que vous dans la maison, et qui n'ont pas encore leur excorporation. Je vous estime trop pour vous faire valoir les raisons d'intérêt; je vous rappellerai au moins que vous trouverez ici bien des avantages pour votre éducation, sinon à

Saint-Nicolas, pour ne pas choquer vos idées, du moins à Saint-Sulpice, et ceci, je pense que vous ne le nierez pas. Je vois bien que vous êtes converti sur plusieurs points, mais qu'il n'y a que la question de l'avenir qui vous embarrasse : mais pensez que votre retour ne sera pas une fixation (mot de ma fabrique) irrévocable, que vous pouvez avoir jugé par prévention, que si le ministère exercé dans le monde vous déplaisait, il y a bien d'autres branches, où vous n'auriez pas les mêmes inconvénients que vous craignez. Enfin, mon bien cher ami, pensez, maintenant que vous êtes dans le repos de l'âme, réfléchissez, consultez même et priez Dieu de vous éclairer.

J'espère que dans quinze jours nous aurons le plaisir de vous embrasser, n'est-ce pas, mon excellent Liart? du courage!

» Adieu, mon bon ami, vous savez que je vous aime depuis longtemps.

» ERNEST RENAN. »

IV

M. François Liart.

Paris, 7 septembre 1840.

« Voilà bien longtemps, mon très-cher Liart, que je retarde toujours à vous écrire ; enfin, malgré le long devoir que M. Duchesne nous a donné, je veux soustraire un moment à mon travail pour m'entretenir doucement avec vous, puisque j'ai été frustré dans la douce espérance de vous revoir au commencement de l'année. Je vais encore perdre le bon Guyomar, en sorte que je vais me trouver bien isolé, moi qui croyais tout le contraire. Pauvres amis, quel service je vous ai rendu à tous deux! Pardon, mon cher Liart, de vous avoir causé tant de pertes et tant d'ennuis, mais mon intention était bonne et d'ailleurs votre séjour à Paris, quoique si triste, n'a pas laissé de vous être utile, j'en suis persuadé. Enfin, mon cher, je conçois parfaitement vos raisons et ne croyez pas que je vous en veuille du tout; sans doute, je le regrette pour moi et peut-être pour vous, mais je vous ai souvent répété

que si je vous voyais sortir dans les dispositions où vous êtes maintenant, mon chagrin serait mille fois [plus] amer. Enfin, mon cher, oublions tout le passé, et qu'il n'en soit plus question entre nous, si ce n'est quand vous voudrez encore être des nôtres, si par hasard un beau jour il vous en prenait envie. Seulement, mon cher, je vous supplie de ne pas discontinuer d'être mon ami, soyons toujours ce que nous avons été l'un pour l'autre, et que ce soit pour la vie. J'attends avec impatience la lettre où vous me direz ce que vous comptez faire cette année.

» Si les nouvelles de Saint-Nicolas peuvent encore avoir quelque intérêt pour vous, je vous dirai que la rhétorique a fait son premier essai sous M. Duchesne; plus tard, je vous dirai ce qu'elle en pense, mais ce qu'il y a de certain, c'est que ce n'est pas le genre de M. Bessière. A propos de M. Bessière, il est revenu, et professe encore la seconde, à son grand déplaisir, car sa classe est loin d'égaler celle de l'an dernier. M. Simonin est professeur de troisième, M. de Chauliac sera, dit-on (car il n'est pas encore arrivé) préfet de discipline. La maison

de Gentilly est envahie par les ouvriers, qui bientôt auront fini leurs réparations, et alors la huitième, la septième, la sixième et cinquième divisions s'y transporteront. M. Debeauvais y sera supérieur, et sera remplacé dans sa charge de préfet des études par M. Crabot jeune. Quand tout se sera formé plus décidément, je pourrai encore vous en parler. J'ai vu Bertin, au retour des vacances, vous savez qu'il les a passées avec d'Estampes, il est parti pour la Bretagne.

» Plusieurs de vos anciens condisciples ont témoigné un regret sincère de ce que vous ne reveniez pas, entre autres Féron, Teppe, Laviron et plusieurs autres. La classe est composée comme l'an dernier, à l'exception d'Hugonin et de Trillat, qui, au lieu de monter, sont descendus en troisième, et de quelques nouveaux qui sont venus en augmenter le nombre. Nous avons aussi pour condisciple Léon Billion, qui a passé de troisième en rhétorique. Il sera, je crois, assez fort, et pourrait fort bien suppléer au déficit de la classe pour un directeur de l'Académie[1]. Meigneux a pensé ne pas revenir;

1. Les élèves de Saint-Nicolas avaient formé entre eux une petite académie.

on n'a pas entendu un mot de lui durant les vacances; enfin nous l'avons encore.

» Voilà bien des noms propres; j'espère que vous me rendrez la pareille dans votre réponse, en me donnant force détails sur le pays. Je vous promets qu'il m'en a coûté singulièrement, et plus que je ne m'y attendais, de ne pas aller respirer mon air natal durant ces vacances; néanmoins, malgré quelques petits accès de mal du pays, tout n'a pas mal été sous le rapport de l'amusement.

» Adieu, mon très cher Liart, croyez à l'affection sincère de celui qui ne cessera jamais d'être votre ami dévoué et véritable.

» ERNEST RENAN. »

V

Monsieur

Monsieur François Liart, en philosophie
au Grand Séminaire,
Saint-Brieuc.

Paris, 22 novembre 1840.

« Je ne savais que penser, mon cher ami, de votre long silence, quoique je n'aie pu vous

soupçonner un moment de m'oublier. Mais il y avait si longtemps que j'attendais une lettre de vous! Jugez donc de la joie que m'a causée votre dernière, et aussi du plaisir que j'ai à vous consacrer mon étude du dimanche soir, qui, comme vous vous le rappelez peut-être, est un peu lourde à porter.

» Quelle perte douloureuse le Seigneur nous a fait éprouver, mon cher ami, en nous enlevant notre meilleur ami. Pauvre Guyomar! Je l'aimais bien pendant qu'il vivait, mais il me semble que maintenant je l'aime mille fois davantage. Le souvenir de ses vertus revient sans cesse à mon esprit, et il faut avouer que je suis bien coupable de n'être pas meilleur que je ne suis, quand il m'a été donné de contempler de près le spectacle touchant d'une âme si pure. Je l'ai toujours regardé comme un jeune homme d'une éminente piété, mais quelques conversations que j'ai eues avec lui durant les dernières vacances que nous avons passées ensemble m'ont appris jusqu'où allait sa perfection et son détachement entier des créatures. Je ne puis me consoler de n'avoir pas assisté à ses derniers moments. Hélas! je

ne prévoyais que trop en lui disant adieu, que cet adieu serait éternel!

» La nouvelle de votre installation au grand séminaire m'a comblé de joie, mon bien cher ami. Hum! vous voilà en philosophie! Il ne faut plus que je badine avec vous! Je crois vous voir grave, sérieux, absorbé dans des profondes études, en un mot philosophe. Pour moi, qui ne suis encore qu'en rhétorique, il m'est encore permis de rire. Cependant j'espère que les sublimes méditations auxquelles il se livre n'empêcheront pas mon cher Liart de penser quelquefois à son ancien ami, et de lui écrire de temps en temps. Oh! ce serait pour moi une trop grande privation; au moins, puisque je ne puis avoir de compatriotes pour me livrer avec eux aux *dulces susurri*, qu'il me soit permis de les entretenir par lettres! J'ai bien à côté de moi, à l'étude, un Breton, assez dans le même genre que Bertin, aussi spirituel, quoique bien plus grave. Mais dois-je appeler compatriote quelqu'un qui est né à plus de trente lieues, de notre bonne ville de Tréguier! Du reste, il est assez breton de caractère et d'esprit, et montre le jugement le plus droit

et le plus sain qu'on puisse imaginer. Pas besoin de vous dire qu'il n'est [plus] en rhétorique, puisqu'il a déjà fait sa philosophie et qu'il a reçu la tonsure. Il a été condisciple de Bertin, qui, comme vous le savez probablement, est à Saint-Sulpice. Tous ses autres condisciples, les rhétoriciens de l'an passé, sont à Issy, à l'exception d'Arnaud et d'Edmond de Nanteuil, de Louis Wirquin et d'Henri Avenel. Pour le premier, *speratur*, pour Wirquin, *dubitatur*, quant à Avenel, *desperatur*, idem d'Edmond de Nanteuil.

» Quant à la rhétorique actuelle, rien de nouveau, sinon que Nollin est directeur de l'Académie, ou directrice, comme on l'a malignement appelé. A propos d'Académie, nous avons eu hier une séance qui nous a vivement intéressés, par la présence de plusieurs personnages distingués et surtout d'un homme que j'ai été ravi de voir. Je vous le donnerais en cent, vous ne le devineriez pas. Cependant si je vous disais que c'est un Trappiste, je crois que vous finiriez par nommer le Père de Gérambe, car il est assez rare de voir des Trappistes présider des séances acadé-

miques. Il n'était pas en habit religieux, parce que partant ces jours-ci pour Rome, il les a fait partir devant lui. Il a un air extrêmement distingué et il a assez répondu à l'idée que je m'étais formée de lui d'après ses ouvrages.

» J'espère, mon cher Liart, que dans votre prochaine lettre, vous voudrez bien me donner quelques détails sur votre vie actuelle, sur vos études, etc., car tout ce qui vous touche m'intéresse. C'est un bien grand plaisir pour vous de vous trouver au milieu d'anciens condisciples et compatriotes, et surtout de vivre avec M. Constant Ollivier. Le nom de monsieur votre professeur me fait juger des agréments que vous devez avoir à étudier avec lui.

» J'ai reçu, il n'y a pas longtemps, une lettre de ma chère maman, mais elle ne m'apprenait rien de nouveau sur Tréguier. Une vieille nouvelle cependant me revient. Il paraît que ce bon Père Duchesne, notre professeur de mathématiques, vous a suivi, ou plutôt précédé dans les régions briochaines, car j'ai appris qu'il avait quitté le professorat et qu'il était maintenant à Langneux. Je ne sais pourquoi,

c'est le professeur dont j'ai conservé et conserverai toujours le plus doux souvenir, avec M. Bessière; vous saurez que ce dernier n'est plus à Saint-Nicolas. Il désirait quitter le professorat et, en effet, au bout de deux mois, M. l'archevêque nous l'a retiré pour le mettre à la tête des catéchismes de la Madeleine, place qu'a autrefois occupée M. Dupanloup.

» M. Lemercier, que j'ai vu il y a quelque temps, m'a prié de vous dire mille choses amicales, ainsi qu'à tous ces messieurs du séminaire, qu'il a connus autrefois. Veuillez aussi assurer M. Ollivier et tous nos anciens condisciples que leur souvenir m'est bien cher, et que quelquefois je désirerais bien leur être adjoint, quoique je me plaise parfaitement ici.

» Pour vous, mon bien cher et excellent ami, je vous supplie de croire à la sincère et bretonne affection de votre

» ERNEST. »

VI

Monsieur

Monsieur François Liart, élève de philosophie au Grand Séminaire,
Saint-Brieuc.

Paris, 5 février 1841.

« J'ai bien tardé, mon bon ami, à répondre à ta lettre du premier jour de l'an. Excuse-moi, je t'en prie, à cause des préoccupations qui, depuis quelque temps, sont venues m'assaillir, et je t'assure qu'elles durent encore. Le départ de ma chère Henriette et le vide que son absence laisse dans ma vie, m'a un peu assombri les idées, et je t'assure qu'il s'est passé je ne sais quel changement dans mon esprit depuis quelque temps. Je commence à tout voir d'un autre œil, et l'avenir ne me sourit plus guère comme autrefois. Ton départ, celui de notre pauvre Guyomar, le départ de ma bonne sœur, tout cela m'a attristé, et j'aime à te le dire, parce que je ne te cache rien. Je n'ai jamais tant soupiré après les vacances,

j'ai faim en quelque sorte de revoir la Bretagne et ma chère maman, et toi, mon cher Liart. Mon imagination vole sans cesse vers ces lieux où nous nous promenions ensemble, et c'est mon plus doux loisir de me laisser aller à ces pensées. Enfin, mon cher ami, dans cinq mois, nous serons ensemble.

» J'ai reçu hier une lettre de maman, où elle me parle de toi. Elle t'a vu à Saint-Brieuc, et m'a exprimé le regret de n'avoir pu voir M. Ollivier. Elle t'aura sans doute appris comment j'ai été frustré de l'espérance de la voir à Paris; cette excellente mère me propose sans cesse pour me tranquilliser de venir habiter ce pays, si mon isolement me paraît insupportable, mais il faudrait qu'en effet il soit bien insupportable pour que je consente à ce voyage, qui me rendrait, il est vrai, pleinement heureux, mais je croirais mon bonheur acheté trop cher par les ennuis et la vie désagréable que ma pauvre maman serait obligée de mener.

» Je vois que les études de philosophie ne sont pas aussi accablantes par le travail qu'on se plaît à l'imaginer. Je suis presque tenté de

te féliciter de n'avoir pas fait de rhétorique : rien n'est plus ennuyeux, plus pédantesque, plus monotone, plus absurde, plus exécrable : il paraît bien que je ne suis pas bâti pour être orateur, et souvent je doute de la vérité de cet axiome : *Fiunt oratores*. Quoi qu'il en soit, cela ne va pas du tout; pas moyen de tirer un pauvre petit discours de cette tête sèche et aride. Oh! la diabolique invention que la rhétorique! Ne valait-il pas mieux parler tout bonnement, tout simplement, sans aller chercher ce fracas de périodes rondes, carrées, cornues, biscornues, et tout cet assortiment de mots baroques à vous rompre la tête! Quoique la peinture que tu me fais de la philosophie ne soit pas très délicieuse, je l'appelle cependant avec empressement; ne crois pas pour cela que je m'ennuie trop : la rhétorique, je le répète, n'a jamais eu d'élève plus revêche et moins apte que moi à saisir ses leçons, mais la *littérature*, que je distingue fort de la rhétorique, fera toujours mes délices, et me fait passer encore de bien doux moments. Du reste le succès répond assez à ces belles dispositions, et si j'en ai eu quelques-uns, c'est toujours

dans des matières étrangères à la rhétorique.

» Je suis de bien mauvaise humeur aujourd'hui, n'est-ce pas, mon cher Liart? Dame, vois-tu, c'est qu'un Breton prend difficilement racine dans une terre où il est seul de son espèce. Je t'avais parlé d'un nouveau, qui avait remplacé Bertin à Saint-Nicolas; pas moyen de le garder; il nous échappe un beau jour, et est allé revoir sa Bretagne. Quant à Bertin, il paraît qu'il se trouve admirablement bien à Saint-Sulpice. Je ne t'engage pas à fortifier celui dont tu me parlais dans ta dernière lettre dans son attraction vers Paris; d'autant plus que je crois que les motifs de l'attraction ne sont pas très purs; crois-moi, n'écris pas pour lui; s'il persiste dans son envie, il écrira à qui bon lui semblera. Quoique je continue à estimer la maison où Dieu m'a placé [1], et que j'apprécie tous les jours de plus en plus le supérieur qui la dirige, je n'engagerai personne à y venir, parce qu'on peut s'y plaire ou s'y déplaire, d'après mille circonstances diverses, très indépendantes de la volonté de

1. Ernest Renan était toujours à Saint-Nicolas.

l'individu. La maladie de Monseigneur de Saint-Brieuc m'a fait naître une drôle de pensée : si M. Dupanloup allait devenir évêque de Saint-Brieuc, comme cela a déjà pensé arriver pour un autre diocèse, ce serait une affaire un peu comique pour nous deux. Mais assurément, c'est là fiction très gratuite.

» Rien de nouveau parmi nous, tout va sur le même pied. Mes condisciples sont les mêmes, et je te promets qu'ils ne t'ont pas oublié. Girard, Teffe et Féron me demandent souvent de tes nouvelles. Quand nous serons vieux (si toutefois nous le sommes jamais) je crois que nous rirons volontiers de cette singulière année que nous aurons passé ensemble à Paris dans notre jeunesse; nous en sommes trop rapprochés pour nous en égayer. Je n'ai pas songé à adresser à Garot la question que tu me faisais sur son frère; mais je serais pour ma part assez porté à donner la victoire à ton adversaire, dussé-je blesser les droits sacrés de l'amitié. Je suis même presque certain qu'il ne reçut pas à la fois plusieurs ordres sacrés.

» Je te prie de dire mille choses affectueuses à tous [mes] anciens condisciples, qui sont

encore les tiens. N'oublie pas aussi M. Ollivier, qui sans doute aura ressenti bien vivement la perte de notre ami commun, le cher Guyomar. Je regarde comme une des faveurs les plus insignes que j'ai reçues de Dieu, d'avoir pu connaître un jeune homme d'une si grande vertu : j'espère qu'il prie dans le ciel pour la conversion de son ancien ami Ernest.

» Pour toi, mon cher, n'oublie pas, je t'en supplie, l'affection que je t'ai toujours portée, et ne crains pas que jamais elle s'altère. J'avais deux amis, le bon Dieu m'en a enlevé un, que sa volonté soit faite, puisqu'il m'en reste encore un autre, dont je connais l'affection et le bon cœur. Ainsi donc, mon bon Liart, adieu, en attendant les vacances.

» ERNEST RENAN. »

« A propos! Mille pardons de ma négligence! Figure-toi que j'ai dans ma malle une redingote que je crois être la tienne. Elle y est depuis assez longtemps : que dois-je en faire? »

VII

Monsieur,

Monsieur Liart, en philosophie,
au Grand Séminaire,
Saint-Brieuc.

Paris, 24 février 1841.

« Mon cher Liart,

» Je reçois ta sublime lettre; tu me reproches ma négligence à t'écrire, tu as raison; à l'instant, je te réponds.

» Il paraît que la philosophie aime fort à s'allier avec la rhétorique, ou du moins que tu sais merveilleusement les unir, car tu as orné la belle épître dont tu viens de me régaler, d'une prosopopée magnifique, et, je t'avoue, d'un prodigieux effet. Cette évocation de tous les grands hommes se réunissant pour accabler le faible et téméraire détracteur de l'éloquence, m'a frappé de terreur, car les traits de la peinture étaient si frappants, les reproches qu'ils m'adressaient étaient si foudroyants, que j'en

ai été terrassé. C'en est fait, tu m'as converti. C'est sans doute dans les foudres de la logique que tu as composé ces foudres de raisonnement, par lesquels tu renverses le chétif et misérable échafaudage de mes déclamations; je l'avoue, j'avais bonne opinion de toi sous tous les rapports, mais je ne te croyais pas si éloquent. Grand Dieu! tu m'as presque monté au ton lyrique... Immortel Bossuet, quel rival pour toi!

» Mais tout franchement, tu m'as converti. Il est vrai que la conversion avait déjà été préparée. Figure-toi que cette belle déclamation, dans laquelle j'avais déchargé tout le venin de mon âme, avant de te parvenir, a été vue par M. le Supérieur, qui probablement a été informé par M. Millault de la curiosité de la pièce, très rare en son genre, et avant même que tu l'eusses reçu, on m'en parlait de toutes parts. De là plusieurs conversations très amicales, où il m'a développé fort au long une réfutation méthodique du beau morceau, dont je ne prétendais faire part qu'à toi seul. Mais ce n'était là que le corps du discours, et j'avoue qu'il allait presque me laisser inflexible, si la

péroraison pathétique et sublime que tu es venu y ajouter, n'avait porté le dernier coup à mon âme ébranlée. A toi donc la gloire de ma conversion! Mais dis-moi, je t'en prie, où vas-tu donc chercher ces belles figures, ces phrases magnifiques, qui abondent sous ta plume? Je voudrais bien que tu m'apprisses ton secret pour que je puisse en profiter.

» Du reste, la classe de rhétorique commence (il faut le dire sans rancune) à être fort intéressante. On rit assez pour pouvoir supporter le fardeau de la vie (j'avais envie de te faire une belle phrase, et je n'ai pu réussir. Le mot *vie* est cent fois trop court pour finir une période. Tu vois ma pauvreté...) Tiens! je vais m'en venger en te racontant deux belles anecdotes, l'une vient de se passer sous mes yeux et à mes oreilles, l'autre a eu lieu hier, mardi gras, et je puis t'en affirmer l'authenticité; j'en ai été témoin oculaire, non auriculaire. Je commence par cette dernière.

» *Première anecdote, très piquante.* — Tu connais sans doute une jolie petite pièce de Gresset, intitulée le *Lutrin vivant*, qui donne assez dans le comique; eh bien! c'est pareille

chose que je vais te raconter. Ne te scandalise pas : c'était le mardi gras (circonstance atténuante). Or donc, hier mardi gras, nous assistions, selon l'antique usage du séminaire, à la grand'messe dans l'église paroissiale Saint-Nicolas du Chardonnet. Tu sais jusqu'à quel point les épigrammes du *Lutrin* de Boileau peuvent s'appliquer aux chantres et autres officiants de cette belle paroisse; mais ce n'est là que le préambule, voici mon histoire. Le hasard voulut que ce jour-là il manquât un personnage important dans les cérémonies de la paroisse, un sixième indut[1]. M. le curé, fertile en expédients, envoie chercher un enfant de chœur : on affuble l'honorable marmot, ce fut l'affaire d'un moment. Mais le pauvre enfant, soit distraction, soit une autre cause, avait oublié de se précautionner contre les besoins de la nature. On en était déjà au *Credo*, lorsque l'importune nécessité devint plus pressante que jamais. Que faire? Il tourne de toutes parts son œil inquiet, et aperçoit notre professeur,

1. Nom donné aux ecclésiastiques qui assistent aux messes hautes, revêtus d'aubes et de tuniques, pour servir le diacre et le sous-diacre.

M. Duchesne, qui non loin de là lisait son bréviaire. Alors il lui fait des doigts ce joli petit craquement (tu sais bien, je me rappelle que tu avais une aptitude particulière pour ce signe) « Msieu, Msieu, lui dit-il, je ne puis plus me retenir. » — Eh bien! allez vite, répondit M. Duchesne avec un sérieux imperturbable, et le marmot de s'enfuir avec une ardeur inconcevable, et d'aller je ne sais trop où retourner le feuillet.

» *Autre.* — Hier, M. le directeur de l'Académie[1] papillonnait, rossignolait dans la cour, selon son habitude, autour de son ami, M. Bernard Garot. C'était merveille de le voir. Je ne sais à quel propos M. B. Garot prononça le mot *stoïque.* M. le directeur, qui n'est pas très malin en histoire, et qui du reste a une âme très candide, se scandalisa de ce mot nouveau pour lui; il s'imagina, je crois, que c'était un jurement, et peu s'en fallut qu'il ne s'écriât : « Ne blasphémez pas, Dieu! » Mais prenant son ton sucré : « Toujours, mon bon ami, vous avez des mots nouveaux et extraordinaires, ainsi aujourd'hui en classe, vous parliez du *scepticisme*; ces

mots-là m'ont l'air suspect. » Tu vois que notre académie, au moins dans son chef, est sévère sur le chapitre du néologisme.

» (Ne cherche pas de transition, s'il te plaît).

» J'aurai soin de te garder ta redingote. Je l'ai confrontée avec le signalement que tu me donnes dans ta lettre, et je l'ai trouvée à peu près conforme. Je m'étonne cependant que la marque du n° 4 ait disparu. Enfin, je te l'apporterai en tout cas, et tu verras ce que tu auras à faire. »

Lundi 1er mars.

« Voilà une certaine interruption de temps, mon bon ami, mais je crois que l'unité n'est pas rigoureuse pour les lettres, surtout pour celles que l'on s'écrit entre amis. J'ai été hier à Notre-Dame entendre M. de Ravignan : je ne l'ai jamais trouvé si beau, peut-être parce que je ne l'ai jamais si bien compris. Voici la proposition du discours : Le christianisme, c'est l'Église, l'Église, c'est le christianisme ; il l'a prouvé par la nature même du christianisme, par le bon sens, par l'histoire, par les Pères, et a

réfuté avec une grande vigueur le système de certaines écoles modernes qui ont voulu séparer ces deux noms inséparables. Il a poussé sa preuve par le bon sens et la raison avec une force incroyable, et il en a tiré le plus beau mouvement oratoire que j'aie entendu. Tout l'auditoire en a été vivement saisi. Nous espérons bien que nous aurons encore cet éloquent prédicateur pour nous prêcher notre retraite. Mais j'ai eu il y a peu de jours un effroyable dépit : M. Lacordaire prêchait à Notre-Dame et nous n'y avons pas été. Il est vrai que la manière de ce dernier n'est pas exempte de défauts. et surtout de mauvais goût, mais il a tant de réputation que je ne puis me résoudre à croire qu'elle ne soit pas tant soit peu méritée.

» Il paraît que la philosophie prend tous les jours de nouveaux charmes pour toi. J'en suis enchanté pour toi et pour moi. J'étais bien aussi de ton avis sur l'union de la rhétorique et de la philosophie, et ce que j'ai vu depuis quelque temps en fait de préceptes m'a bien confirmé. J'en ai même des exemples sous les yeux. Nous avons dans notre classe plusieurs

nouveaux qui ont déjà fait un ou deux ans de philosophie, et qui, avec de très grands moyens, ont bien de la peine à réussir. Pourquoi? Ils disent eux-mêmes que c'est pour s'être livrés trop exclusivement à cette étude, et avoir oublié entièrement la littérature, au sortir de leurs classes. Il paraît qu'il est bien difficile, quand on est lancé dans ces hautes spéculations, d'avoir encore quelque temps à donner à des études moins sérieuses, quoique peut-être plus attrayantes; du moins, c'est ce qu'ils m'ont appris; cependant, je prends souvent la résolution de ne jamais cesser de lire ces admirables auteurs que nous avons entre les mains, Tacite, Bossuet, Horace, etc. Mais peut-être, quand j'y serai, ne penserai-je plus à mes belles résolutions.

» Nous avons expliqué ces jours-ci en classe deux morceaux qui m'ont fait la plus grande impression. Le premier est un fragment du *Prométhée* d'Eschyle; je n'ai jamais rien vu de plus terrible, ni de plus gigantesque. Je t'engage bien, si tu en as jamais l'occasion, à lire quelques fragments et ce morceau, aussi bien que tous ceux du même auteur, pour lequel je me

suis pris d'une belle passion. L'autre est un morceau de Tertullien. Que j'aime cet homme-là! Je ne m'étonne plus de l'admiration que professait Bossuet pour ce dur Africain. C'est une force et une verdeur de génie, dont rien ne peut te donner l'idée, si tu ne l'as pas encore lu. C'est le premier morceau que j'en explique; mais j'espère que ce ne sera pas le dernier que je lirai.

» Tu as eu bien tort de croire d'après un passage de ma dernière lettre que j'allais rester jusqu'aux vacances prochaines sans t'écrire. Dieu m'en préserve, mon bon ami! Dieu te préserve aussi de rester jusque-là sans me répondre. Je suis encore chargé par plusieurs rhétoriciens de te dire mille choses amicales : Alfred Foulon m'en a spécialement chargé, et m'a demandé l'honneur de mettre l'adresse à ta lettre; franchement, je ne crois pas que ce soit pour faire parade de son talent de calligraphe, il n'y a pas de quoi : regarde comme c'est droit. Enfin, j'espère qu'elle t'arrivera, et c'est tout ce qu'il faut.

» Adieu, mon excellent ami, adieu, mon bon Liart, aime-moi toujours, souviens-toi de ton

ami exilé, et qui soupire après le plaisir de t'embrasser.

» ERNEST RENAN. »

VIII

Monsieur l'abbé Liart,
au Séminaire
Saint-Brieuc.

Issy, 6 novembre 1841.

« Tu trouveras peut-être, mon cher Liart, que j'ai bien tardé à t'envoyer ton excorporation[1]; mais je voulais attendre la parfaite conclusion de l'affaire, et être certain que tu avais reçu la fatale pièce avant de m'en entretenir avec toi. Enfin je sais maintenant que tu l'as reçue; M. Dupanloup est venu aujourd'hui à Issy voir ses anciens enfants, et m'a annoncé qu'il te l'avait expédiée. Dieu soit loué, mon pauvre ami, maintenant tu es sûr de ton affaire et sans inquiétude.

1. Acte par lequel un évêque déclare qu'un prêtre ne fait plus partie de son diocèse. Il s'agissait pour l'abbé Liart de passer dans le diocèse de Saint-Brieuc.

Pour moi, j'ai la plus vive joie de te savoir délivré; car j'en souffrais d'autant plus, que je m'accusais d'en être en partie la cause. Maintenant n'y pensons plus : ceci soit dit sans conséquence pour l'avenir dont je ne m'occupe guère : il y aura tant de changements, d'ici au temps où nous pourrions être réunis. A quoi bon s'inquiéter pour des choses si incertaines et soumises à tant de circonstances imprévues? Espérons donc, mon bon ami, et vivons tranquilles. M. Dupanloup ne m'a pas dit s'il avait répondu à la seconde partie de ta lettre; je n'ai pas osé le lui demander; tu me le diras dans ta prochaine. J'ai remis tes trente francs à M. Garot, actuellement économe du séminaire.

» Voilà les affaires, mon cher Liart, causons maintenant un peu. O mon Dieu! que j'ai de choses à te dire! Si tu savais tout ce qui m'est passé par la tête et par le cœur depuis que je t'ai quitté! Voilà bien assurément le mois le plus singulier de ma vie. Passer de la Bretagne à Paris, de la vie de vacances à celle du séminaire, des étourdissements du voyage à tomber au beau milieu d'une retraite; voilà, il faut l'avouer, des transitions un peu brusques.

Néanmoins, à part la première impression de mon arrivée, et quelques petits moments un peu durs à avaler, tout n'a pas été trop mal. Quand j'arrivai à Issy, la retraite était commencée de la veille. Une retraite de huit jours après trois mois et demi de vacances! Mais heureusement, les retraites se font ici très simplement et très facilement. On passe presque tout le temps dans sa chambre, et sauf la différence des études, la vie est à peu près la même qu'en temps ordinaire. D'ailleurs j'avais pour consolation le plaisir de retrouver tous mes condisciples, qui déjà étaient au complet. Personne n'a manqué à l'appel, sauf ceux qui l'avaient annoncé, et qui sont : Meigneux, Hersen, Duchesne et Gordon. Si, d'une part, la retraite était sérieuse, je t'assure du moins qu'en récréation les conversations ne l'étaient pas trop.

» Du reste, mon cher ami, j'ai éprouvé depuis trois semaines combien sont faux les jugements de l'opinion, et combien on se tromperait en agissant d'après eux. Cet Issy, dont on se faisait des monstres à Saint-Nicolas, est une maison où l'on est mille fois mieux qu'à Saint-

Nicolas, où l'on mène une vie fort douce et fort agréable. Du reste, comme je crois te l'avoir dit, c'est un bonheur pour nous que de ne pas nous en être formé d'abord une idée trop avantageuse : nous avons été moins difficiles à contenter, et en effet, de tous les rhétoriciens de l'an dernier, il n'en est pas un seul qui ne se trouve ici fort bien. On y vit dans une honnête liberté, sous le régime d'un règlement assez large, et sans la moindre gêne ni contrainte. C'est même ce qui caractérise Issy. Chacun y marche comme il veut, sans qu'on se mêle de lui, au moins en apparence. D'abord, cela m'a semblé un peu froid; mais ensuite j'en ai senti les avantages. MM. les Sulpiciens sont tous d'une bonté et d'une politesse extrêmes. Le plus petit élève est traité comme un homme raisonnable. Jamais on ne vous dit rien, quand même on vous trouverait en opposition flagrante au règlement. Tu trouveras peut-être singulier que je compte pour un avantage la facilité de manquer au règlement. Je suis bâti comme cela; il suffit que je me sache *forcé* au bien pour que ce bien me soit pénible. M. le Supérieur (M. Gosselin) est un homme d'une

finesse extraordinaire. Il a un tact et une délicatesse admirables, joints à une grande vivacité d'esprit. Il y joint la plus grande érudition ; c'est une vraie forêt de choses. Aussi tout ce qu'il dit est d'une rare solidité, toujours appuyé sur l'Écriture Sainte ou les Pères. Il ne s'échauffe pas comme M. Dupanloup, mais sa logique est plus serrée et le fonds est bien plus riche. M. Tresvaux me conseilla de le prendre pour directeur : ne connaissant personne, j'ai suivi son conseil, et je m'en suis bien trouvé. Ce choix est ici de la plus grande importance ; le directeur est tout pour chaque élève.

» Ce qui m'a encore frappé en arrivant ici, c'est la ténacité à conserver les usages et par suite, l'originalité parfois comique, de certaines choses. Les temps ont changé, mais Saint-Sulpice est encore tel que M. Olier[1]. Voilà ce qui fait paraître singuliers certains usages, et qui fait qu'on n'y vit pas comme les autres chrétiens. Nous sommes en retard d'au moins deux siècles. Ainsi, par exemple, à la lecture

1. Jean-Jacques Olier, curé à Paris (1608-1657) fondateur de la compagnie de Saint-Sulpice et du séminaire de ce nom.

du règlement, il y a des articles où il est d'*usage* de rire, parce qu'en effet, ils sont fort risibles; ainsi, par exemple, celui qui défend d'assister à la messe en pantoufles, et ainsi de suite. Ajoutez à cela qu'on est entouré d'antiquités : la maison est si vieille qu'on s'attend un beau jour à la voir crouler, les escaliers sont couverts de peintures les plus comiques du monde, et les corridors sont comme un musée d'images toutes plus drôles les unes que les autres. Je t'assure que les nouveaux ont de quoi s'en égayer. Il n'y a de beau ici que le parc et les chapelles. Chacune d'elles est un vrai petit bijou, et il y en a à n'en pas finir, au moins deux ou trois à chaque étage, sans compter celles du parc, qui pour sa part en a quatre ou cinq, cela à cause du grand nombre de prêtres qui se trouvent, soit ici, soit à la Solitude[1], et qui, disant leurs messes presque en même temps, ont besoin chacun de leur chapelle. Quant au parc, tu sais combien il est agréable; pour moi, je l'ai trouvé plus délicieux que jamais. Quelle différence avec la petite cour de Saint-Nicolas!

1. Lieu de retraite dans le séminaire d'Issy.

» Les classes de philosophie et de mathématiques sont commencées. Mais cela ne va pas bien rondement. L'inconvénient que je craignais n'a pas eu lieu. Il y a deux classes, l'une pour les commençants, l'autre pour les redoublants. La première année, on voit la logique et la théodicée, avec les mathématiques; la seconde, on voit la psychologie et la morale, avec la physique. Après donc quelques définitions préliminaires sur la définition et la division de la philosophie, nous avons donc commencé la logique, et nous avons commencé la logique par la dialectique. L'idée, le terme, le jugement, la proposition, l'extension, la compréhension des idées et des termes, les divers genres de propositions, voilà tout ce que nous avons vu jusqu'ici. Ce n'est pas fort difficile, mais c'est bien sec, ce sont de vraies mathématiques. Nous suivons la *Philosophie de Bayeux*[1] abrégée. Mais on ne la suit pas scrupuleusement; le professeur dicte des thèses, et on va puiser dans les différents philosophes français : Bossuet, Fénelon, Pascal, la Logique de

1. Voir plus loin, p. 199.

Port-Royal, les conférences de M de Frayssinous, dont on nous fait analyser les plus belles. Nous avons à analyser la seconde sur *Les causes de nos erreurs*. Notre professeur est un esprit sérieux, solide, réfléchi, mais très peu brillant, et l'homme le moins fanfaron que je connaisse : c'est une simplicité et une modestie rares. On ne fait pas d'objections en classe; on les réserve pour les conférences, qui commencent demain, qui sont comme un résumé des leçons, et où les élèves argumentent entre eux. Je ne peux pas te donner là-dessus grands détails, car il n'y en a pas encore eu, et je ne m'en forme pas trop d'idée. Quant aux mathématiques, elles ont aussi des conférences; mais je t'assure que ce cours ne m'est pas fort utile. Je les ai aussi bien faites à Tréguier. Celui de physique me le sera davantage; M. Pinault, le professeur, est extrêmement fort. Son ouvrage est très estimé.

» Voilà, mon cher Liart, les principaux détails que je te donnerai cette fois-ci sur mon nouveau séjour. Tu peux en conclure que je ne suis pas fâché d'y être. On y est fort bien sous tous les rapports. En toute sincérité,

j'avouerai pourtant que la longueur excessive de certains exercices de piété, la rareté des récréations (il n'y en a pas avant midi) et la brièveté des études, surtout quand les classes de chant et les conférences seront commencées, me causent quelquefois un peu de peine; mais je m'y habituerai, et ce sont de petits inconvénients compensés par des avantages plus réels.

» J'attends impatiemment ta réponse, qui m'apprendra comment tu te trouves dans ta nouvelle demeure, avec tes nouvelles études et tes nouveaux professeurs. N'oublie pas de me parler de toutes nos connaissances, auprès desquelles je te prie aussi de ne pas m'oublier. Assure spécialement de mon souvenir M. Ollivier et les autres séminaristes de Tréguier, ainsi que Lissillour, et tous nos anciens condisciples.

» Pour toi, mon cher ami, crois à la sincérité de mon affection, et au désir que j'ai de te revoir. L'espérance de le voir accompli me soutient; et tu partages avec ma bien chère maman le plus ardent de mes vœux. Adieu, mon cher Liart, je t'embrasse de tout mon

cœur; écris-moi bien vite, et ne m'oublie pas dans tes bonnes prières.

» Ton ami véritable

» E. RENAN. »

« Je n'ai encore pu voir M. Le Graët. Nous sommes en promenade de notre côté quand les Sulpiciens viennent ici : il m'est difficile alors de le voir. Une fois pourtant je l'aurais bien pu; mais comme il est nouveau, et qu'ils sont prodigieusement nombreux cette année, j'ai en vain demandé à plusieurs anciens s'ils le connaissaient; on n'a pas pu me l'indiquer. J'espère être (*vide retrò*)[1] plus heureux une autre fois. J'ai vu Bertin; il était comme un vrai papillon, le petit manteau sur l'épaule, etc. Il est toujours le même; il me dit qu'il regrettait beaucoup de ne pas te voir à Saint-Sulpice, qu'il était sûr que tu t'y plairais. Il en est enchanté. Laviron m'a aussi parlé de toi fort amicalement, ainsi que nos anciens condisciples.

» M. Crabot, de Paris, est nommé directeur

1. Ernest Renan indique ici de chercher la suite de la phrase sur un feuillet antérieur.

des catéchismes à Saint-Roch, M. Millault, chanoine honoraire de Paris, M. Debeauvais, chanoine de Paris et d'Évreux. M. Ollivier l'a nommé curé des Andelys et grand vicaire de son diocèse. Il a refusé le tout et accepté le canonicat.

» Il suffit pour mon adresse de mettre : au séminaire d'Issy près Paris. »

IX

Issy, 24 janvier 1842.

« Mon cher ami,

» Cette fois encore mes félicitations seront-elles vaines? J'ai été hier à Saint-Nicolas; j'ai parlé à M. Millault de ton excorporation, et il m'a dit qu'il te l'avait envoyée. Si tu ne l'as pas, je ne sais plus qu'en penser. Ta dernière lettre m'a fait tomber des nues : M. Dupanloup m'avait pourtant dit positivement : *J'ai envoyé à François Liart ce que vous m'avez demandé pour lui*. Qu'est-ce que tout cela signifie? Ce retard t'a peut-être gêné; sans cela, tu eusses peut-être reçu la tonsure à Noël; encore si j'étais

sûr que tu l'eusses maintenant, je serais consolé et rassuré. Ah! quelle pièce diabolique! N'en parlons plus.

» Les détails que tu m'as donnés sur tes études et ton séminaire m'ont vivement intéressé. Je vois que tu portes partout la même ardeur et le même goût pour tes études présentes : du reste, cela ne m'étonne pas pour la théologie, d'après ce que tu m'en dis; comme ce que tu me disais de la philosophie ne m'étonne plus, d'après ce que j'en vois. C'est un vrai plaisir que de faire sa philosophie [1]; ce n'est pas vraiment difficile, jusqu'ici du moins; car nous ne sommes pas encore bien avancés. Nous avons achevé assez promptement la dialectique; et nous en sommes au traité de la certitude, qui est bien plus intéressant et sur lequel aussi nous nous arrêtons beaucoup plus. Nous avons vu surtout avec beaucoup de soin un traité spécial sur la certitude du témoignage humain et la certitude historique, à cause de l'importance de ces deux certitudes dans

1. N. B. J'ai changé d'avis là-dessus depuis le commencement de ma lettre; depuis que nous sommes enfoncés dans la certitude, je trouve au contraire que c'est *fort difficile* (Note d'E. R.).

l'examen des preuves de la religion. Car c'est là le point de vue, sous lequel d'ordinaire on nous fait envisager notre cours : c'est-à-dire comme une introduction à la théologie et à l'étude de la religion. Aussi, tous les dimanches, avons-nous une conférence sur les fondements de la foi où M. le Supérieur nous expose d'une manière tout à fait philosophique et logique une défense du christianisme et une réfutation des erreurs philosophiques du XVIIIe et du XIXe siècles, qu'il a étudiées à fond. Il suit en cela un très beau plan, d'une dialectique inflexible, et dont le développement occupe deux années. Quant à la philosophie, quoique j'y trouve un attrait fort sensible, je suis loin pourtant d'être satisfait de ce que nous voyons, et j'éprouve à peu près ce que tu me témoignais dans une de tes lettres de l'an dernier. Tout l'effet qu'a produit sur moi ce que nous avons vu jusqu'ici (j'excepte la dialectique qui est tout à fait distincte du reste et qui est une vraie géométrie), n'a été que de trouver des difficultés partout, là même où auparavant je n'en voyais pas l'ombre : quant à leur solution, j'espère qu'elle viendra plus

tard. Voilà ce que j'ai appris, c'est qu'il y a des objections et des difficultés en tout.

Ainsi, par exemple, la certitude du témoignage humain sur les faits contemporains, qu'est-ce qu'il y a de plus clair au monde? j'aurais joliment ri au nez de celui qui eût prétendu qu'il ne faut pas se tenir pour *certain* d'un fait sur la déposition de mille témoins; eh bien! maintenant, quoique je sois loin de soutenir le contraire, je vois en cela des difficultés insolubles, que tu sais mieux que moi. Pour le pyrrhonisme encore, autrefois, j'en riais de tout mon cœur, je ne concevais pas qu'il y eût eu des hommes assez absurdes pour donner dans de pareilles idées, maintenant je n'en ris plus. Cela ne veut pas dire que je sois sceptique, mais enfin j'ai pris ces exemples pour te dire combien j'avais encore peu profité en philosophie, puisque je n'ai appris qu'à voir des difficultés partout. Il faut avouer que nous serions bien malheureux s'il fallait rejeter tous les systèmes contre lesquels on peut faire des objections. Mais heureusement, nous avons appris le contraire en logique.

Ce que nous avons vu sur les premiers principes de certitude me satisfait aussi peu : notre auteur veut qu'on regarde le sens intime, l'évidence, la mémoire, la relation des sens, et l'induction comme premiers principes de certitude, d'accord en cela avec l'école écossaise, et fort hostile à Descartes dont il cherche à détruire le système de toutes les façons; mais pour moi, je ne me résoudrai jamais à en admettre un si grand nombre : il est impossible qu'il n'y en ait pas un qui les résume et qui en soit le fonds commun. Sa grande preuve est qu'on ne peut pas prouver la légitimité de ces motifs sans cercle vicieux, ou d'autres inconvénients de ce genre : mais, outre que ce n'est pas quelquefois trop clair et trop bien prouvé, je ne vois pas qu'il soit juste de conclure de ce qu'on ne l'a pas encore bien prouvé, qu'on ne le puisse absolument faire. Vraiment tout cela est fort épineux, et celui qui croit le comprendre est celui qui ne le comprend pas. Il y en avait un qui me disait l'autre jour : Je comprends tout cela *trop vite*. Ce mot m'a semblé fort juste : car en effet, quand on voit ces choses pour la première fois et superficiellement, on

croit les voir claires comme le jour; mais si on veut les étudier un peu, les difficultés pullulent.

Nous en sommes maintenant à la réfutation des divers systèmes contraires au nôtre; quelques-uns sont assez bien réfutés; d'autres, comme celui de Kant et de Descartes, le sont si mal que je pencherais plutôt vers eux, surtout vers celui du second; car celui du premier n'est pas fort orthodoxe. Un accident arrivé au commencement de l'année nous a privés de celui qui devait être notre professeur de philosophie, et qui est assez remarquable pour ses talents : on nous en a donné un autre en attendant son rétablissement. C'est un homme que j'aimerais extraordinairement ailleurs que dans sa chaire de philosophie : il a une simplicité, une candeur qui me plaisent beaucoup; il n'est pas du tout charlatan, du reste, comme tous ces MM. de Saint-Sulpice; c'est ce qui me plaît singulièrement en eux : ils sont tous bretons sous ce rapport-là. Mais comme il ne s'attendait pas à faire la philosophie, il y était moins préparé. Le professeur du second cours est tout à fait distingué; pour lui, il est rompu

au métier; ses élèves assurent qu'on ne peut désirer mieux.

» Ici, on ne peut guère juger de la force des élèves : pourtant on en peut juger assez pour signaler quelques renversements : ainsi le directeur de l'Académie ne le serait probablement plus ici, s'il y en avait : les poètes mélancoliques sont aussi un peu déroutés. Ceux qui soutiennent le mieux leur rang sont Garot et Bellanger, le premier surtout. C'est un esprit vraiment solide. Les autres se tiennent au niveau ou au-dessous du médiocre. Du reste, parmi les autres élèves, qui ne sont pas nicolaïtes. il y en a plusieurs vraiment distingués. Ici, bien plus encore qu'à Saint-Nicolas, il y a une étonnante variété d'hommes et d'esprits : car, comme on y vient de toute la France et de tous les pays (ceci s'applique surtout à la maison de Paris) il y en a de toutes les couleurs. Nous avons parmi nos condisciples d'anciens professeurs, et, chose curieuse, des journalistes, qui ont quitté le métier. Il y en a deux de cette sorte : l'un est ancien collaborateur de MM. Lamennais, Lacordaire, etc., dans l'*Avenir*. C'est le plus singulier

personnage qu'on puisse se figurer. Il a des idées, des idées incroyables, et qui sentent un peu son école. On en riait d'abord, tant cela paraissait singulier; mais on n'en rit plus, tant il les soutient avec sérieux, je dirai plus, avec talent. Vraiment je voudrais que tu le connusses. C'est l'être le plus singulier que j'aie jamais vu; mais je suis loin de le regarder maintenant comme un fou, ce que je crus d'abord. Nous en avons encore quelques-uns assez remarquables, entre autres un ancien professeur d'histoire, d'un esprit fort élevé, à cela près qu'il ne peut pas digérer notre thèse sur la certitude historique. Il dit qu'il suffit d'avoir un peu étudié l'histoire pour devenir sceptique sur ce point.

» Puisque nous en sommes à l'article des personnages singuliers, je dois te parler d'un de nos directeurs, dont j'ai peut-être prononcé le nom devant toi, c'est M. Pinault, professeur de physique. C'est un vieux bonhomme, tout cassé, tout tortu, criblé de goutte et de rhumatismes. Tu trouveras peut-être que j'en parle avec bien peu de respect; mais il ne veut pas qu'on en parle autrement : il ne s'appelle

jamais que le vieux grison, le vieux bossu, etc. Les nouveaux ont d'abord peur de lui; mais dès qu'il leur a dit quelques mots, c'est tout autre chose. Je n'ai jamais vu d'homme qui ait plus de talent pour prendre les gens et les mettre à l'aise; aussi sert-il de directeur universel à toute la maison. Il parle continuellement de piété en récréation, et d'une manière si admirable, que quelquefois (je le dis sérieusement et sans exagération), je ne la crois pas humaine. C'est une familiarité, une facilité, une hauteur (et aussi une originalité) sans pareilles. C'est un homme vraiment unique dans son genre. Ajoute à cela qu'il est dans sa partie d'une force peu commune. C'est un professeur à l'École normale; mais c'est à quoi il ne pense guère, et quoiqu'il ait une passion incroyable pour les mathématiques, la physique, etc., il n'en dit jamais un mot. Du reste, on a ici des conversations pour tous les goûts : quand on veut parler de piété, on va avec M. Pinault; quand on veut parler de littérature, on va avec un autre directeur, et quand on veut parler science ou philosophie, on va avec M. le Supérieur, qui est d'une

érudition ébahissante. Oh! si nous l'avions pour professeur de philosophie! C'est cela qui serait un professeur! Nous apprenons plus de philosophie au cours qu'il fait tous les dimanches, qui pourtant n'a pas directement la philosophie pour objet, que dans une semaine entière de classes.

» Or çà, mon cher, je suis un bavard de première force : il est temps cependant de me restreindre, car l'espace va bientôt me manquer. J'avais hier un tas de choses à te dire, et je ne me rappelle plus rien aujourd'hui. Enfin tu les devineras, si tu peux. Figure-toi que je n'ai vu encore qu'une fois M. Le Graët. Pourtant, comme, la plupart du temps, nos promenades sont libres, je me trouve ici avec lui; mais ou je n'ai pas le talent de le reconnaître dans la foule, ou il a le talent de se cacher. — J'ai aussi à t'annoncer la mort d'un de nos anciens condisciples, même d'un de ceux qui nous allaient le mieux, c'est le pauvre Teppe, qui, après avoir traîné depuis le commencement des vacances dernières, a enfin succombé à une espèce de maladie de consomption, qui l'a miné insensiblement. — Fais bien mes compli-

ments à toutes nos connaissances, et spécialement à M. Ollivier, s'il est encore au séminaire. Félicite aussi de ma part Mathieu Le Cornec d'avoir un compagnon de chambre si accompli sous tous les rapports : dis-lui que j'envie son bonheur, et recommande-lui bien d'imiter un si beau modèle.

» Adieu, mon bon Liart. Tu ne sais pas ce qu'on vient de me dire? Il faut d'abord que je te dise que je t'écris de ce qu'on appelle la *salle du poêle*, rendez-vous des frileux, qui ont froid dans leur chambre. Cela posé, mon voisin (pardonne-lui d'avoir manqué au silence, tu vas voir que cela en valait la peine) vient de me dire, en voyant la longueur de ma lettre : « Quel bavardage! il y en a trop pour que cela soit bon. » Il y a du vrai là-dedans, surtout dans la première proposition : quel bavardage, quant à la seconde, tout est bon-entre nous. Ce voisin-là n'est pas breton; autrement il saurait qu'ils n'aiment pas à s'écrire par cérémonie, et simplement pour s'écrire. Ils s'écrivent pour causer ensemble; du moins, c'est là mon goût; est-ce aussi le tien? je le présume, et j'espère que tu vas

bientôt me le prouver par une volumineuse réponse; du reste, je suis content de toi sous ce rapport-là (et sous tous les autres aussi); tes lettres sont comme je les aime. Dans ta dernière pourtant, si j'ai l'œil fin, j'ai cru voir que tu étais un peu tracassé par cette maudite affaire de l'excorporation, et que tu me parlais moins à cœur nu. Mon pauvre ami, c'est que j'étais fou aussi de te féliciter d'une chose que tu n'avais pas, et si je n'étais pas encore fou, je ne te dirais pas encore cela; mais, mon cher, c'est que je t'aime si sincèrement que je ne puis te rien cacher. Allons, là-dessus, je t'embrasse de tout mon cœur.

» Ton ami véritable

» ERNEST RENAN. »

X

Issy, 3 mai 1842.

« Mon très cher Liart,

» Tu vas peut-être croire que j'ai voulu mettre à l'épreuve ta fidélité à ta parole : tu me disais dans ta dernière que ta réponse me

parviendrait dans la quinzaine, quand même je t'écrirais dans huit jours. Je te remercie de ton exactitude, je ne doute pas que tu ne misses à exécution tes promesses, mais je te dispense d'une aussi grande célérité. Je me suis dit à moi-même : Liart va être tonsuré, il va passer les jours précédents dans le recueillement et la retraite; il ne faut pas que ma lettre vienne troubler sa paix et son repos dans une occasion aussi solennelle : écrivons-lui le plus tôt possible, et il nous répondra après sa tonsure. N'est-ce pas bien, mon cher? Sur ce, entrons en matière.

» Je te félicite, mon cher ami, d'être appelé à la sainte cérémonie de la tonsure. Je conçois que pour qui y est préparé, c'est un grand bonheur. Tu me demandes mes prières. Hélas! mon cher ami, tu t'adresses bien mal; s'il ne fallait pour les rendre efficaces, que t'aimer, ah! je t'assure qu'elles le seraient. Mais c'est plutôt moi qui réclame les tiennes. Je ne serai pas aussi heureux que toi cette année; pour plusieurs raisons, dont la première est qu'on ne m'en a pas jugé digne, et la seconde que je ne l'aurais pas voulu de si tôt. Je suis trop pauvre

de piété, pour me hâter de faire une pareille démarche, surtout quand rien ne me presse. Je ne pourrai t'indiquer au sûr ceux de tes anciens condisciples de Saint-Nicolas qui seront tonsurés, car il n'en est pas un seul de ceux qui ont été appelés dont l'acceptation ne soit encore douteuse. Félicite bien de ma part Le Clech et Lissillour. Pour toi, mon cher ami, je ne te demande qu'une part à tes prières le jour où tu te consacreras à Dieu : demande-lui surtout qu'il me fasse persévérer dans la vocation où il semble m'avoir appelé. Nulle prière ne peut m'être plus utile dans mon état présent.

» Tu me dis, mon cher, que la théologie est la plus dangereuse des études : cela m'étonne, car je croyais que c'était là le privilège spécial de la philosophie. Je t'assure que qui n'a pas la foi ferme n'a qu'à s'y adonner pour la perdre tout à fait. Jamais je n'avais eu tant de difficultés, et même tant de doutes positifs. Je m'explique cela par la similitude des estomacs faibles, qui, n'étant pas habitués aux nourritures fortes, ces nourritures, au lieu de les soutenir, leur donnent des indigestions, jusqu'à ce qu'ils y soient habitués. Mais quoi qu'il en

soit, je t'assure que je suis dans un drôle d'état : je suis tour à tour déiste, panthéiste, autothéiste, idéaliste, matérialiste. Il n'y a que deux choses qui me confirment dans la foi; c'est la lecture de la Bible, que j'ai commencée d'une manière suivie, il y a quelque temps, et où je trouve un charme inexprimable, et celle de Pascal. Il est sûr que Dieu s'est servi de cet homme pour me conserver la foi : sans lui, je ne l'aurais plus, il y a plus de six mois. Le cours de religion que nous fait M. le Supérieur, et qui me satisfaisait beaucoup au commencement de l'année, parce qu'alors j'étais encore un peu entêté de lieux communs, ne me satisfait plus du tout : il n'y donne que de ces preuves qu'on appelle *preuves de bon sens*, que je ne peux plus supporter. Avec ces preuves-là, on peut prouver tout ce qu'on veut : je suis persuadé que la vérité est loin de ce qu'on appelle bon sens, qui n'est qu'un ramas d'opinions, d'habitudes, de conventions : quand nous la verrons, la vérité, nous serons tout étonnés de la trouver, et chacun dira : Je ne croyais pas que ce fût cela. C'est là l'idée qui me domine : le peu de certitude de nos

connaissances, le peu de vérité que nous possédons, et sur ce point la lecture de Pascal est loin de me détromper. On a beau dire : cet homme-là est presque sceptique; cela est frappant : la plus forte tête qui ait existé n'a osé presque rien affirmer : et il est de fait que plus un homme est savant, plus il a approfondi les connaissances humaines, moins il est affirmatif, plus il tremble, plus il restreint ce fameux chapitre du bon sens, qu'on voudrait faire si large. Les ignorants au contraire ne doutent de rien, ils tranchent tout, tout est évident, clair comme le jour; il faut avoir perdu l'esprit pour ne pas voir cela : voilà leurs formules. D'où par analogie, je suis tenté de faire ce raisonnement : quand on ne sait rien, on ne doute de rien; quand on sait peu, on doute peu; quand on sait beaucoup, on doute beaucoup; donc, si on savait tout, on douterait de tout, et toute la science se réduirait à voir l'incertitude de toute science. C'était bien cela dans l'esprit de Pascal. Oh! qu'il a de belles choses là-dessus! Voilà un homme qui était au-dessus des préjugés, et pourtant il a été chrétien, cela est démonstratif.

Tu vois que j'ai une propension violente au scepticisme, ou plutôt au kantisme, car c'est surtout le système de Kant qui me fait impression, et il est de fait que je n'ai rien vu de décisif contre sa philosophie, du moins jusqu'ici. M. de Bonald, dit-on, l'a vivement combattu; mais je n'ai pas encore pu me procurer ses ouvrages. — Nous voyons actuellement en classe, la théodicée, pour laquelle nous suivons la *Philosophie de Lyon*[1]; nous l'avons suivie aussi pour le peu d'ontologie, par lequel nous avons commencé ce semestre. On la trouve ici plus irréprochable en cette partie, que dans la logique; sauf son opinion sur l'espace, qu'elle regarde comme n'étant autre chose que l'immensité de Dieu; opinion qui, ayant un certain air de panthéisme, a de suite alarmé ces Messieurs : on est ici d'une timidité incroyable en fait d'opi-

1. Ouvrage en trois volumes, rédigé par l'ordre de M. de Montazet, archevêque de Lyon, à la fin du XVIIIe siècle. Il faisait partie d'un cours complet d'études ecclésiastiques, et la partie philosophique était, vers 1840, la base de l'enseignement dans les séminaires. Cf. *Souvenirs d'Enfance*, p. 245.

La *Philosophie de Bayeux*, dont il est question p. 179 a sans doute une origine analogue.

nions; dès qu'une idée a la moindre apparence de n'être pas entièrement, et absolument conforme à l'orthodoxie, on s'en effraie, l'erreur fût-elle à mille lieues du principe : tu le comprendras en sachant qu'on trouve la *Philosophie de Lyon* trop hardie. Assurément, c'est être bien scrupuleux. Nous avons changé de professeur à Pâques : celui que nous avions ne l'était que par intérim, en attendant le rétablissement de l'autre, à qui il était arrivé un effroyable accident durant les vacances, dans un voyage. Il fait beaucoup mieux la classe que l'autre; c'est un jeune prêtre, de grands talents, que M. de Quélen [1] avait pris en grande affection, et qui, après sa mort, est entré dans la compagnie de Saint-Sulpice. Dans dix ans, ce sera un professeur très distingué; il travaille beaucoup, et déjà même, c'est un très bon professeur. Il se nomme M. Gottofrey. C'est une ancienne conquête de M. Dupanloup : aussi ils s'aiment beaucoup. — Quant à nos condisciples, les caractères se sont mieux dessinés touchant la

1. Archevêque de Paris, mort en 1839.

philosophie. Parmi les nicolaïtes, il n'y a absolument que M. Billion, qui ait l'esprit philosophique : mais lui, il l'a dans toute la force du terme; Garot l'avait bien un peu, mais il est parti fort malade pour la Bourgogne, et on n'est pas même sans inquiétude sur son compte. Les autres ne sont que des beaux parleurs, qui veulent mettre du bon sens et des preuves de sentiment partout, même en géométrie. Ce n'est pas qu'il n'y ait ici plusieurs élèves vraiment forts : au contraire, presque tous ceux qui ne sont pas nicolaïtes sont remarquables pour les talents, et il y en a deux ou trois vraiment transcendants. Il y en a un surtout (c'est un Breton, de Nantes) qui est l'esprit le plus fort que j'ai connu jusqu'ici : il a surtout un esprit d'investigation extraordinaire; quand il étudiait les mathématiques, il ne voulait absolument que les définitions et les principes, puis avec cela, il marchait à la découverte. Nous avons encore un autre Breton, de Saint-Malo, qui est aussi très fort; mais il est par trop original. Du reste, c'est assez le caractère des Bretons par ici, et on me fait généralement compliment en me disant que je

suis le moins original des Bretons de Saint-Sulpice. Nous en avons encore un du diocèse de Saint-Brieuc, qui est bien le plus singulier personnage que j'aie connu. Il est à Paris, et j'eus l'autre jour une conversation de deux heures avec lui, où il me conta toute son histoire. Il est de Quintin, et se nomme Latour. Il connaît beaucoup M. Sanseverin.

» Je t'ai donné dans mes lettres précédentes des détails sur mon séjour : je n'y reviens pas. Il est sûr que sous le rapport de l'agrément des lieux, il est incomparable. Nous sommes comme au milieu de la campagne, à cent lieues de Paris. Notre parc est ravissant, surtout maintenant au printemps : sous ce rapport, il est vraiment impossible de désirer mieux. Plus je vais, plus j'apprends à respecter cette admirable compagnie de Saint-Sulpice. C'est une bonté, une patience, un dévouement sans bornes aux séminaristes. Ils ont l'esprit antique dans toute la force du terme : il n'y a pas jusqu'à leurs appartements qui ne soient meublés à l'ancienne manière : ils sont immuables, comme l'Église. L'usage est ici le juge en dernier ressort, surtout parmi les anciens d'avant la

Révolution, à la tête desquels se trouve le Supérieur général, M. Garnier; mais ils disparaissent à vue d'œil : la semaine dernière, il en est mort deux, qu'on est venu enterrer à Issy, selon l'usage, au cimetière de Lorette[1]. L'un deux était M. Boyer[2], dont tu connais peut-être quelques ouvrages, et qui était le plus fameux distrait dont l'histoire fasse mention. Il est mort en partie victime de sa distraction. J'ai fait connaissance l'autre jour avec M. Carbon, futur successeur de M. Garnier, et directeur du séminaire de Paris. C'est un homme qui ressemble comme deux gouttes d'eau à M. Auffret, au physique et au moral, c'est-à-dire un homme qui n'a plus de passions, la raison personnifiée. Il pousse jusqu'à un point incroyable l'esprit d'ordre et de règle. Il ressemble en cela à notre Supérieur, M. Gosselin, quoiqu'il ne lui ressemble guère en tout le reste. M. Gosselin est un salpêtre, M. Carbon est l'homme impassible par excellence. Mais ils

1. Il y avait dans le parc d'Issy, une imitation de la *Santa Casa* de Lorette et un petit cimetière.

2. Cité dans les éd. *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*, p. 214.

poussent tous deux cet esprit de règle jusqu'à des détails qu'on ne peut pas figurer. Je te ferais rire, si je te racontais ce qu'on raconte et ce qu'on remarque de M. Gosselin. Aussi il ne perd jamais la plus petite minute; même en se faisant la barbe, il se fait lire, et ainsi du reste. Voilà comme il a acquis une incroyable érudition, surtout dans l'histoire ecclésiastique, qui est sa partie. Il est en correspondance avec les savants de tous les pays, avec le docteur Lingard[1], et les plus fameux professeurs des Universités d'Allemagne, qui sont venus exprès le consulter.

Je viens de te faire le panégyrique de la compagnie de Saint-Sulpice; en effet, je ne connais rien de plus vénérable; il y a pourtant une chose que je n'aime pas ici, quoique je sente qu'elle soit nécessaire; c'est qu'on vous examine beaucoup pour vous connaître, sous tous les rapports, et qu'on ne vous témoigne jamais rien, si on est content ou mécontent. Dût-on vous renvoyer le lendemain, on vous ferait aussi bon visage et aussi bon accueil la

1. John Lingard, (1771-1851), historien anglais.

veille. Je sens que c'est nécessaire avec de grands jeunes gens, comme le sont la plupart, surtout ceux de Paris, qui ne demandent pas à être traités comme des enfants : néanmoins il y a en cela je ne sais quoi de politique et de caché qui ne me plaît pas du tout, A part cela, il est sûr que Saint-Sulpice serait le plus délicieux des séminaires, surtout sous le rapport des directeurs.

» J'ai vu M. Dupanloup depuis son retour de Rome : il est pourtant presque invisible, tant il a d'affaires ; voilà plus d'un mois qu'il promet pour tous les jours de congé de venir nous voir avec M. Ratisbonne, toujours il y a quelque empêchement : tantôt M. Ratisbonne est malade, tantôt c'est lui qui ne peut pas venir ; enfin je ne sais quand nous recevrons cette visite. Je suis fort pressé de voir ce fameux converti, et d'entendre de sa bouche le récit d'un fait aussi miraculeux. Il entre probablement l'an prochain à Saint-Sulpice.

M. Dupanloup a recommencé son cours à la Sorbonne ; il paraît qu'il fait fureur. L'autre jour, il lui est arrivé une singulière aventure : il parlait contre les poètes modernes, qui abusent,

disait-il, des noms les plus sacrés pour cacher la plus affreuse corruption. Puis il fit là cette belle citation de Platon : Que les femmes les couronnent de fleurs, pour nous, nous les *bannirons* de notre république. A ce mot, deux jeunes gens de l'auditoire (poètes sans doute) ont pris leur chapeau, et se sont levés avec grand appareil comme pour protester contre ce qui se disait. Ils espéraient sans doute que d'autres les suivraient; pas du tout, au moment où on les a vus sortir, ç'a été un effroyable hourra d'applaudissements des pieds, des mains, etc., en sorte que ç'a été une scène vraiment comique.

» J'ai entendu l'autre jour M. de Ravignan, pour la seule fois de cette année : c'était un sermon de charité; résumé : un trait vraiment sublime, deux beaux mouvements, le reste médiocre.

» Malgré ce que tu disais dans ta dernière, j'espère bien, mon cher ami, que nous aurons le plaisir de passer nos vacances ensemble. Elles commenceront à peu près en même temps; car ici on n'a aussi que deux mois : à Saint-Sulpice, on n'a même que six semaines, mais tous

partent auparavant. J'espère même obtenir du père Gosselin de partir quinze jours d'avance, vu la longueur du voyage. Je ne te donne pas toutefois mon voyage comme certain : il est possible même que le grand désir que j'en ai me fasse y voir plus de probabilité qu'il n'y en a. Enfin je l'espère ; oh ! quel plaisir ! Vraiment, je suis fâché de n'avoir pas été ton condisciple en philosophie ; nous y suppléerons durant les vacances, quoique je ne sois encore que demi-philosophe, car on ne voit dans la première année que la logique, un peu de métaphysique, et la théodicée ; la psychologie rationnelle et expérimentale et la morale sont réservées pour la seconde. Du reste, je suis charmé de faire deux ans de philosophie, surtout en y entremêlant l'étude des mathématiques et de la physique. Ce sont des choses inséparables ; je ne puis t'exprimer surtout le plaisir que j'ai éprouvé à revoir les mathématiques : là au moins on trouve le vrai nécessaire et absolu. Je ne m'étonne plus que les grands philosophes aient été mathématiciens, physiciens, etc., tout cela se tient invinciblement.

» Assure toutes mes connaissances au sémi-

naire de mon sincère attachement, et spécialement Le Clech, dont le souvenir m'est resté fort agréablement. Tes anciens condisciples me parlent souvent de toi, et me demandent si tu ne viendras pas à Saint-Sulpice. Alors je leur dis : « Ah! si vous le voyiez, vous ne le reconnaitriez plus; il est maintenant théologien, etc, etc. Il est joliment fort en philosophie, allez! c'est lui qui m'en disait pendant les vacances! il était le plus fort de sa classe. Quant à Saint-Sulpice, il n'y viendra pas de sitôt : possible qu'il vienne y faire une exploration, quand il sera diacre ou sous-diacre; encore tentera-t-il soigneusement le terrain, et il aura raison. D'ailleurs notre diocèse n'est pas enclin au sulpicianisme. Je ne sais pas, il n'y a pas d'affinité. Enfin, j'espère bien que nous le verrons : je ne doute pas qu'il [ne] s'y plaise, quand il aura peu de temps à y passer. » Voilà mes prophéties : seront-elles accomplies? *postulatum.*

» N'est-ce pas que je suis un bavard de première qualité? Je ne sais jamais tarir, quand je m'entretiens avec toi. Je ne sais trop si ma lettre est arabe ou française, le fait est que son principal mérite n'est pas dans l'ordre et la finesse

des transitions. Heureusement que ce n'est pas non plus l'essentiel entre nous. Il faut pourtant que j'achève : on va sonner la lecture spirituelle, et il faut que je la mette à la poste ce soir. Adieu, mon cher Liart, tu connais ma vraie et sincère affection; je me dispense de t'en renouveler les assurances; je t'embrasse de tout mon cœur, et de toute mon âme, mon cher et excellent ami.

» E. RENAN. »

« Je te le répète : j'attends une bonne part à tes prières le jour de l'ordination. Je penserai bien à toi, je te suivrai en esprit. Demande à Dieu de me conserver ce qu'il m'a donné. »

XI

Monsieur
Monsieur Liart,
au séminaire
Saint-Brieuc

Issy, 15 juillet 1842.

« Mon cher Liart,

» Je m'étais avancé trop tôt à te donner mon voyage pour certain : je m'étais aussi trop

hâté de me le promettre à moi-même, car il m'a fallu renoncer à la flatteuse espérance de t'embrasser et de revoir ma bonne mère et mon cher pays. Que veux-tu, mon cher ami? ce sera pour l'an prochain ; je ne suis pas d'ailleurs fâché de passer un an mes vacances à Issy, et à choisir, j'aime beaucoup mieux sacrifier cette année que l'année prochaine. Néanmoins, quand je pense à la Bretagne, à mes amis, à maman, ma philosophie et toutes les meilleures raisons du monde se trouvent en défaut. Je me console en pensant au redoublement de plaisir que me causera la vue de ces chers objets après une plus longue absence ; car au fait il me semble que je suis encore au lendemain de les avoir quittés. Tu vas dire que le temps ne me dure guère : soit, je te le permets ; mais il est sûr que jamais au bout d'un an mes impressions de Bretagne n'avaient été aussi fraîches. Cela vient probablement de ce que l'air de Saint-Sulpice a plus d'affinité avec celui de Bretagne que celui de Saint-Nicolas, et je pense que tu n'auras pas de peine à le croire.

» Si j'étais nouvelliste, et que la politique

eût quelque jour dans notre correspondance, je te parlerais de l'impression vive qu'a fait sur les esprits le terrible accident arrivé avant-hier au duc d'Orléans[1]; mais sans doute il y a longtemps que tu le sais; peut-être même l'as-tu su avant nous; à peu de distance du lieu de l'accident, il a fallu deux jours pour que la nouvelle en ait transpiré jusqu'à nous. Cela peut te donner une idée du fréquent commerce d'Issy avec le monde. Je ne m'en plains pas du reste, car c'est assez de mon goût. Mais il est de fait que je ne crois pas qu'il y ait un endroit au monde, où l'on mène une vie plus pacifique; nulle part on ne se sent plus soi-même, ou n'est plus livré à soi-même; pourtant le temps n'y dure guère; je laisse à ta sagacité à concilier tout cela. Nous sommes extrêmement peu nombreux; les départs pour les vacances, qui depuis la Fête-Dieu sont presque journaliers, vont bientôt nous réduire à une trentaine; en sorte que bientôt chacun aura pour lui un corridor. On est dispersé dans une maison très vaste, qui pourrait contenir au moins

1. La mort de Ferdinand-Philippe d'Orléans, survenue à Neuilly le 13 juillet 1842.

cent vingt élèves, ce qui donne à tout, un aspect d'un calme et d'une tristesse inexprimables. En pleine récréation, quand on est dispersé dans le parc, on dirait un vrai désert. Nous attendons que les vacances de Saint-Sulpice, qui commencent le 16 août, nous envoient une colonie de demeurants pour les vacances; du reste, je ne le désire pas; cette vie-ci me plaît fort, et quoi qu'en disent ces messieurs de Paris, qui prétendent qu'on y est beaucoup mieux, je doute fort que je m'y trouve aussi bien. Il y a à Issy une simplicité et une franchise qui me vont fort bien; je ne crois pas qu'il y ait dans ces pays un lieu qui ressemble mieux à la Bretagne. Comme les nicolaïtes n'y dominent pas, l'esprit nicolaïtique y est presque étouffé; car il est bon que tu saches qu'il y a ici (comme à Saint-Sulpice) deux classes assez distinctes : ceux qui ont été à Saint-Nicolas, et qui ne peuvent que fort difficilement cesser d'être ce qu'ils sont, c'est-à-dire Parisiens de pays ou au moins d'esprit et de cœur; et les autres qui viennent des divers diocèses de France, envoyés par leurs évêques, et qui ont généralement beau-

coup plus de simplicité, de franchise, et aussi incomparablement plus de capacité, surtout pour les études sérieuses. Ce n'est pas que ces scissions soient apparentes, à Issy surtout, où il y a plus d'unité. Quant au séminaire de Paris, d'après ce que j'en ai pu juger par les promenades du mercredi, où ces messieurs viennent nous rendre visite, son caractère propre, c'est un incroyable mélange de tous les esprits et de tous les caractères. Chacun peut y trouver son goût; c'est une vraie tour de Babel, aussi bien pour la confusion des langues, car il y en a de tous les pays, que pour celle des esprits. Et au milieu de tout cela, ces impassibles Sulpiciens, qui sont bien la patience personnifiée. Aussi je les respecte plus que je ne saurais le dire.

Nous sommes ici plus près du centre de leur esprit, qui est la Solitude, où ils vont passer un an avant d'exercer leurs fonctions. Ils sont d'une bonté et d'un dévouement admirables, si humbles et si modestes qu'il est impossible de les distinguer des élèves, à moins qu'on n'en soit averti; aussi cela ne manque jamais de donner lieu à des scènes comiques de la part des nouveaux. Tous sont

des esprits solides, et plusieurs des hommes vraiment distingués, surtout les têtes de la compagnie, M. Carbon, M. Gosselin, M. Carrière. Cela n'empêche pas qu'ils sont fins comme des merles; il leur passe tant de sujets entre les mains, qu'ils ne sont pas longtemps à vous connaître à fond, pour les talents, l'esprit, le caractère, etc. Mais jamais on ne vous en dit rien, et seriez-vous le plus pitoyable sujet sous tous les rapports, vous n'aurez ni plus ni moins que le plus excellent. Du reste, pendant les vacances, je vais étudier plus facilement l'esprit de la maison de Paris; car il en reste beaucoup, et surtout un grand nombre de messieurs les directeurs.

» Quant à la philosophie, nous allons à pas comptés; depuis Pâques, nous n'avons vu que la métaphysique générale et la théodicée, et encore assez en abrégé. On n'a rien à faire ici, et il est sûr que je ne donne pas plus d'une demi-heure à la préparation de la classe, tant de mathématiques que de philosophie, et cela suffit largement; aussi celui qui ne sait pas s'occuper indépendamment de sa classe, est bien désœuvré; mais les matières que nous

voyons sont si fécondes, qu'il est facile d'y trouver de l'occupation. Il est vrai que, cette année, j'ai plus soigné les mathématiques que la philosophie, surtout depuis Pâques; il est bien plus facile de les étudier en particulier, car là c'est du positif, au lieu qu'en philosophie, c'est toujours beaucoup moins précis; il faut de la finesse en philosophie, au lieu qu'en mathématiques, il suffit de l'attention, du bon sens et du travail. D'ailleurs je suis plus persuadé que jamais que les mathématiques sont inséparables de la philosophie; aussi du premier coup d'œil il est facile de distinguer un ouvrage de philosophie fait par un philosophe mathématicien, ou par un autre qui ne l'était pas. Ainsi le traité de l'*Existence de Dieu* de Fénelon est certainement admirable, mais on voit bien néanmoins que son auteur n'avait pas fait dix ans de géométrie; au contraire, celui de Clarke sur le même sujet, dénote peut-être moins de génie; mais aussi comme c'est concluant! cela va par axiomes, théorèmes, corollaires; aussi l'ai-je lu avec un plaisir infini. Cette différence des mathématiciens et des autres, se voit également parmi les

élèves. Ainsi M. Billion, qui est d'une force supérieure en mathématiques, est aussi très remarquable en philosophie.

» Tu ne t'es pas trompé, mon cher Liart, en jugeant le Parisien (qui toutefois ne l'est pas, puisqu'il est Corse, c'est un ancien officier de Napoléon, dont il était même parent, à un degré éloigné), dont tu reçus dernièrement la visite, comme un original fieffé ; tu ne t'es pas trompé non plus en établissant quelque association d'idée entre lui et Saint-Nicolas; il en a été supérieur durant dix-huit ans[1]; mais tu as pu le juger trop sévèrement sur les singularités de sa personne et de son esprit. C'est un homme d'une érudition rare, surtout dans l'Écriture sainte et les Pères, et universel dans toute la force du terme. C'est aussi un penseur, et un homme de méditation, s'il en fut jamais ; mais, par cela même, il a sur certaines choses des idées qui sortent du commun et le font mal venir auprès de ceux qui n'y ont pas pensé comme lui. Il a été professeur d'Écriture sainte à la Sorbonne, après être sorti de Saint-

1. Peut-être l'abbé Frère, cité dans les *Souvenirs d'Enfance*, p. 164-165.

Nicolas, et a publié plusieurs ouvrages, qui le peignent tout entier. C'est une érudition, une hardiesse de vue très remarquable, et toujours quelque chose de très grand, de très fort, et de très peu commun; malheureusement, il a un esprit de système qui va quelquefois jusqu'au ridicule, surtout sur la cranologie; toutefois il ne faut pas s'en moquer; car il a beaucoup étudié ces matières, et je le croirais plus volontiers que ceux qui ne s'y connaissent pas et ne jugent que par les apparences. »

16 juillet.

« Ma foi, mon cher, j'ai trop tardé à t'envoyer ma lettre; je crains bien que tu ne la reçoives pas à Saint-Brieuc; car je crois que c'est le 18 que tu pars; je vais néanmoins la hasarder, comme elle n'a rien de fort pressé, peu importe qu'elle ait un retard de quelques jours en allant te poursuivre en vacances. Où les passeras-tu? A Tréguier sans doute. Tu diras à maman que je suis en parfaite santé, et que je vais lui écrire dans quelques jours. Tu me répondras, quand tes vacances auront pris une couleur.

Tu vas voir ces messieurs du collège : assure-les bien de ma part du respect et de l'attachement que je leur porte, et de la privation que j'éprouve à ne pas les voir cette année. Mille choses aussi à nos anciens condisciples, et spécialement à Lissillour et Le Clech, ainsi qu'à Le Gall, quand tu le verras.

» Je n'ai aucune nouvelle à t'annoncer : Bertin a été ordonné sous-diacre à la Trinité; Heude a quitté le séminaire; il va, dit-on, entrer à l'École de médecine : quelle perte pour l'Église de France! Quel gain pour la Faculté! Tu as probablement entendu parler de toutes les affaires de M. Dupanloup à la Sorbonne : il est probable qu'il cessera désormais d'y professer, car il est à croire que cela vient de plus haut, et des chefs de l'Université eux-mêmes, quoiqu'ils aient paru blâmer ces excès. C'est fâcheux, car on dit qu'il faisait son cours plus admirablement que jamais. Du reste, je ne l'ai pas entendu; mais ces messieurs de Paris, dont plusieurs y allaient, m'en ont parlé. L'autre jour, il vint nous voir, et me parla de toi avec beaucoup d'amitié.

» Il est possible que je t'envoie les livres que

tu m'as demandés par l'occasion de Le Goff, celui qui est à l'École vétérinaire, car l'autre est aussi à Paris, et ils m'ont écrit dernièrement pour me promettre une visite. L'un d'eux va en vacances, et il est possible, que je l'en charge, si cela n'est pas trop volumineux.

» Adieu, mon cher ami; quelque part où te trouve ma lettre, puisse-t-elle te trouver heureux et content! Crois à ma sincère et fidèle affection.

» E. RENAN. »

XII

Monsieur
Monsieur l'abbé Liart,
au Séminaire
Saint-Brieuc.

Issy, 31 octobre 1842.

« Mon cher Liart,

» Je profite des moments libres que me laissent enfin les embarras de l'installation pour m'entretenir avec toi. Nos vacances sont terminées depuis le 18, mais les huit jours

suivants ont été occupés par la retraite, en sorte que c'est à peine si nos occupations ont repris leur cours accoutumé. Du reste, c'est avec bien du plaisir que je les reprends. Les autres années, quand je passais mes vacances en Bretagne, je redoutais la fin des vacances, qui devaient me séparer de ma mère, de mes amis, de mon pays; pour cette année, elles n'avaient rien qui pût m'attacher, et même je les ai vues finir avec joie.

» Tu croiras peut-être, d'après [cela], que je me suis ennuyé durant ces vacances. Il est bien clair que je ne me suis guère amusé, mon seul amusement étant de revoir mon pays, ma mère et mes amis; toutefois il n'est guère possible de s'ennuyer avec le régime que l'on suit ici durant les vacances; c'est une complète et absolue liberté depuis le matin jusqu'au soir; il n'y a d'exercices communs que la méditation, la messe et les repas; ce qui permet à chacun de se livrer à ses goûts, et avec cela on ne peut s'ennuyer. J'en ai profité pour travailler tranquillement et à mon aise. Les promenades, etc., ne sont guère de mon goût, surtout connaissant à peu près tout ce qu'on peut voir

à Paris ou aux environs; j'ai donc mené des vacances fort sédentaires. Il n'eût fallu que transplanter ma chambre de cent vingt lieues pour me rendre pleinement heureux. Du reste, si j'ai presque fui la société, c'est un peu sa faute (du moins la société du séminaire). Figure-toi une communauté d'environ quarante ou cinquante personnes, sur laquelle deux tiers d'Anglais, avec lesquels impossible de se faire entendre; les autres ou inconnus ou indifférents, à peine deux ou trois connaissances avec qui je pusse m'entretenir. Tu jugeras par là que ce qui faisait le charme de mes vacances passées, savoir la société et l'entretien de mes amis, m'a bien manqué cette année. Ce n'est pas qu'il n'y ait ici et à Paris des jeunes gens que j'aime et que j'estime; mais ils étaient presque tous partis, et il ne restait presque que ceux que l'extrême éloignement de leur pays en avait empêchés. Autant que j'ai pu conclure de mes observations, je me suis confirmé dans le jugement que je faisais du séminaire de Paris. C'est une vraie arche de Noé, remarquable au moins par la variété de ses habitants. Tout s'y trouve : des jeunes gens d'une conduite et

d'une piété édifiantes, d'autres d'une légèreté inconcevable; plusieurs d'une solidité d'esprit, et quelques-uns d'un talent remarquables; d'autres plus que médiocres, ou ce qui est pis, d'une frivolité à donner la nausée ; les uns d'un excellent ton, aisé, facile, sans grossièreté ni affectation; d'autres ou d'une afféterie ridicule, ou d'une inurbanité sensible. Ces différences, je le sais bien, se retrouvent partout où il y a des hommes réunis, mais ici elles sont plus tranchées et plus sensibles que partout ailleurs. Tout ceci n'empêche pas que je n'estime singulièrement le séminaire Saint-Sulpice, et que je ne me réjouisse de devoir y faire mon séminaire, premièrement à cause de cette variété même : on vit avec des gens qui ont été dans toutes les positions, avocats, médecins, journalistes, poètes à élégies, quasi-romanciers; cela apprend à connaître les hommes, sinon toujours à les estimer. D'ailleurs il suit de cette variété même que sur le nombre il doit s'en trouver avec qui on est heureux de vivre. Le second avantage que j'y trouve, c'est d'y être dirigé par des hommes d'une bonté, d'une simplicité, d'une solidité

d'esprit admirables; et cela est sans exception. Il y a sans doute parmi eux des degrés pour les talents, la capacité, et même je t'avouerai franchement qu'à part deux ou trois, qui sont remarquables, il est très facile de trouver ailleurs des professeurs plus forts; mais je n'en connais pas un seul qui n'ait cette candeur, cette bonté, cette patience, ce sérieux, qui constitue l'esprit de leur compagnie. Un autre avantage du séminaire Saint-Sulpice, qu'on peut regarder comme frivole, mais que je tiens pour réel, c'est qu'il est situé à Paris. Je crois que cet avantage est immense. Pourquoi? *Nescio*. Mais je le sens. Cela est si vrai, que je suis très content d'avoir fait trois ans à Saint-Nicolas, quoique je regarde maintenant cette maison comme très médiocre, et infiniment au-dessous de celle où j'avais fait mes premières études.

» Tout ce que j'ai dit de Saint-Sulpice, quant aux élèves, ne s'applique pas à Issy. Ce sont deux maisons totalement différentes et qui ne se ressemblent en aucune façon. Nous sommes cette année fort peu nombreux, surtout dans notre classe. Il nous est arrivé pour la philo-

sophie un incident bien fâcheux. Nous devions avoir pour la psychologie et la morale, un professeur très habile et très exercé, et voilà que par un sort malencontreux, il demande cette année à professer la logique, c'est-à-dire la première année. Nous serons donc réduits à notre professeur de l'an dernier, qui est bien jeune et bien nouveau. C'est un échange qui m'a bien contrarié, moi et bien d'autres, car le professeur que nous perdons est un homme que j'aime autant que j'estime, d'une érudition philosophique et d'un jugement rares. Nous sommes plus heureux pour la physique : nous avons le père Pinault, qui est un vieux routier là-dessus. Comme il a été à l'école Normale et à l'école Polytechnique, il a tout à fait l'esprit de la science, et la possède à fond. De plus, comme il a connu autrefois les sommités scientifiques de l'époque, il a tout à fait le ton et le genre de l'Université. Il est si drôle et si original avec cela, qu'il nous fait pâmer de rire pendant toute la classe.

» J'ai reçu il y a quelques jours une visite bien inattendue. C'est celle d'un élève du séminaire de Saint-Brieuc, nommé Fayet,

maintenant au séminaire de Versailles, et que j'avais vu une fois ou deux en Bretagne. Il vint me chercher pour me prier d'aller avec lui faire sa première excursion à Paris, ce que j'ai fait avec plaisir. Il m'a beaucoup parlé de toi, et m'a parlé d'une colonie de Bretons, qui, à ce qu'il paraît, est venue se fixer à Versailles. J'avais formé le projet d'aller les voir, avant la fin de mes vacances. Mais ma paresse a expiré devant l'exécution.

» Je n'ai absolument aucune nouvelle intéressante à t'annoncer. Bertin est professeur à Gentilly. Heude, après bien des hésitations, et avoir essayé toutes les carrières, s'est enfin fixé à celle de l'enseignement, qu'il a jugé lui mieux convenir, et il faut convenir qu'il a bien choisi. Son établissement est rue Saint-Denis, n° 384. Si tu as quelque pupille à placer, cette indication, je n'en doute pas, te sera utile. J'ai vu son prospectus : en voici quelques phrases textuelles : « M. A. Heude, bachelier ès lettres, professeur gradué de l'Académie de Paris, a l'honneur de vous informer que, sous la direction de cette Académie, il vient de succéder à M*** dans l'institution... Cet établis-

sement, fondé depuis plus d'un siècle, et avantageusement connu par les sujets distingués qui en sont sortis, l'expérience que M. Heude a acquise depuis plusieurs années dans les meilleures institutions de l'Académie de Paris, les fonctions de précepteur qu'il a aussi antérieurement exercées avec succès et distinction, les nombreux élèves qui déjà ont été formés par ses soins, sont autant de titres qui lui ont *toujours mérité et obtenu l'estime publique*, et qui en ce moment lui donnent la ferme assurance qu'il répondra avec succès à la confiance dont vous voudrez bien l'honorer... Madame la directrice (mon épouse) exerce sur les enfants une surveillance toute maternelle et de tous les instants, et a pour eux, sous tous les rapports, les attentions les plus minutieuses... etc. etc... » Voilà ce qui s'appelle mentir effrontément.

» Assure de mon amitié toutes nos connaissances de Saint-Brieuc, spécialement Le Clech. M. Gouriou m'a appris, dans une lettre que j'ai reçue dernièrement de lui, que le collège avait envoyé cette année un renfort considérable au séminaire. S'il en est parmi eux de notre connaissance, tu leur diras bien des

choses de ma part. Pour toi, mon ami, tu sais quelle est mon affection pour toi. Ne m'oublie pas dans tes prières au commencement de cette année, qui sera bien importante pour moi. Demande à Dieu qu'il ajoute de nouvelles lumières à celles qu'il lui a déjà plu de me donner par mon directeur sur le point le plus important pour moi, celui de ma vocation. Qu'il est difficile de prendre des décisions sur des choses de si grande conséquence, et qu'on est heureux de trouver des hommes qui les prennent pour vous et ne vous laissent pas languir dans le doute! J'ai eu ce bonheur dans M. Gosselin. Il m'a conduit en tout cela avec une clarté et une simplicité admirables. C'est une grande grâce que Dieu m'a fait de trouver un homme qui m'aille aussi parfaitement.

» Adieu, mon cher ami, la cloche m'appelle; je ne te renouvelle pas les protestations de mon amitié, tu sais combien elle est vive et sincère.

» E. RENAN. »

XIII

Monsieur
Monsieur Liart,
au Séminaire
Saint-Brieuc.

Issy, 20 juin 1843.

« Mon cher ami,

» J'en aurais cette fois bien long à te conter, si la perspective de notre prochaine réunion ne me promettait plus de loisir pour m'entretenir avec toi. Jamais, je t'assure, les événements et les réflexions n'avaient été aussi serrés dans ma vie, que depuis quelques semaines. J'éprouve un grand besoin, mon cher, de m'en ouvrir avec toi, car tout cela n'a pu se passer sans que j'aie beaucoup souffert, et d'autant plus que, dans certains moments, l'isolement a pesé sur moi d'une manière véritablement effrayante. Je n'avais jamais si bien senti quel mal c'est d'être loin de ses proches et de ses amis.

» Tu as su, mon cher ami, que MM. les

directeurs avaient jugé à propos de m'appeler à la tonsure; mais la suite, tu l'ignores encore probablement. Après les premières réflexions que me suggéra l'invitation à une démarche que je m'étais accoutumé à regarder comme fort importante, j'eus recours au moyen si salutairement établi en ces sortes de rencontres : j'en communiquai avec mon directeur. Je trouvai toujours en lui sa bonté et sa sagesse ordinaires, il me marqua les divers points sur lesquels je devais spécialement m'examiner, et nous eûmes ensemble quelques conférences dans lesquelles il ne voulut pas encore me donner de décision positive. Tout allait à merveille; il n'y avait qu'un petit point qui faisait quelque difficulté, et sur lequel roulèrent presque tous nos entretiens. Je lui exposai la chose aussi crûment que je pus, il y réfléchit, et enfin il crut devoir me donner une décision affirmative. Comme je m'étais astreint à suivre ses conseils, je ne songeai plus qu'à prier Dieu de me préparer à un acte dont je me sentais si profondément indigne, et je chassai même de ma pensée la difficulté qui m'avait si fort agité auparavant.

Tel était mon état, lorsque, quelques jours avant la retraite de l'ordination, survint un incident fort singulier, qui me replongea d'abord dans d'indicibles anxiétés, mais que j'ai béni ensuite comme ménagé par la Providence, qui procure notre bien par les moyens qui y semblent les plus contraires. Pour une raison presque fortuite[1], je fus amené à un entretien particulier avec mon professeur ; le sujet que nous traitions nous amena à toucher le point scabreux : quelques mots de son entretien réveillèrent toutes mes anciennes craintes plus fort que jamais, me voilà replongé dans toutes mes perplexités. De nouvelles considérations viennent aggraver les anciennes, la vue plus fixe d'un engagement qu'auparavant je n'envisageais que dans le doute, tout cela m'effraie, je cours chez M. Gosselin : « Qu'avez-vous donc mon cher, me dit-il, vous avez l'air tout troublé. — Ah! monsieur, lui dis-je, M. Gottofrey vient de me dire quelque chose qui me met dans un état terrible — Quoi! est-ce qu'il vous a dit de ne

1. Cf. *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*, p. 259-260.

pas approcher de la tonsure? — Oh! non, mais il m'a dit quelque chose qui me fait trembler d'en approcher. » Là-dessus s'ouvre l'explication, où ce bon M. Gosselin tâche de me calmer et de me rassurer. « Écoutez, mon cher, me dit-il en finissant, je vous ai donné ma décision, et je ne m'en repens pas; si pourtant vos craintes continuent, comme vous êtes jeune et que rien ne presse, je vous permets d'attendre. Consultez Dieu et songez-y sérieusement. »

C'est alors, mon bon ami, que je me suis trouvé dans un état difficile à décrire. Jamais je n'avais rien éprouvé de semblable; je ne savais à qui m'adresser, je n'avais d'autre consolation que d'aller pleurer aux pieds de la sainte Vierge dans sa chapelle. Je t'assure que cela m'a appris combien on peut souffrir, je n'en avais guère d'idée auparavant. J'ai été jusqu'à trois fois en une matinée trouver M. Gosselin; enfin je lui déclare que je n'y puis plus tenir, et que j'aime mieux attendre. Du moment où la décision fut prise, ma peine fut un peu soulagée; mais alors m'en survint une autre, d'autant plus vive que j'avais dû

sévèrement la bannir, et n'en tenir aucun compte. J'avais annoncé la chose à maman comme certaine, cette bonne mère s'en faisait une fête, il faut que je lui ôte cette chère pensée. Jamais Dieu ne m'avait demandé un si grand sacrifice; je me serais imposé quelque peine que ce fût pour épargner la douleur à ma mère, et ici il m'était même défendu de tenir compte de celle que je lui causerais, je devais la compter pour zéro dans la balance. O mon Dieu, que cela m'a fait passer des moments cruels! j'étais obligé de faire abstraction complète du sentiment le plus cher à mon cœur. Mais j'ai cru que c'était un devoir, et je l'ai fait. M. Gosselin a eu la bonté d'insérer quelques mots dans la lettre que j'écrivais à maman, pour la consoler et la rassurer. Toutefois, je n'ai pu avoir de paix que lorsque j'ai reçu une lettre de cette bonne mère, dans laquelle elle m'assurait qu'elle n'en était pas trop affectée.

» Voilà, mon cher Liart, le simple récit de ce qui s'est passé? Eh bien! croirais-tu que cet état si terrible a fait place à un état tout contraire, et que maintenant je remercie Dieu de

tout ce qui s'est passé. Il en est pourtant ainsi, mon cher ami. Une fois ma décision prise, toute ma peine a été du côté de maman, laquelle ayant été à son tour calmée par les lettres que j'en ai reçues, il ne m'est plus resté que la joie d'avoir sacrifié tout ce que j'avais de plus cher à ma conscience et à ce que je croyais mon devoir. D'ailleurs j'ai retiré de tout ceci des avantages immenses, premièrement, j'ai appris à souffrir, ce qui est le plus grand bien qui puisse arriver à un homme; en second lieu, j'ai appris en outre une foule de choses qu'il est aussi très utile de savoir, et qu'on ne peut apprendre qu'à ses dépens; enfin le plus grand avantage que j'en ai retiré, c'est que tout cela a singulièrement affermi ma vocation. Le croirais-tu, mon cher ami? N'est-ce pas une contradiction? C'est pourtant la vérité, quoique je ne puisse m'en rendre compte à moi-même. Toutes les hésitations que je pouvais avoir auparavant, ont comme disparu depuis cette crise. J'en avais besoin probablement, puisque Dieu l'a permise. Du reste, je dois te le dire : ce n'a jamais été là la vraie difficulté, et M. Gosselin m'a toujours fait

distinguer comme deux questions séparées celle de ma vocation et celle de mon acceptation de la tonsure pour le moment. Toutefois, ceci m'a singulièrement affermi, et j'en avais besoin à certains moments.

» Du reste, mon cher, je ne crois pas avoir bien réussi à te faire comprendre mon affaire. Il y a eu en tout cela des circonstances si singulières que je ne puis m'empêcher d'y reconnaître le doigt de Dieu. Nous en parlerons plus à notre aise dans quelques semaines. Les lettres ne peuvent expliquer tout cela qu'imparfaitement. Il me faudrait un préambule de plus de dix pages. Quel est ce fameux petit point qui est devenu ensuite une montagne? Je te le dirai. Encore c'est avec toi que j'ai été le plus explicite. Comme je n'aurais pu expliquer la chose en entier à maman, et qu'une explication incomplète lui eût fait s'en former une fausse idée, mon directeur m'a dit de lui dire simplement que de nouvelles considérations m'avaient fait reculer, sans lui en indiquer l'occasion : n'étant pas dans la position, elle n'aurait pu la comprendre. Ainsi, avec elle et avec les autres, fais comme si tu ne connaissais de ma lettre

que la phrase précédente : il n'y aura probablement au monde que toi et mon directeur qui saurez le tout.

» Du reste, je dois aussi te parler d'une consolation que j'ai reçue en tout ceci, et qui m'a été bien sensible : c'est l'amitié que j'ai trouvée en MM. les directeurs. Ces bons Sulpiciens, on dirait qu'ils sont froids comme glace, mais c'est quand on est dans la peine, qu'on sent combien ils sont bons. Cela m'a appris que ceux qui parlent le moins du cœur sont ceux qui en ont le plus, et *vice versa*. Je recevais à tout moment la visite de quelqu'un d'entre eux qui venait me soutenir et me consoler. Les uns avaient l'air de m'approuver, les autres de me désapprouver; enfin j'ai fait ce que j'ai cru devoir faire. Du reste, je n'ai pas été une exception; cette année, ç'a été une maladie générale, surtout parmi les anciens; sur quatre qui ont été appelés de notre classe, un seul a cru devoir accepter. Je ne puis te dire, mon cher, tout ce qui a roulé dans ma tête depuis toutes ces affaires. Tu rirais, si je te disais toutes les pensées folles et extravagantes qui me sont venues. Mon Dieu! si c'est comme

cela par la suite, comment ferai-je pour arriver jusqu'au bout? Mais j'espère que ceci comptera une fois pour toutes. Ah! mon cher Liart, comme il y a à souffrir en ce bas monde! Je t'assure que cela m'a fait envisager sérieusement bien des choses, et faire fi de plusieurs. Cela m'a valu la meilleure retraite, et la meilleure tonsure, au moins pour les fruits.

» Je ne puis te dire combien ta pensée m'a poursuivi en tout ceci. Voilà, me disais-je, Liart sous-diacre, et moi, je ne suis rien du tout, Liart, qui a presque fini sa théologie, et moi j'ai à peine fini ma philosophie; cela ne fait rien, il ne m'en aimera pas moins, je pense. Je t'assure que j'aurais acheté bien cher un quart d'heure de ta présence à certains moments. J'ai soif de te voir, ainsi que maman et ma chère Bretagne. Issy pourtant emportera de moi des regrets sincères; quoique j'y ai beaucoup souffert, j'en emporterai de doux souvenirs, plus doux certes que de Saint-Nicolas; j'y ai trouvé plus d'amitié, de vérité et surtout de tranquillité. Je ne sais ce qu'il sera de Saint-Sulpice : tout ce que je sais, c'est que les deux maisons ne se ressemblent guère.

» Mon départ pour les vacances aura lieu probablement entre le 20 et le 28 juillet. Comme les vacances étaient ici réellement trop courtes, elles duraient à peine six semaines, on a établi un nouveau règlement, d'après lequel il y aura vers la fin juillet un premier examen et un premier départ pour ceux qui auraient quelque raison d'anticiper. Je pense être de ce nombre. Il est possible qu'à mon passage à Saint-Brieuc, tu sois déjà parti; si tu y étais encore, compte bien sur ma visite; il est possible que nos jours se rencontrent, de manière à ce que nous partions ensemble de Saint-Brieuc. Enfin nous verrons cela. Mais il y a une pensée qui me préoccupe, mon bon ami. Passeras-tu tes vacances à Plouguiel ou à Tréguier? Au nom du ciel, tâche que ce soit à Tréguier; nous serons sans doute en tout cas assez rapprochés l'un de l'autre, mais néanmoins pas comme dans la ville. Ah! si c'était à moi à arranger l'affaire! je te la recommande, entends-tu? Je serais désolé si tu préférais Plouguiel. Tout l'espoir de mes vacances est fondé sur toi et maman; ne m'enlève pas la moitié de leur douceur.

» Adieu, mon bon ami, tu connais la vérité de mon affection : j'ai éprouvé une grande douceur à te dire *aperto corde* tout ce que j'avais dans l'âme : j'espère que c'est un bien que Dieu voudra bien me conserver toujours; j'en serai plus fort pour soutenir les peines qu'il voudra m'envoyer.

» E. RENAN. »

» Mille amitiés à nos connaissances, et surtout à Le Clech, Lissillour, etc. J'ai oublié de te remercier de toutes les peines que tu as prises pour mes papiers.

» Je désirerais bien que nous pussions nous arranger pour nos voyages, peut-être pourrions-nous faire ensemble le voyage de Saint-Brieuc à Tréguier. Tâche que maman sache le jour de ton départ, si tu ne m'écris pas avant nos vacances.

» Adieu, mon cher ami. »

XIV

Monsieur
Monsieur l'abbé Liart,
au Séminaire,
Saint-Brieuc.

Paris, 18 novembre 1843.

« Mon cher ami,

» Depuis que nous nous sommes dit adieu, bien des impressions différentes se sont croisées dans mon âme, et c'est à peine si maintenant j'en suis complètement rassis. Passant par-dessus mon voyage de Saint-Malo et l'apparition instantanée que je fis au séminaire de Saint-Brieuc, où je n'eus pas le plaisir de te voir, j'arrive immédiatement à Saint-Sulpice, c'est-à-dire à un séjour nouveau pour moi sous presque tous les rapports. Je t'avoue, mon cher ami, que les premiers jours que j'y ai passés n'y ont pas été agréables. Le bonheur dont j'avais joui auprès de ma bonne mère et dans mon pays m'avait rendu difficile. Jamais en effet je n'avais passé des vacances aussi

douces, peut-être à cause de leur contraste avec les peines qui les avaient précédées. Quoi qu'il en soit, tu peux concevoir que la transition de cette vie si heureuse, si tranquille, si riche en affections, à une autre où je ne trouvais que de l'indifférence, ou une amitié de règle, m'a dû être bien pénible. J'ai presque eu le mal du pays, au moins durant la retraite, et ce n'est que quand j'ai recommencé à tenir l'esprit occupé par l'étude, que le cœur a cessé de crier famine. C'est un remède que j'avais déjà employé, et dont j'ai mieux que jamais reconnu l'excellence. O mon cher, que cela m'a fait faire des réflexions, et que j'ai bien compris que ceux-là sont vraiment heureux qui mettent leur bonheur en Celui que l'on trouve partout, et que l'on ne saurait perdre! Il y a dans cette théorie une si profonde connaissance du cœur humain, que je crois qu'elle suffirait pour convaincre de sa divinité un homme qui y réfléchirait. Je me demandais à moi-même : et si ma pauvre mère venait à mourir, que deviendrais-je? Je ne pouvais y penser sans frémir. Heureux ceux que Dieu a détachés de tout pour les attacher à lui seul!

Mais cela ne vient pas de l'homme, *et non datur omnibus*.

» Le temps que j'ai passé dans cette maison m'a suffi pour me faire connaître et le ton général qui y règne et la couleur des années que je devais y passer. En somme, je m'en étais fait une idée assez peu juste, n'ayant tiré mes inductions que de la maison d'Issy, et des vacances que j'y avais passées avec quelques élèves de cette maison. Il y a plus de piété que je ne croyais, et surtout une piété plus solide. L'esprit y est bon, exempt de cette critique et de cette causticité que je me figurais être un de ses défauts. L'esprit nicolaïtique, dont il restait quelques vestiges à Issy, est ici complètement noyé dans la foule, vu que les nicolaïtes ne font qu'un point imperceptible au milieu de ceux qui viennent des autres diocèses, et qui ont généralement un meilleur esprit et des têtes plus solides. Après cela, tu conçois qu'il doit y avoir un peu de bigarrure; nous avons même plusieurs types dignes de l'analyse psychologique. Mais après tout, au milieu de ce mélange, il y a plus de simplicité qu'on n'en devrait attendre. Il y a

quelques jeunes gens d'un talent remarquable, et surtout des travailleurs fieffés, mais peu de têtes philosophiques et ruminantes, comme nos Bretons.

La vie après tout serait ici assez douce, sans la froideur qui règne dans les relations des élèves avec les directeurs ou des élèves entre eux. La plupart n'étant ici que pour passer un ou deux ans, et devant après cela retourner dans leur pays, se soucient peu de lier des affections qu'ils seraient obligés de rompre bientôt. D'ailleurs on est si nombreux, qu'on se connaît à peine (nous sommes environ deux cent vingt, et il en arrive tous les jours). On se trouve peut-être l'un avec l'autre une fois tous les deux mois, et voilà comme la vie se passe. Ce sont des égards parfaits, et même on est d'abord surpris du decorum qui règne dans le ton de la maison; ce peu de familiarité a même un avantage; c'est que par là sont exclues des conversations toutes les petitesses, qui en font le sujet ordinaire, quand on est du même pays et qu'on se connaît dès l'enfance; mais, je t'assure, et tu peux bien le sentir, cela laisse un grand vide; sans doute, si l'on se

trouve avec des parfaits, ils vous témoigneront beaucoup d'affection; mais on voit que c'est une affection de commande, et pour satisfaire au règlement. Or dire à quelqu'un : Je vous aime, parce que c'est la règle, c'est à peu près lui dire : je vous aime, mais je ne vous aime pas. D'ailleurs les directeurs ne devant avoir presque aucune relation avec les élèves après leur sortie de la maison, et en voyant tant passer sous leur main, font cela par devoir, ont pour vous toutes sortes de soins, des attentions même, auxquelles on ne s'attendrait pas; mais au fond, on sent que c'est comme mécanique, et qu'ils en feront tout autant au premier venu. En un mot tout est de forme et de règle.

Du reste, j'ai été surpris du nombre d'hommes distingués et savants qui se trouvent parmi eux : ils sont tout entiers à leurs études, et à une ou deux exceptions près, de vieux professeurs, dans toute la force du mot. M. Carbon, directeur-supérieur, (M. Garnier n'en ayant plus que le titre), ressemble assez à M. Auffret, pour l'extérieur et la manière générale. Son abord est froid et même dur : mais, quand on le connaît, c'est le

plus excellent homme du monde, d'une franchise inimitable, et d'autant plus frappante, que ce n'est pas l'esprit du gouvernement de Saint-Sulpice, et en général du gouvernement ecclésiastique. Il vous dit les choses crûment, mais si rondement que cela plaît beaucoup. Notre professeur de morale est un homme d'une finesse et d'une sagacité, sinon d'une profondeur, remarquables, outre qu'il a la plus longue habitude du professorat. Quant au professeur de dogmes, nous avons le malheur d'avoir un commençant, ce qui me contrarie d'autant plus que nous devons voir sous lui les deux traités pour lesquels j'aurais le plus de goût, et sur lesquels même je comptais d'une manière toute spéciale pour ma satisfaction personnelle, savoir la religion et l'Église. Les traités que nous voyons en morale sont les traités généraux, savoir : actes humains, lois, conscience, péchés, et le commencement du Décalogue. Au cours d'Écriture sainte, nous voyons les Épitres et l'Apocalypse. J'ai entrepris, mon cher, une autre étude, pour laquelle j'ai beaucoup d'attrait, et que je crois fondamentale pour l'étude de l'Écriture sainte, au

moins de l'Ancien Testament : c'est celle de l'hébreu. Nous avons un professeur d'une force étonnante; c'est un véritable érudit, il sait la plupart des langues orientales et plusieurs langues modernes, en sorte que ses classes ont un intérêt ravissant. C'est un vrai cours d'Écriture sainte, et d'après ce qu'il nous a dit et ce que je vois, il me semble que, sans cette étude, on n'entend pas grand'chose à la Bible. Aussi vais-je y travailler très vigoureusement cette année. Après tout, les difficultés n'y sont que médiocres, quand on s'est familiarisé avec la bizarre écriture de cette langue. Figure-toi un livre où il n'y a que des consonnes, et où chaque lettre a deux ou trois sons différents, et tu auras une idée d'une bible hébraïque. Mais cette langue est si curieuse par sa singularité, la profondeur de ses règles, et surtout par les résultats auxquels mène son étude, que je ne regrette pas le temps que je serai obligé d'y donner.

» A tout cela vient encore se joindre un surcroît d'occupations, dont il faut que je te parle. Tu sauras qu'il y a sur la paroisse Saint-Sulpice plusieurs catéchismes, tant pour

la première communion, que ceux dits de persévérance, où se réunissent tous les dimanches des jeunes gens de douze à vingt ans pour entendre des instructions suivies, homélies, etc., enfin à peu près comme à Saint-Nicolas, au ton près qui est fort différent. Tu sauras de plus que de temps immémorial, la direction de ces catéchismes, le soin des instructions, etc., a été confié aux élèves du séminaire Saint-Sulpice. Tu sauras en troisième lieu que j'ai été choisi pour être du nombre de ceux qui en sont chargés. La première proposition qui m'en fut faite me mit dans un terrible embarras, et croyant que c'était pour un catéchisme de première communion, et me sentant incapable de prendre avec ces enfants le ton convenable, je refusai, alléguant pour raison 1° l'impossibilité susdite, 2° que ne me croyant pas appelé au ministère paroissial, je croyais que mon temps serait mieux employé à autre chose. A la première raison, on me répondit qu'on y avait pourvu en me mettant à la persévérance, à la seconde, on opposa divers arguments, qui me décidèrent à accepter à titre d'essai. Nous avons déjà eu deux séances, et je vois à peu

près ce que c'est. Le ton en est assez sérieux pour que le temps qu'on donne à leur préparation ne soit pas un temps perdu; et en somme, je crois qu'il en résulte une utilité réelle pour tous ceux qui y sont employés, et une utilité incalculable pour ceux qui se destineraient au ministère de la parole. Toutefois je suis encore à me demander si j'ai bien ou mal fait d'accepter. Nous sommes cinq catéchistes, et environ deux cents catéchisés. On a à peu près à parler tous les quinze jours, soit pour instructions, soit pour homélies, etc. Tu peux concevoir d'après tout cela, que je n'ai pas beaucoup de temps à perdre.

» On m'a encore appelé à la tonsure pour Noël. Mon pauvre ami, me voilà retombé dans mes anciennes perplexités. Je n'avais été heureux durant les vacances qu'en secouant cette pensée. Je crois que je reculerai encore. Plus je vais, mon cher, plus je crains. Plût à Dieu que ce fût uniquement par des vues de foi ! Mais ce que je redoute par-dessus [tout], c'est l'autorité ecclésiastique, les engagements que l'on prend, surtout pour l'esprit et la pensée, l'obligation irrévocable de soutenir une cause

que l'on croit vraie, étant jeune homme, mais que l'on serait comme obligé de soutenir encore, quand la maturité de la raison mènerait à une autre conclusion. Ce n'est pas que je doute actuellement, grâce à Dieu, mais qui peut jurer de l'avenir? sans doute, il me paraît bien que cela n'arrivera pas; mais cela devrait arriver, que les choses me paraîtraient de la même manière. Je t'assure que cela me fait faire de cruelles réflexions, et que je remercie Dieu de ne m'avoir pas permis de marcher. Prie pour moi, mon bon ami; je n'aurai pas de paix, que cela ne soit décidé; il faudra qu'il le soit ou à peu près pour la Présentation. Ne dis à personne qu'il est question pour moi de la tonsure, je n'en ai dit mot à maman, et si j'accepte, je ne lui en parlerai que la veille ou l'avant-veille du jour où je la recevrai. Mon Dieu! mon cher, que je voudrais t'avoir ici, pour causer avec toi là-dessus. Ce qui me fait croire que mes difficultés sont des sophismes, c'est que si elles étaient bonnes, personne ne devrait se faire prêtre, conséquence un peu dure. Mon directeur me dit encore d'avancer, mais je ne sais pas s'il a bien compris mon véritable état.

» L'espace me manque, mon cher Liart. Je te le répète, prie pour moi, c'est le meilleur service que tu puisses me rendre en l'embarras où je me trouve. Adieu, tu connais l'affection et l'abandon sans réserve de ton ami,

» E. RENAN. »

« J'ai vu il y a quelque temps M. Laouénan. J'ai aussi reçu la visite de M. Le Turdu, envers qui je me suis acquitté de ta commission, et qui m'a chargé de mille amitiés pour toi et M. Périchon, à qui je te prie aussi de présenter l'assurance de mon respect et de mon affection, ainsi qu'à toutes nos anciennes connaissances. Nous sommes ici un très grand nombre de Bretons, même Bretons bretonnants, mais aucun des Côtes-du-Nord. Nous avons pourtant un habitant non natif de Quintin, nommé M. Chesnel. C'est un jeune homme de moyens, chef du catéchisme dont je fais partie. En somme, mon plus prochain compatriote, c'est le professeur d'hébreu, né à Morlaix, et nommé M. Le Hir.

» Écris-moi bientôt, s'il te plaît. »

XV

Monsieur
Monsieur l'abbé Liart,
sous-diacre, au Séminaire,
Saint-Brieuc.

Paris, 29 mars 1844 [1].

« Mon cher ami,

» J'ai été ravi, mais non surpris en apprenant que tu avais fait enfin le pas irrévocable. Je n'avais jamais douté que toutes les inquiétudes dont tu étais agité, et qui devront toujours s'élever dans l'âme de celui qui envisagera sérieusement le sacerdoce, ne dussent aboutir à ce résultat. Ce sont des épreuves bien pénibles, mais au fond honorables et salutaires, et je n'estimerais pas beaucoup celui qui arriverait au sacerdoce sans les avoir éprouvées. La peinture que tu me fais de l'état de paix et de calme qui a succédé à tes perplexités m'a d'autant plus frappé que j'ai cru y trouver la description des sentiments qui se sont succédés

1. Cf. *Souvenirs d'Enfance*, p. 306 et suiv.

dans mon âme à l'époque de ma tonsure. Il est difficile d'éprouver plus de peines et des inquiétudes mieux fondées que celles que j'éprouvais, puisque, comme je crois te l'avoir laissé entrevoir, c'était par les fondements mêmes, par la foi que j'étais attaqué. Il ne s'agissait pas seulement pour moi des idées et des projets les plus chers et les plus enracinés dans mon âme, mais de ces croyances, dont j'étais comme imbu, pénétré dès mon enfance, qui avaient fait l'objet perpétuel de mes pensées, le fondement de ma vie et de mon bonheur. Voilà ce qu'une force indépendante de moi ébranlait en moi de la manière la plus cruelle. Oh! mon bon ami, que ces tentations sont cruelles, et comme j'aurais des entrailles de compassion, si Dieu m'amenait jamais quelque malheureux qui en fût travaillé! Comme ceux qui ne les ont pas éprouvées sont maladroits envers ceux qui en sont les victimes! Et cela est tout clair, mon cher; on ne sent bien que ce qu'on a éprouvé, et ce point surtout est si délicat, que je ne crois pas qu'il y ait deux hommes au monde plus incapables de s'entendre qu'un croyant et un doutant, quand ils se

trouvent en face l'un de l'autre, quelle que soit leur bonne foi et même leur intelligence. Ils parlent deux langues inintelligibles l'un pour l'autre, si la grâce de Dieu ne veut bien être l'interprète entre eux deux. Que j'ai bien senti combien ces grands maux sont inaccessibles à tout remède humain, et que Dieu seul s'en est réservé le traitement : *manu mitissimâ et suavissimâ pertractans vulnera mea*, comme dit Saint-Augustin, qu'on s'aperçoit bien avoir passé par cette cruelle filière, à la manière dont il en parle! Quoi qu'il en soit, mon bon ami, tout s'est évanoui, quand j'ai dit *Dominus pars*... et aux jours peut-être les plus agités de ma vie, ont succédé les jours les plus heureux et les plus tranquilles, que depuis longtemps j'eusse connus. Que si depuis cet heureux temps, l'*Angelus Satanæ qui me colaphizet*[1] s'est encore parfois réveillé, que veux-tu, mon pauvre ami? c'est le sort : *Converte te infra, converte te supra*, il faut passer par là. La vie de l'homme et surtout du chrétien est un combat, et en somme, je crois que toutes ces tempêtes

1. St Paul, 2 Cor. 12,7.

lui sont bien plus avantageuses qu'un trop grand calme où il s'endormirait, et qui lui ferait croire qu'il est arrivé au port. D'ailleurs, je le répète, depuis que j'ai pris sur moi de prononcer le mot décisif, ces épreuves ont pris un tout autre caractère, bien moins âcre et plus supportable.

» Je n'en reviens pas, mon cher ami, en songeant qu'avant un an tu seras prêtre. Toi, mon ami Liart, qui as été mon condisciple, etc. etc. Dieu! que je voudrais être là pour te servir ta première messe! Comme le temps passe, mon bon ami; cela vraiment me fait pâmer. Enfin décidément, nous voilà à plus de la moitié de notre vie, selon l'ordre ordinaire des choses, et l'autre moitié ne sera probablement pas la plus agréable. Comme cela est efficace pour nous engager à regarder ce qui passe comme n'étant pas, et à ne pas crier trop fort pour des peines de quelques jours, dont nous rirons dans quelques années, et auxquelles nous ne penserons pas dans l'éternité! Niaiserie des niaiseries, et tout est niaiserie.

» En somme, mon cher, je me trouve fort

bien ici. Le ton de la maison est bon, également éloigné (je parle de la généralité, de ce qui constitue la couleur générale, et non de quelques individus) de la rusticité, d'un égoïsme grossier, et de l'afféterie. On se connaît peu, et le cœur est un peu à froid; mais les conversations sont dignes et élevées; il s'y mêle peu de banalités et de commérages. On chercherait en vain entre les directeurs et les élèves l'affection cordiale, qui est une plante qui ne croît guère qu'en Bretagne; mais ils ont un certain esprit large et bon, qui plaît et convient parfaitement, je crois, à l'état moral des jeunes gens tels qu'ils leur arrivent. Leur gouvernement est à peine sensible; c'est la maison qui marche et non eux qui la conduisent. Le règlement, les usages et l'esprit de la maison font tout; les hommes sont très passifs, ils sont seulement pour conserver. C'est une machine bien montée depuis deux cents ans, elle marche toute seule, et le mécanicien n'a qu'à veiller autour d'elle, ou tout au plus à tourner la manivelle, et huiler les ressorts. Ce n'est pas comme à Saint-Nicolas par exemple, où on ne laissait jamais la machine

aller seule ; le mécanicien était là, voltigeant à droite, à gauche, mettant le doigt par-ci par-là, s'essoufflant en pure perte, parce qu'on ne songeait pas que la machine la mieux montée est celle qui va avec le moins d'action de la part du moteur. Aussi que de misères! Je t'en dirais long là-dessus, si j'avais du temps et du papier à perdre.

Un autre avantage que je trouve ici, c'est que je trouve dans toutes les circonstances qui m'entourent toutes les facilités désirables pour le travail, lequel est devenu désormais un besoin pour moi, et en égard à mon état moral, un devoir. Notre professeur de morale fait sa classe d'une manière remarquable : c'est tout le contraire pour le dogme, où nous avons l'avantage d'étrenner un professeur, ce qui, joint à l'importance majeure et personnelle pour moi des traités de la religion et de l'Église, et à l'imperfection immense et avouée de tous de notre auteur (Bailly), m'arrangerait très mal, si je ne trouvais avec ces autres messieurs moyen d'y suppléer. Mais l'avantage que je trouve ici vraiment inappréciable, c'est le cours d'hébreu, non pas peut-

être tant en lui-même que par le mérite vraiment éminent du professeur. Il métamorphose sa classe d'hébreu en une vraie classe d'Écriture sainte, où il développe une érudition et une pénétration, qui quelquefois fait tomber d'admiration le petit nombre de ses auditeurs. Je le regarde comme un vrai savant, qui, si Dieu lui donne encore dix ans de vie, ce qui me paraît assez douteux, car c'est un vrai squelette hébraïsant, sera à opposer à tout ce que la science critico-biblique de l'Allemagne a de plus colossal : car c'est surtout de ce côté qu'il a dirigé ses recherches. Il joint à cela le talent de faire de l'étude de l'hébreu l'étude la plus facile, incomparablement, qu'il y ait sur la terre. Je t'avoue que je n'ai pas été peu surpris en apprenant le témoignage tout contraire que t'en avaient rendu ceux de tes confrères qui s'y appliquent. Cela m'a fait penser qu'ils n'avaient pas l'avantage d'une bonne méthode et d'un bon professeur; car, en vérité, cela m'a fait tomber des nues, quand j'ai vu cette langue si [simple], sans construction, presque sans syntaxe, la pure idée dans son expression nue, en un mot une vraie langue d'enfant. Tu

sais comme parlent les enfants par propositions de deux ou quatre mots : voilà l'hébreu. Aussi, sitôt qu'on sait lire, on sait traduire. Je ne puis te dire quelle joie j'ai éprouvé, quand j'ai pu pour la première fois comprendre dans leur langue native ces divines paroles, qui prennent une nouvelle sublimité de l'idiome simple et naïf dans lequel elles sont exprimées. Il est vrai que, pour les parties historiques, la Vulgate les rend avec fidélité, et même les fait sentir : mais il faut avouer aussi que [pour] toutes les parties poétiques, Psaumes, etc., sans déroger au respect dû à la version adoptée par l'Église, en la lisant, on ne lit pas l'original. Nous expliquons la Genèse en classe. J'espère avant la fin de l'année le savoir, à peu près comme un bon élève sait le grec en sortant de sa rhétorique, et pourtant je suis loin de m'y donner exclusivement.

» Quel bavardage! mon ami! Je me trouve à la fin de ma lettre, sans y songer. Tu vas voir maman dans quelques jours : dis-lui que je me porte bien; cela sera vrai pour le moment, pourtant tu pourras te dispenser de mettre le superlatif; ma santé s'est singulièrement déla-

brée, je suis en butte à des misères continuelles, qui, je t'assure, m'ont déjà fait bien des fois réfléchir sérieusement. Ceci soit dit entre nous : ne va pas dire cela à maman, m'entends-tu?

» Mille amitiés à tous nos amis. J'ai vu M. Laouénan, il y a deux ou trois jours. Quel excellent jeune homme! Il a un vrai zèle apostolique. Tu présenteras mes respects à ton vénérable recteur et à M. son vicaire, ainsi qu'à tous ces messieurs du collège. Maman m'a annoncé des choses si sinistres sur les destinées du collège, dans cette rude passe où nous sommes en ce moment, que je n'ai pu y croire. Que cela me ferait de la peine!

» Adieu, mon très cher Liart, dans quelques mois, nous causerons encore; mon Dieu! comme à certains moments j'achèterais cher quelques minutes de ta présence! Adieu, encore une fois, tu sais comme je t'aime.

» E. RENAN. »

XVI

Monsieur l'abbé Liart[1].

Paris, 22 mars 1845.

« Mon bon ami,

» Je profite de l'occasion de M. Crechriou pour te faire passer ton livre, qui depuis longtemps n'attend qu'un départ pour la Bretagne. Je l'adresse à maman, afin d'éviter deux courses à celui qui veut bien s'en charger. Notre bouquiniste du séminaire me l'a procuré d'occasion, mais à peu près neuf, et j'ai préféré l'acheter ainsi, vu qu'il coûte beaucoup plus cher chez le libraire, et encore seulement broché. Prix : 5 francs. Inutile de te dire qu'il ne faut pas savoir tout cela pour être bachelier. Je l'ai choisi de préférence parce qu'il tient lieu d'une petite encyclopédie classique. Pour l'histoire surtout, tu auras soin d'éliminer bien des choses.

1. Cette lettre n'arriva à Tréguier que quand mon ami était mourant. Il ne l'a jamais lue. (*Note d'E. R.*)

» Ma position au séminaire n'a reçu depuis nos derniers entretiens aucun notable changement. Mes occupations me la rendent assez agréable. J'ai la faculté d'assister à plusieurs cours de la Sorbonne et du Collège de France, où l'on peut gagner infiniment. Je suis même régulièrement le cours de syriaque de M. Quatremère, le plus célèbre orientaliste de nos jours, au Collège de France, et j'y trouve un intérêt ravissant. Cela me sert à bien des fins, à acquérir des connaissances belles et utiles, à me distraire de certaines choses en m'occupant à d'autres, et à faire des connaissances, sans lesquelles on ne peut faire un pas dans les carrières universitaires. Ici comme partout, la protection des *grands*, j'entends les grands en science, est nécessaire aux petits : heureusement que c'est peut-être la seule branche où on puisse la gagner sans bassesse ni charlatanisme.

» Il ne manquerait donc rien à mon bonheur, si les désolantes pensées que tu sais ne m'affligeaient continuellement l'âme, et cela dans une effrayante progression d'accroissement. Je suis bien décidé à ne pas accepter le

sous-diaconat pour la prochaine ordination; cela ne devra paraître singulier à personne, puisque après tout, l'âge m'obligerait à mettre un intervalle entre quelques-uns de mes ordres. Du reste, que m'importe l'opinion? Il faut que je m'habitue à la braver, pour être prêt à tout sacrifice. Je passe bien des moments cruels; cette semaine sainte surtout a été pour moi bien douloureuse, car toute circonstance qui m'arrache à ma vie ordinaire, me replonge dans ces anxiétés. Je me console en pensant à ce Jésus, si beau, si pur, si souffrant, qu'en toute hypothèse j'aimerai toujours. Même si je venais à l'abandonner, cela devrait lui plaire, car ce serait un sacrifice fait à la conscience, et Dieu sait s'il me coûterait! Je crois que toi au moins tu saurais le comprendre.

» O mon ami, que l'homme est peu libre dans la détermination de sa destinée! Voici un pauvre enfant, qui n'agit encore que par impulsion et imitation. Et c'est à cet âge qu'on lui fait jouer sa vie : une puissance supérieure l'enlace dans d'indissolubles liens ; elle poursuit son travail en silence, et avant qu'il commence à se connaître, il est lié sans savoir comment.

A un certain âge, il se réveille, il veut agir, impossible!... ses bras et ses mains sont pris dans d'inextricables réseaux; c'est Dieu même qui le serre, et la cruelle opinion est là, faisant un irrévocable arrêt des velléités de son enfance, et elle rira de lui, s'il veut quitter le jouet qui amusa ses premières années. Oh! encore s'il n'y avait que l'opinion! mais tous les liens les plus doux de la vie entrent dans le filet qui l'entoure, et il faudra qu'il arrache la moitié de son cœur, s'il veut s'en délivrer. Que de fois j'ai désiré que l'homme naquît totalement ou nullement libre! Il serait moins malheureux, s'il naissait comme la plante, fixé au sol qui doit le nourrir; avec ce malheureux lambeau de liberté, il est assez fort pour résister, pas assez pour agir, justement ce qu'il faut pour être malheureux. O mon Dieu, mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné? Comment concilier tout cela avec l'empire d'un père? Il y a là des mystères, mon ami, heureux qui peut ne les sonder qu'en spéculation!

» Il faut que tu sois mon ami pour que je te dise tout cela. Je pense aussi que tu pourras le

comprendre, ce qui n'est pas donné à tous. Je n'ai pas besoin de te demander le silence le plus sacré, même sur le refus que je compte faire du sous-diaconat. Tu comprends qu'il faut arranger tout cela à ma bonne mère. J'aimerais mieux mourir que de lui causer une minute de peine; ô Dieu! aurai-je la force de lui préférer mon devoir? ou plutôt me mettrez vous dans la cruelle alternative de sacrifier l'un à l'autre? Je te la recommande, mon ami; elle aime beaucoup les attentions, c'est le plus grand service que tu puisses me rendre.

» Adieu, mon bon et cher ami, tu connais mon affection sincère et éternelle.

» E. RENAN CL. M. »

« Il paraît, mon pauvre ami, que tu as aussi bien des épines dans ta vie. C'est un sort commun, mon cher. Songe que plusieurs envient encore ton sort.

O passi graviora, dabit Deus his quoque finem [1].

Voilà une chose qu'on ne peut pas se figurer

1. Virgile, *Enéide*, 1, 199.

quand on est enfant; on croit à la possibilité d'une vie heureuse.

» Rappelle moi au souvenir de M. Périchon, dont la société doit être pour toi d'un si grand soulagement. Présente mes respects à M. Pasco et à tous ces messieurs. »

PRINCIPES DE CONDUITE

RÈGLEMENT PARTICULIER

1° Je ferai mon oraison sur le sujet proposé la veille, et quand il n'y en aura pas, je choisirai, selon mon habitude, quelque passage du Nouveau ou de l'Ancien Testament, convenable au temps de l'année, pour m'entretenir et suggérer les réflexions nécessaires.

2° Pendant la sainte messe, je pourrai m'occuper jusqu'à la Préface des pensées qui m'auront le plus touché dans l'oraison, ou même de la lecture de quelques passages du Nouveau Testament, ayant rapport à la Passion, ou à la Sainte Eucharistie, ou bien encore

de la lecture du IVe livre de l'Imitation. Depuis la Préface, je m'occuperai exclusivement du saint sacrifice. Du reste, je pourrai employer de temps en temps d'autres méthodes, par exemple, suivre les prières du prêtre, pour éviter la routine.

3° Je ferai tous les jours une demi-heure d'Écriture sainte le plus tôt possible après l'oraison.

4° Je préparerai toujours exactement le reste de la classe, employant le reste du temps à des études accessoires, dans lesquelles j'éviterai la légèreté qui veut toujours changer. Je m'occuperai spécialement cette année des sciences physiques et mathématiques.

5° Je ferai une visite au saint Sacrement après la classe du matin, ou après le déjeuner. Je m'y occuperai de la lecture du Nouveau Testament ou de l'Imitation ou de quelque livre pieux, ayant quelque rapport au très saint Sacrement.

6° Dans les récréations, j'éviterai d'aller plus avec l'un qu'avec l'autre, quoique je ne croie pas qu'il me soit défendu d'avoir quelqu'un à qui je puisse ouvrir mon cœur.

7° En tous mes exercices, j'éviterai le trouble, ou du moins je n'y ferai pas attention.

8° Je tiendrai à la propreté dans ma chambre et sur moi-même, faisant tous mes arrangements le soir et le matin.

PRINCIPES DE CONDUITE.

Décembre 1843.

Un principe essentiel dans la recherche du type que je veux suivre, c'est que la perfection pour chaque homme n'est pas de sortir de son naturel, mais de rester dans son naturel

L'impossibilité prouvée par l'expérience où est tout homme de parvenir à un beau caractère hors de son naturel, suffirait pour établir ce principe. C'est en effet son oubli qui produit ces espèces de polichinelles, dont le monde est plein, et qui donnent la nausée à ceux qui sont dans le vrai et qui ont le tact un peu fin.

Et qu'on ne dise pas que ces individus, s'ils

fussent restés dans leur naturel, eussent tout de même été des hommes médiocres. Sans doute; mais ils eussent été vrais : or il n'est pas imposé à tous d'avoir un grand et beau caractère, mais c'est un devoir pour tous d'être ce que l'on est, d'avoir dans le caractère cette vérité, sans laquelle il n'y a pas de vie sérieuse. Les hommes médiocres qui restent ce qu'ils sont, qui sont médiocres avec vérité, sans emphase, sans prétention, ne sont ni méprisables ni ridicules, et la foi et la raison nous apprennent qu'ils peuvent parvenir à une aussi grande hauteur morale que les plus grands esprits. Mais les médiocres, qui singent le grand, qui ne peuvent se résoudre à s'avouer ce qu'ils sont, qui sont sans cesse occupés à se tromper eux-mêmes, ceux-là sont méprisables et ridicules.

Je vais plus loin, et je prétends qu'il n'y a réellement aucun naturel méprisable, c'est-à-dire qui, réglé par une volonté droite, ne puisse devenir digne d'estime. Il y a des caractères grands, communs, ardents, froids, tendus, peu sensibles, etc; en tout cela le bon et le mauvais se font à peu près équilibre. Mais ce qu'il y a de vraiment ridicule, c'est le caractère commun

qui veut se faire grand, le caractère froid qui fait le passionné, le caractère à la glace qui vise à la sensibilité, etc. et cela par ce principe que la règle pour chacun est dans son naturel.

Il serait singulier en effet que Dieu, destinant chaque homme à une fin, lui eût donné des moyens directement opposés à cette fin, et qu'après avoir fait [de] la nature de l'homme le criterium de la vérité en logique et en morale, il l'eût obligé à s'en écarter pour chercher sa ligne particulière de conduite comme être moral. Ce serait là une anomalie contraire à toutes les analogies de la création.

Mais ce principe, dicté par la saine raison a besoin d'une explication fournie par la foi, sans laquelle il serait incomplet et même faux; aussi ceux qui ont ignoré ce complément nécessaire ont-ils grossièrement erré dans leurs théories morales. Dire que la règle de chaque homme est dans sa nature, soit dans sa nature d'homme en général, soit dans sa nature comme individu, est-ce dire que tout homme peut et doit se livrer à ses penchants sans contrainte et sans remords? Ce serait là, il faut l'avouer, une morale infâme, qui fournirait au voluptueux, à

l'avare, à l'ambitieux, l'excuse la plus naturelle et la plus légitime à leurs excès. Ce serait enfin le renversement de tout le christianisme : or, une théorie morale qui arrive là, est sûrement fausse. Mais remarquons bien que le naturel, dans le sens où nous le prenons ici, n'est pas synonyme de la nature, comme l'entendent les moralistes chrétiens. Le christianisme anathématise sans cesse la nature, ordonne de la détruire, d'en prendre en tout le contre-pied; ordonne-t-il pour cela d'aller contre son naturel? Des esprits peu délicats, peu inclinés aux tendances morales, l'ont pensé, et ont agi en conséquence; et bien sûr que Dieu ne leur en voudra pas, car plusieurs sont des saints; mais d'autres saints ont enseigné tout le contraire par leurs paroles et leur conduite. Voyez un Saint Augustin, un Saint François de Sales, un Fénelon. Quelle vérité! quelle délicatesse, quel naturel et en même temps quelle abnégation de la nature!

Voici donc, ce me semble, comment il faut entendre ce point important. Chaque homme naît avec certaines dispositions qui constituent, les unes sa nature générale d'homme, les autres

son caractère individuel. La raison et la foi nous apprennent que les unes et les autres ont dû être droites au sortir des mains de Dieu; mais la foi ajoute qu'elles n'ont pas persévéré dans leur bonté primitive. Elles ne sont donc plus règles infaillibles. Cela ne veut pas dire que de bonnes, elles sont devenues essentiellement mauvaises; mais seulement qu'au lieu qu'auparavant elles n'avaient de force que pour le bien, elles ont force aujourd'hui pour le bien et le mal, et que souvent la force pour le mal l'emporte. Le devoir de l'homme n'est donc pas de détruire ces penchants, puisque ce sont, à proprement parler, ses règles, mais, par le secours de ses moyens de connaître naturels ou révélés et de sa volonté, de les mettre ou de les conserver dans la ligne du bien, dont elles peuvent s'écarter, puisque ce sont des règles faussées.

Cela posé, le premier pas de celui qui veut se tracer une ligne de conduite est de se connaître lui-même, et c'est ce qui explique pourquoi tous les âges ont si bien senti l'importance de cette maxime.

Mais s'agit-il ici d'une connaissance d'analyse,

où chacun s'attaquerait à se disséquer lui-même, à énumérer, à classer ses principes? Cette analyse, indispensable pour l'étude de la nature humaine en général, utile aussi peut-être pour chaque individu, mais d'une extrême difficulté, n'est certainement pas nécessaire pour le but que nous nous proposons. Il y a une sorte de connaissance d'instinct, qui supplée à cette connaissance scientifique, et qui est peut-être plus propre au but en question. J'entends par là ce sentiment qui dit à l'homme : voilà ma vraie ligne de conduite! ce mouvement spontané par lequel, voyant ou lisant une action, il dit sur-le-champ : cela est ou n'est pas dans mon type. Cet instinct se trahit encore dans la conduite que l'on suit, lorsque l'on n'agit sous l'empire d'aucun principe d'affectation ou dans ces moments, où l'on dépose son masque, pour être un instant seul à seul avec soi.

Le but constant de mes efforts doit donc être de perfectionner ma nature, de rejeter avec la plus grande sévérité tout ce que l'affectation ou l'imitation voudrait surajouter à mon type. Je suis assez porté naturellement, quand je vois quelque caractère qui me plaît, à en prendre

la couleur; sans doute qu'il faut éviter cette roideur qui rejette tout élément qui n'est pas natif, cela irait à détruire la progressivité et même l'éducabilité, puisqu'il est douteux qu'il y ait en nous un principe absolument natif. Mais avant d'admettre aucun élément dans mon caractère, il faudra que je regarde s'il n'y serait pas hétérogène. Du reste, je ne dois pas me troubler, quand je sentirai ce désir d'imiter un tel ou un tel, ni surtout m'amuser à argumenter avec ce penchant; il faut revenir aux occupations et à la couleur d'idées de mon type, quoique restant sous l'impression du type étranger, et cinq minutes après, je serai rentré dans mon naturel.

Comme j'ai un désir extrême de plaire à ceux avec qui je me trouve, et que je sens fort bien que le seul moyen pour cela, c'est de prendre quelque chose de leur ton, et de leur manière, vu que les hommes ne peuvent apprécier que ce qui est dans leur type, cela me porte souvent à altérer mon type, sous prétexte que cela ne tirera pas à conséquence pour l'intérieur, ainsi, durant les vacances, aux réunions des catéchistes, etc., etc. Sur cela

j'observe : 1° qu'un homme qui veut rester un caractère doit nécessairement s'attendre à plaire aux uns et déplaire aux autres; et cela ne doit pas lui faire de peine, car c'est la condition nécessaire d'un bien. Il faut donc s'y résigner et ne pas altérer son unité, pour plaire à un tel ou un tel; 2° que je suis bien plus sûr de m'attirer l'estime même de ceux qui ne sont pas de mon type, par la permanence en mon caractère, convenablement approprié aux circonstances, que par une trop grande flexibilité à me conformer à eux : car ils sentent fort bien que ce n'est pas de l'intime que cela part; 3° qu'en me revêtant de ces types étrangers, je ne peux espérer y réussir que médiocrement : or cela est dégoûtant; 4° enfin cela est indigne d'un homme qui prend les choses sérieusement; il aurait honte d'en faire autant devant ceux qui l'apprécient dans son type; cela doit suffire pour le faire rougir. Je devrai donc garder en tout un type invariable, quelque chose d'un peu haut, peu flexible, sans roideur, faisant entendre que c'est là un genre arrêté, que rien ne me le ferait changer, parce que je le suis par conscience.

Cette attention sur le genre extérieur est extrêmement importante pour la conservation du type intérieur. C'est une chose impossible qu'un homme ait un genre extérieur, différent de l'intérieur, vu que nous sommes invinciblement portés à conformer le type intérieur à celui que nous croyons que les autres se forment de nous. Cela est si vrai qu'il suffit que nous croyions qu'un tel a telle opinion de nous, pour que nous cherchions de toutes nos forces à être conformes à cette opinion, en vertus ou en vices.

Chercher et suivre le vrai, dans l'ordre intellectuel et pratique, sera l'idée dominante de mon type intérieur. J'envisagerai le sacerdoce comme le dévouement, la consécration à la vérité, la tonsure que je vais recevoir, comme le dépouillement de tout superflu pour m'attacher à la seule vérité.

Puisque Dieu ne m'inspire pas ce zèle vif, ardent et expansif pour le salut de beaucoup, qu'il donne à ses âmes choisies, je me contenterai du rôle modeste de chercheur, trop heureux de trouver pour lui et les autres une parcelle de vérité. Comme je suis un peu porté à

l'égoïsme philosophique, je marierai toujours l'idée de l'utilité de quelques-uns de mes frères à celle de la recherche personnelle de mes convictions. Dieu m'a donné une charité tendre pour les esprits avides de vérité, mais flétris par le scepticisme; je la nourrirai avec soin. Oh! qui me donnera de trouver un vrai chercheur, prêt à renoncer au monde entier pour la vérité? Vérité, vérité, n'es-tu pas le Dieu que je cherche?

Je me tiendrai invinciblement collé à Jésus-Christ, la vraie vérité des hommes. Je ferai converger toutes mes études vers la religion, je me souviendrai qu'il est l'intermédiaire nécessaire, l'interprète, si j'ose le dire, sans lequel Dieu n'entend pas notre langue, et nous n'entendons pas celle de Dieu. Je me nourrirai donc de sa parole divine, consignée dans les saints Évangiles, tâchant d'en prendre l'esprit, et évitant la critique trop critique.

Comme j'ai grand lieu de croire que Dieu m'a taillé pour une vie d'études, et que d'ailleurs l'étude la plus acharnée est nécessaire pour mon inquisition de la vérité, qui doit être mon tout, je travaillerai sans relâche, et très

largement, ne jugeant presque aucune étude étrangère à mon but, faisant cependant un choix.

Je me garderai de gêner en rien la marche naturelle de mon esprit, le laissant faire son chemin, comme ses développements successifs l'amèneront, et j'aurai soin en tout état, de tenir compte de sa relativité, et d'affirmer très sobrement.

Je ne jetterai pas mes idées à tout venant, non que je me défende toute exposition de mes sentiments, surtout sur certains points et avec certains. Mais quand je verrai que je ne pourrais me faire entendre, je me tairai très soigneusement. Ce n'est jamais une excuse de dire : Je n'ai pas été compris; il fallait ne pas dire des choses qui pussent être mal comprises. J'aurai mes amis, à qui j'ouvrirai parfois la porte de derrière.

Quand on parlera en ma présence de choses qui ne tombent pas dans mon sens, soit que je pense le contraire, soit que je croie la chose formulée de travers, je me tairai, et me garderai d'entrer en leur sens ni de le contester. Le second ferait hausser les épaules aux sots;

le premier serait mentir, et d'ailleurs me troublerait; car ensuite je serais tenté de me conformer au type que j'aurais pu leur donner lieu d'induire de moi. Nous sommes si singuliers, qu'il suffit que nous énoncions une opinion, souvent sans y croire, pour être ensuite sérieusement portés à y croire.

Jamais la moindre polémique avec mes professeurs, très rarement en conférence, et seulement quand je serai interrogé, et que la matière le comportera.

J'éviterai de soutenir : 1° ce que je ne croirai pas. Car ce serait une raison pour y croire, ce qui me fausserait. D'ailleurs, c'est se jouer avec la vérité; 2° ce dont je ne serais pas sûr. Car les autres pourraient avoir raison, me pousser à bout, et je me sens assez faible pour n'avoir pas la force d'y céder : or c'est un triste rôle [que] de soutenir des absurdités pour ne pas s'avouer vaincu.

J'éviterai toute manière sèche d'envisager les choses, voyant tout dans le point de vue de la morale et de la vérité. Ceci ne veut pas dire que je rejetterai la forme scientifique. Au contraire, j'y moulerai mon esprit.

Ma piété sera aussi dans ce genre; je tâcherai de pénétrer l'esprit et le cœur des choses et des mystères chrétiens. Je n'aime pas ceux qui font de la piété une chose à part, et comme l'antithèse du profane. Je n'aime pas non plus ces questions sur la prépondérance de l'étude et de la piété, etc. Cela n'a pas de sens. Si la piété était quelque chose de distinct de tout le reste, comme une spécialité à part, il est clair qu'il faudrait absolument ne faire que cela, ce qui mènerait à des conséquences subversives. Mais la piété n'est pas cela : elle est un esprit qui pénètre, domine la vie, plutôt qu'une partie plus ou moins importante de cette vie.

Je tâcherai donc de pénétrer ma vie de la piété, évitant celle qui rapetisse l'esprit par des pratiques trop petites ou trop multipliées, et celle qui énerve le cœur par une fausse sensibilité, et celle qui fausse l'intelligence par des spéculations creuses ou des systèmes à perte de vue sur des objets où nous ne sommes pas compétents. Mon type en ce point sera dans les *Élévations* de Bossuet, quelques endroits de Malebranche, et les *Pensées* de Pascal.

Il y en a qui, pour se procurer je ne sais quelles rêveries qu'ils appellent piété, se font des illusions perpétuelles, se forgeant dans l'esprit un beau idéal, auquel il faut absolument que les faits, bon gré mal gré, s'accommodent; type : M. Duchesne, professeur de rhétorique. Je me moquerai de cela : *intra me*, s'entend.

Je suis quelquefois porté à une certaine contention, ou recueillement d'imagination forcé, quoique ce ne soit pas là mon défaut. J'éviterai cela, y allant en tout bonnement et par raison.

J'aurai mes petites pratiques, simples et humbles, à part moi, auxquelles je serai fidèle, évitant le petit esprit et l'indifférence.

Comme il y a beaucoup d'exercices de piété dans la maison, je prendrai bien garde que ce soit là pour moi un temps perdu, surtout celui de l'oraison. Je m'occuperai de piété, mais largement, sans me resserrer scrupuleusement au sujet actuel, dont on parle ou qu'on lit. Pour l'oraison, j'y penserai très régulièrement le soir en me couchant. Quand il n'y aura pas de sujet donné, j'en prendrai dans l'Écriture

sainte, suivant en cela ce que je trouverai de mieux. Du reste, je ne m'astreindrai pas rigoureusement à la méthode, suivant mes pensées et mes sentiments où ils me mèneront.

Je penserai souvent à la mort. Je tâcherai de prendre l'habitude d'y penser spécialement au sortir de l'examen particulier et de la prière du soir. Je me demanderai si je serais content de mourir au moment actuel. J'ai éprouvé que c'est la vraie pierre de touche pour voir si j'étais dans le vrai. Quand je vivais de vérité, j'aimais à y penser, quand je vivais de vanité, hors de moi, sa pensée me répugnait, et je n'eusse pas voulu mourir en ce moment.

J'ai remarqué qu'il y a des savants qui craignent beaucoup la mort. Je le conçois pour les savants qui ont étudié pour savoir; mais les savants qui ont étudié dans des vues supérieures, pour trouver la vérité et perfectionner leur nature, ceux-là la reçoivent avec courage. Je tâcherai d'être tel. Pour cela, je donnerai un rang très secondaire au désir d'estime, si je ne peux le détruire; je verrai dans l'étude et dans la pensée, la destination de mon existence, me disant à moi-même : Eh bien! si je mourais

actuellement, je pourrais me rendre témoignage d'avoir tendu *pro modulo meo* à ma fin. Je marierai à cette pensée un peu orgueilleuse quelque idée chrétienne.

Il faut que je me mette au-dessus de l'opinion, prêt à tout sacrifier pour la vérité. Je me nourrirai dans le goût de la persécution, esprit de Saint Paul.

Je sens bien qu'actuellement il y a bien des mobiles en moi qui ne sont pas pour la pure vérité, je ne les ferai jamais entrer essentiellement dans mon type, et je prendrai garde qu'ils n'étouffent jamais l'essentiel. Quand je sentirai qu'ils le font, je n'argumenterai pas pour les mettre à la porte, mais revenant simplement à mon type, et y adhérant par la volonté, je les laisserai tomber.

Je suis extrêmement porté à une vertu toute profane. Je me souviendrai que tout ce qui ne passe pas par Jésus-Christ n'est rien.

Je ne me tordrai pas la tête à faire par raison certains actes de piété, qui ne peuvent venir que de la grâce, par exemple, la contrition, l'amour de Dieu. C'est comme si on voulait prouver la géométrie par sentiment.

Grâce à Dieu, je commence à être un peu plus maître de mes troubles. Je continuerai la même méthode, n'argumentant jamais, et me dispensant même du sentiment projectif[1] par ce raisonnement que si je l'avais eu, j'aurais jeté le trouble : or que je l'aie eu ou que je ne l'aie pas eu, la chose est objectivement la même.

Sine amico non potes bene vivere. J'aurai des amis, *salvâ regulâ.* Je serai simple et vrai dans mon amitié, comme en tout, n'ayant rien de caché pour mon ami, m'entretenant avec lui de l'intime de mon intime. Je serai ce que j'ai été jusqu'ici et mieux encore; car c'est un des points où je suis le plus content de moi, excepté dans deux malheureuses circonstances, qui me pèseront toujours sur le cœur. Je tâcherai que mes amis sympathisent avec moi pour l'esprit et le cœur.

L'amour le plus tendre, le plus simple, le plus attentif, le plus respectueux pour ma mère, entrera essentiellement toujours dans mon type. Je ne lui refuserai rien de ce qui sera strictement licite, et je n'attendrai pas qu'elle me

1. Ernest Renan veut dire qu'il évitera de penser d'avance à des objections, pour ne pas les créer.

fasse la demande explicite, un désir de sa part sera pour moi un ordre, et je mettrai tout mon soin et toute ma finesse à les deviner.

Je m'occuperai très peu de former des combinaisons pour l'avenir, et lorsqu'il me viendra des troubles à cet égard, j'y appliquerai le procédé susdit. Mais comme, pour agir avec sens, il faut de nécessité une certaine vue de l'avenir, j'aurai un avenir que je tiendrai pour certain, et dans la vue duquel j'agirai. Et quand le perturbateur m'objectera que je n'en sais rien, je dirai : c'est vrai; mais sur ce point, ne faut-il pas agir sur une probabilité? Cela est clair. Du reste, je mettrai tout entre les mains de la Providence, la chargeant absolument de moi. Je n'ai jamais mieux compris combien c'est peine perdue que de combiner des plans. Pour bien conduire un tel plan, il faudrait avoir un point d'appui, savoir l'avenir, comme un point fixe, pour y viser; mais c'est précisément ce qui nous manque, et ce que Dieu seul a. Par exemple, j'étais en grand émoi pour savoir si je devais accepter la tonsure, ou non. Or, il n'y avait qu'une manière de sortir de ce doute : c'était de savoir quelles seraient mes idées dans

l'avenir. Accepter, ou n'accepter pas, ne dissipait pas l'embarras, car n'accepter pas, c'était une décision tout aussi tranchée que d'accepter. Si je n'accepte pas, je m'expose à un reproche éternel, si j'accepte, je m'expose à m'en repentir. Le moyen de sortir de là, c'était de savoir ce que je serais dans vingt ans. Or impossible. Donc *fiat voluntas tua*, et faisons ce que nous dit notre directeur. Oh! que je vous remercie, mon Dieu, de me l'avoir fait faire.

Je ne tiendrai pas du tout aux biens de la terre, commodités de la vie, etc. Je ne me permettrai de désirer que le nécessaire pour mener une vie tranquille et mettre à l'abri du besoin ma mère et ma sœur. Je tâcherai même de vivre toujours dans une certaine pauvreté.

En un mot, vie calme, simple, pauvre, humble, ayant des amis, la facilité de penser et d'étudier, et en même temps d'être utile à l'Église, hauteur de sentiments, bonté de cœur, élévation de pensées, recherches tenaces et inductives, piété élevée, simple et tendre, et surtout vérité en tout, dans mes sentiments, jamais d'emphase en ma conduite, agissant comme si j'étais seul au monde, toujours en

la disposition de mourir, envisageant les choses crûment et sans lunettes, cherchant en tout et par-dessus tout la vérité, n'ayant jamais pour mobile essentiel la réputation, en un mot, c'est le mot résumant : vérité, vérité, vérité, unité, simplicité, voilà mon type, et tout cela *per Dominum nostrum Jesum Christum, Deum et hominem.* Mon Dieu! qu'en ce siècle, il y a peu d'hommes dans le vrai! Quelle fascination! Toujours des riens, des intérêts d'un moment, la vie dans l'opinion, jamais le réel, jamais le vrai dans sa crudité. Par exemple, les philosophes, M. Cousin, etc. On veut paraître philosophe, métaphysicien, et on dit bien des choses vraies, mais avec cela qu'on est indifférent pour la vérité! Tout ce qu'on cherche, c'est du beau, car le beau fait parler de soi, et le vrai laisse morfondre ceux qui le disent : aussi dit-on indifféremment le pour et le contre, quand le pour et le contre fournissent en apparence du beau. J'aime bien M. Jouffroy, parce que lui au moins il voyait là une affaire personnelle. Ce qui le prouve, et ce qui fait son éloge, c'est qu'il était horriblement malheureux.

Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei, tu es qui restitues hæreditatem meam mihi[1]. Mon Dieu! que je suis content d'avoir dit cette parole! Que je trouve du goût à la répéter! J'étais en grand émoi de délibération. Oh! que j'ai bien fait, grâce à vous, de jeter tout ce fatras, pour aller dire simplement : *Dominus pars*... La vérité est mon partage; je l'embrasse, je la prends pour ma compagne, je me dépouille de tout pour elle, je renonce à tout le superflu pour la suivre et m'attacher à elle. Oh! le christianisme ne serait pas vrai, que cette cérémonie serait délicieuse, et je ne me repentirais pas de l'avoir faite. Ce devrait être l'initiation à la recherche de la vérité, la séparation des hommes, le renoncement au superflu. Mais si, mon Dieu, le christianisme est vrai, vous me l'avez fait sentir au cœur, j'y adhère de toute mon âme, je l'embrasse de toute ma force : et si (ce qui est aussi éloigné que possible de ma pensée, et ce que je dirais impossible, si l'homme n'était pas un mystère inexplicable), l'avenir me montrait ailleurs la vérité, eh bien! c'est à la vérité que je suis

1. Psaumes, XV, 5.

consacré, je suivrais la vérité où je la verrais, je serais encore vrai tonsuré. Vérité, vérité, n'es-tu pas le Dieu que je cherche? *Dominus pars*... Mon Dieu, je ne sacrifie rien de matériel, car je n'ai rien; mais j'ai mon moi, j'ai mon esprit, mon indépendance, ma hardiesse, voilà ce que je lie, ce que je vous offre. *Propositum adolescentiæ meæ*. Guyomar, Liart, quand causerons-nous ensemble de nos *propositions*? Vérité, vérité, je me suis attaché à toi dès mon enfance. Puissé-je souffrir pour toi, pour te prouver combien je t'aime! *Dominus pars!* Mon Dieu! quelle douceur vous avez cachée en ces paroles, comme elles pénètrent! *Quam bonus Israel Deus his qui recto sunt corde*[1].

On me proposerait la plus délicieuse position, la plus conforme à mes souhaits, que je dirais encore *Dominus pars*... Jésus, celui qui a fait l'Évangile, voilà mon partage. *Hæreditas mea præclara est mihi*. Mon cher ami Guyomar, j'ai fait ce que tu désirais tant faire, ce que tu étais plus digne que moi de faire. Souviens-toi de

1. Psaumes, LXXII, 1.

notre jeune temps, c'est toi qui me fis aimer la vertu, oh! oui, tu vis encore, jamais je ne me résoudrai à croire le contraire. Je t'ai senti encore me parler. Pauvre ami, comme je t'ai été infidèle, comme il y a eu des orages dans mon esprit depuis nos entretiens d'autrefois! Très sainte Vierge, qui avez été notre mère commune, et sous les auspices de qui s'est formée notre amitié, gardez-moi, car je suis perdu, si je suis abandonné à moi-même. Mon Dieu! ne permettez pas que rien ne me dépouille jamais des sentiments élevés et de l'amour du vrai qu'il vous a plu de mettre dans mon cœur! C'est le christianisme qui m'a fait ce que je suis, n'aurait-il été pour moi qu'un pédagogue d'enfant? Je me donne, je me consacre à lui. *Hodie..... privilegia clericalia sortiti estis*[1]. *Privilegia clericalia*, c'est-à-dire se faire moquer, huer et pis peut-être; tant mieux, cela prouve que cela est la vérité; c'est là sa vraie condition parmi les hommes *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei*; *tu es qui restitues hæreditatem meam mihi*. Vraiment, je remercie le bon Dieu

1. Paroles adressées par l'évêque aux nouveaux clercs tonsurés.

des douceurs qu'il m'a données à cette réception de la tonsure; elles ont été solides, senties, peu mélangées, et cependant je l'avais bien peu mérité, car vraiment j'avais fait une singulière retraite. Il est vrai que je cherchais le vrai de tout mon cœur. Je ne croyais pas que mon cœur roide fût si flexible aux sentiments doux de la piété. *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus*[1].

1. Saint Paul, II Cor., 9, 15.

CONFESSIONS DE FELICULA

CONFESSIONS DE FELICULA[1]

I

Je naquis dans cette contrée montagneuse qui sépare les eaux du Rhône de celles de la Loire, et sert de siège principal à la tribu gauloise des Ségusiaves. Mon père était un des principaux de sa tribu et fut délégué pour la représenter dans la grande assemblée permanente des peuples de la Gaule, groupée autour de l'autel de Rome et Auguste. On était alors sous le règne du pieux Antonin. Toutes les pensées, bonnes et mauvaises, se produisaient

1. La scène de ce petit roman se passe à Lyon au IIe siècle de l'ère chrétienne.

en toute liberté; c'était un bonheur, une joie de vivre. Ceux qui n'ont pas vécu en ce temps ne peuvent se figurer combien on y a vécu. Tout était mis en discussion; le cœur n'était pas séparé de l'esprit. On passait les nuits à s'entretenir des doctrines nouvelles qui naissaient de toutes parts. Je me souviens, en particulier, d'un vieux Juif qui arriva, un jour, à Lyon, peu après les dernières crises de sa patrie. Il semblait tout sanglant encore, à moitié fou, totalement égaré. Un matin, je le rencontrai sur les hauteurs de Fourvières, d'où l'on voit les neiges des Alpes; le soleil se levait.

— Ma fille, dit-il, c'est le commencement du royaume d'Israël.

Tous furent charmés et entraînés quand le bienheureux Pothinos, avec une troupe d'Asiates et de Phrygiens, aborda au quai d'Athanacum et commença de prêcher. La timidité de nos bonnes et sérieuses races gauloises fut d'abord étonnée de ces insinuations, de cette grâce de femme chez des hommes, de cette façon de flatter et de chercher à plaire. La plupart des notables de la colonie

romaine établie à Fourvières, presque tous les délégués qui habitaient sur les pentes situées au-dessus de l'autel d'Auguste, raillaient ou s'indignaient.

Mais d'autres, comme mon père, étaient surpris et convaincus. Les prédicateurs nouveaux, annonçaient le mystère du Christ, son Évangile salutaire, sa doctrine conforme à celle des apôtres, ainsi que l'attestait une succession non interrompue de témoins; car Pothinos avait connu Polycarpe et Polycarpe avait connu Jean, qui avait reposé sa tête sur la poitrine du Christ. Pothinos aimait à raconter ce que lui disait Polycarpe du disciple de Christ, et en écoutant ces récits, nous nous croyions transportés en Galilée, sur les bords du lac où Jésus répandit sa parole divine et ses chastes enseignements.

Mon père adhéra entièrement à la parole nouvelle et reçut le sceau du salut. Ma mère reçut en même temps le caractère du salut. Ma grand'mère Genovefa était morte sans que je l'eusse connue; mais mon père était si sûr de sa vertu qu'il ne doutait pas qu'elle ne fût sauvée. Pothinos, en effet, disait souvent que

la chasteté était une si belle vertu qu'un païen chaste est nécessairement chrétien, qu'il n'y a pas de miracle que Dieu ne fasse pour le sauver. Or, est-ce un plus grand miracle pour Dieu d'étendre la grâce du salut à ceux qui sont morts, mais vivent dans son sein, que de les ressusciter, comme il le pourrait, pour recevoir le sceau de la réconciliation?

Le Rhône nous apportait chaque jour des prédicateurs nouveaux qui, tout en plaçant avant tout autre nom celui de Christ, parlaient de lui en une tout autre langue que Pothinos. Pothinos et ses Smyrniotes, les écoutaient avec défiance, souvent avec indignation. Valentin était leur maître, et ce qu'ils disaient d'après lui, était parfois surprenant de grandeur. Ce que racontait Pothinos, d'après les apôtres, était une simple et divine histoire, qui s'était passée il y a cent cinquante ans. Les valentiniens souriaient de cette simplicité : « Comment pouvez-vous croire, disaient-ils, que l'œuvre de la rédemption de l'humanité se soit passée uniquement dans un point de l'espace et du temps? » Jésus était pour eux une révélation de la raison infinie, la dernière et la plus

grande de toutes; mais il n'était pas l'unique. « Vous dilatez Jésus, jusqu'à le faire éclater », disaient les docteurs orthodoxes. « Vous rétrécissez Jésus, jusqu'à l'anéantir », répondaient les valentiniens. Leur piété n'était pas moindre que celle des orthodoxes, et leur esprit était supérieur. Mon père et ma mère goûtèrent leur manière de prêcher et admirent la plupart des manières de parler de Christ qu'ils cherchaient à faire prévaloir. Quand ma mère mourut, mon père lui composa lui-même l'épitaphe suivante (*lacune*).

*
* *

Quelque temps après, de nouveaux frères arrivèrent d'Orient, et nous étonnèrent par leur manière, inouïe jusque-là, d'adorer Christ. Ceux-ci venaient de Phrygie, de Galatie, et parlaient une langue que nos Gaulois comprenaient presque. Ils observaient une abstinence de toutes les œuvres de la création. Les nourritures ordinaires, que, selon les antiques Écritures, Dieu a permises à l'homme, en ne faisant de réserves que pour celles qui sont impures par

elles-mêmes, leur paraissaient mauvaises. Ils ne vivaient que de choses sèches, n'ayant jamais vécu, de légumes et d'huile. Ils avaient des extases qui duraient des heures, priaient les doigts appuyés contre le nez, si bien qu'en grec on les appelait *passalorynchites*, et dans la langue de leur pays, peu différente de celle de nos compatriotes, *tascodrugites*. Ils parlaient sans cesse des prophéties d'un inspiré nommé Montanus, d'une femme nommée Priscille. Ces saints de Phrygie, saisis par l'Esprit saint, parlaient toutes les langues, annonçaient des fléaux terribles, la fin de l'empire romain, le retour de Néron sous forme d'*Antichristos*, l'opposé en tout du Christ, la prochaine fin du monde mauvais, œuvre de Satan, la descente de la Jérusalem céleste dans un lieu qu'ils indiquaient et qui s'appelait Pépuze, en Phrygie. La virginité absolue était selon eux un devoir; continuer un monde mauvais, c'était se rendre responsable de tout ce qui s'y faisait de mal. Les femmes devaient toujours être voilées, ne fût-ce qu'à cause des anges. Notre simple et gracieux costume des pays ségusiaves leur paraissait d'une suprême inconvenance.

Ces frères de Phrygie étaient des hommes très saints, et tous nous les respections beaucoup. Pothinos et son disciple Irénée les traitaient comme des frères, bien que, sans les nommer, il fissent des critiques, des observations discrètes qui se rapportaient à eux. « Oui, sûrement, disaient-ils, la virginité est bonne et supérieure à tout; celui qui la prend a choisi la bonne part; mais elle n'est pas un devoir. Plusieurs apôtres, à commencer par le bienheureux Pierre, qui a glorifié Christ par sa mort, étaient mariés. Toutes les nourritures, sauf celles que Dieu interdit à Noé, sont bonnes, pourvu qu'on les prenne sobrement et avec actions de grâces. Dieu confère à ceux qu'il veut le don de prophétie, comme il fit dans les temps nouveaux à Amonias, à Agab, aux filles de Philippe; mais ce don est rare; le premier venu, sans l'autorisation de l'évêque et des anciens, ne peut se l'attribuer. Nous attendons tous la fin du monde et la venue du Christ à grand triomphe dans les nues; mais Christ lui-même a défendu de supputer les temps. Ces hommes sont saints et par moments nous croirions voir en eux Élie ou Jean-Baptiste

ressuscités; mais ils n'obéissent à personne; ils n'ont pas d'évêques en leur pays; les autres évêques d'Asie, à qui nous avons écrit, ne paraissent pas les approuver. Ce que Christ veut avant tout, c'est l'obéissance à l'Église et la docilité. »

Mon père sur ce point était de l'avis de Pothinos, et pour moi, j'éprouvais pour ces saints une sorte d'aversion. Ils me faisaient scrupule du moindre ornement, d'une coupe élégante de la robe noire que portaient toutes les sœurs, d'une disposition heureuse de la bande de pourpre que leur condition permettait à certaines. Un tour heureux donné aux cheveux leur paraissait un crime. J'avais pour disposer les bandeaux blonds de ma chevelure un petit art discret de jeune fille. Ramenant sur l'arrière les abondantes masses que me fournissaient les tempes et le sommet de la tête, j'en formais par derrière une masse enroulée que retenait une bandelette infibulée d'or. Ils blâmaient ce très innocent artifice. Cette horreur de la beauté me paraissait un blasphème. Pourquoi Dieu a-t-il créé la femme belle, si cette beauté est pour le mal?

Dieu tenterait donc à plaisir sa créature? Non, j'ai toujours cru et je crois encore, malgré les malheurs de ma vie, que la beauté vient de Dieu, et constitue le meilleur trésor de la femme, même quand elle la garde pour elle seule. Les dons de l'homme sont la force, le courage, la science, le génie. Le don de la femme est la beauté. Par l'éclair seul de sa beauté, elle apprend et prouve ce que le docteur enseigne péniblement et avec de longs détours. Elle est un abrégé de la bonne création, l'argument suprême de Dieu; car sa beauté n'est au fond que l'argument de sa bonté intérieure, de ses vertus.

Je sais bien que l'insupportable Fulgentius faisait quelquefois en ma présence d'odieux sophismes sur ce point. « La beauté (il disait quelquefois la modestie) des femmes, disait-il, me rappelle les temples de l'Égypte. Le dehors ne prouve rien pour le dedans. Voyez le dehors; que c'est beau! que c'est saint! Entrez-y; savez-vous ce qu'il y a derrière tout cet appareil? Quelque bête immonde, un bouc, un serpent. » Oh! le vilain homme! Qu'il était loin des voies de Dieu!

La preuve, c'est qu'une femme bonne n'est jamais laide. Sa bonté peinte sur sa figure est sa beauté. Nos vieilles diaconesses ne sont jamais laides. Une jeune fille charmante et modeste est toujours assez belle.

Pothinos voyait bien mes innocents artifices et ne les blâmait pas. Irénée ne les voyait pas. Sa sainteté était née avec lui et l'occupait tout entier. Jeune, il était vieillard pour les sens et la sagesse. Quand je voyais louer les grands artistes qui ont fait les statues célèbres qu'on propose à notre admiration, je ne pouvais m'empêcher de penser que la femme qui se pare ou travaille à parer les autres est un grand artiste aussi. Dans l'âge actuel du monde, âge de péché et d'intempéries, la nudité étant justement interdite, l'art de parer la femme avec ses vêtements est le premier des arts. Et peut-être qu'un jour, quand, avec l'innocence et le chaud soleil du royaume de Dieu, reviendra le temps où tous iront nus sans rougir, regrettera-t-on le temps où l'attrait divin de nos formes était dissimulé en partie et rendu par là plus attrayant. J'imagine qu'on en conservera quelque chose, et qu'après la résurrection, il y

aura place encore pour cet art divin, par l'emploi discret de certaines bandelettes, par l'agencement de certains bandeaux.

Peu après les sectaires de Phrygie, arriva un docteur, dont l'arrivée fut l'heure fatale de ma vie, quoique, tout en le maudissant de bouche, je n'aie jamais pu consentir à le maudire en mon cœur. Il s'appelait Markos, était né à Antioche, et n'avait embrassé la doctrine du Christ qu'après avoir étudié toutes les religions et toutes les philosophies de l'Orient. Il en résultait un mélange singulier. Comme les disciples de Valentin, il alliait à Christ un alliage étranger. Pythagore, Orphée, Linus, Zamolxis, Zoroastre, Zostane lui paraissaient des révélateurs. Il leur dressait des statues, leur offrait un culte, tout en posant en première ligne l'image de Christos, en Sophia Pronoia, semblable à celle qu'éleva l'hémorrhoïsse de Panéas, que Jésus guérit. Il ne voulait pas entendre parler de l'homme-Dieu, Jésus, lui refusait la divinité, la réservant pour la Sophia, base toujours pure de toutes les inspirations, conseillère de tous les inspirés. Il composait des hymnes, des psaumes. Je n'entrais pas

dans toutes ces subtilités. Pourvu qu'on prononçât avec amour le nom de Jésus, j'étais contente. Mais tout d'abord, Pothinos et Irénée se révoltèrent. Ils déclarèrent que les idées de Markos étaient la négation de la tradition apostolique, que les hommages qu'il rendait à Jésus étaient autant de blasphèmes. Markos n'avati pour nos évêques et nos anciens que du mépris. Il les traitait de gens arriérés, qui ne connaissaient pas les progrès récents accomplis par la prédication chrétienne, ni les grandes écoles d'Alexandrie, d'Antioche, où le christianisme se créait et se rajeunissait tous les jours. On lui refusa la liberté d'enseigner dans l'Église; il eut son Église à part. Mon père y alla, malgré l'aveu de Pothin et d'Irénée. Pothin alla jusqu'aux larmes, rappela l'enseignement de Polycarpe, allégua la colère que le saint vieillard eût éprouvée si Dieu l'eût réservé à des temps aussi pervers. Markos était plein de séduction. Mon père trouva son enseignement supérieur à celui de l'Église ordinaire. Pothin avait beau lui dire que ce qui est destiné à tous doit être de portée moyenne, afin de ne pas dépasser la portée du

plus grand nombre. Mon père était trop lettré pour se contenter de l'Église commune; je le suivis à l'Église de Markos. D'autres femmes en faisaient déjà partie. Elles appartenaient aux classes les plus honorables. Au lieu de cet aspect sombre qu'offrait l'Église des Phrygiens, remplie de femmes voilées de la tête aux pieds, celle de Markos était pleine d'élégance. On n'y trouvait que des personnes instruites et bien élevées. Pas une robe de femme qui n'eût la bordure de pourpre, indice d'un rang distingué.

Markos avait la taille élevée et une tête d'une grande beauté, rappelant celle qu'on donne aux philosophes grecs dans les bustes qui remplissent les gymnases et les écoles. Son costume était le costume gréco-oriental, dans toute sa majestueuse simplicité. Ses beaux cheveux blonds, séparés sur le sommet de la tête, le faisaient par moments ressembler à un Dieu. Quand il parlait, on eût dit Hermès, le maître de la parole. Sa parole était un fleuve qui entraînait tout, une chaîne qui retenait et attachait. Il avait un Évangile très différent des simples récits où s'attachait Pothin, un Évangile relevé, sublime, tout selon l'esprit,

où les circonstances matérielles de la vie de Jésus, qui prêtent à la division, étaient omises. Sa conversation au sortir de l'Église n'était pas moins attachante. Mais c'était surtout son rit eucharistique qui paraissait fort supérieur à la simple Cène que l'Église commune célébrait, sans bien en comprendre la portée.

Tous ses sacrements étaient à l'avenant. avait pour toutes les circonstances de la vie, surtout pour les mourants, des onctions, accompagnées de prières sublimes. En possession des charismes qui confèrent l'esprit divin, il nous faisait assister à la descente de cet esprit, et nous en rendait les organes vivants. C'étaient les femmes, selon lui, qui étaient les instruments les plus propres à rendre les sons de la harpe divine. Dans l'Église, au moment le plus solennel, il s'approchait de l'une d'elles, et lui annonçait le don qui allait lui être accordé. Il relevait en peu de mots l'immensité du privilège qui allait lui être accordé. Nous tremblions fort à ce moment, notre cœur battait outre mesure. Plusieurs s'excusaient, déclaraient n'avoir aucun droit au titre de prophétesses. « Nous ne saurons que dire »,

disaient-elles. Lui, d'un air impérieux : « Qu'importe, disait-il, tout ce que vous direz sera prophétie ! Nos sœurs tombaient alors dans une sorte d'extase, prononçaient des syllabes entrecoupées. Lui recueillait avec empressement ces sons indistincts, les rapprochait, en tirait des sens sublimes.

Ce qui d'abord avait excité chez nous une vive répulsion, finissait par nous être agréable. Un sentiment dont nous ne nous doutions pas s'y mêlait. Fulgentius, qui venait parfois à l'Église avec mon père, me disait souvent ces mots dont je ne voyais pas la portée : *Fallit te incantam pietas tua*[1]. Toutes nous étions pures; nous ne soupçonnions pas que, dans la joie que nous éprouvions, il y avait le sentiment secret de toucher le Dieu par l'intermédiaire d'un homme. Ce qu'il y avait de plus grave, c'est que ces sortes de scènes prophétiques ne se passaient pas seulement dans l'Église. Quelques-unes de celles qui étaient le plus favorisées allaient voir le maître chez lui, et là, sous le regard de Dieu seul, s'aban-

1. Virgile, *Énéide*, 10, 812. Le texte porte *incantum*.

donnaient totalement. Dans ces communications intimes, elles perdaient tout sentiment, peut-être pendant des heures.

Je jure devant Dieu qui me jugera que, quand je suivis mes compagnes dans ces dangereuses pratiques, je ne soupçonnais rien, je ne savais rien. Mon innocence était absolue. Et la sincérité de Markos? O ciel, que je sois damnée plutôt que d'admettre qu'un homme que j'ai aimé fût un affreux charlatan! Mais Markos avait de bonnes qualités. Il était réellement chrétien. Il l'était au moins alors, mais un limon d'impuretés souillait ce beau fleuve, et Dieu, qui sait où il est maintenant, aura sans doute pardonné à l'homme qui a perdu plusieurs, mais [qui a] aussi peut-être sauvé plusieurs.

Je fus de celles qu'il perdit. Mes évanouissements sous sa main se multiplièrent. Certes, je dois avouer que je ne jouis jamais durant ce temps de la paix profonde que donne seule la possession de la vérité au sein de l'Église catholique; mais je croyais pourtant être en relation avec l'Esprit de Dieu, et l'être par lui. Ce qui se passait durant ce sommeil, je l'igno-

rais. En me réveillant, j'éprouvais un grand trouble; une fois surtout, je ne me reconnaissais plus; j'aurais cru que mes sens étaient profondément atteints, que j'étais une autre personne. Une vague idée de profanation me traversa l'esprit, je souffrais, mais je détournai promptement ma pensée de mon corps. Comment veut-on qu'une enfant accoutumée à ne jamais regarder son corps, qui n'avait plus sa mère, et que son père avait entretenue dans une ignorance absolue de la vie, conçût ce qui jusque-là lui avait été absolument caché?

Inexpérimentée dans les choses de l'amour autant qu'on peut l'être, j'aimais Markos sans savoir que j'étais coupable. Sa parole me parut plus éloquente que jamais; dans la collation des sacrements, il me paraissait d'une majesté admirable. Les secrètes communications de l'Esprit devinrent pour moi un besoin; je les recherchais. Les jours où je ne le voyais pas me paraissaient vides. J'éprouvais pour celles de mes sœurs qu'il favorisait des charismes un sentiment de jalousie que je combattais et dissimulais.

Les semaines n'amenèrent qu'un étonnc-

ment mêlé d'inquiétude. Mais les mois amenèrent un éclat que Markos vit ne pouvoir être évité. J'étais de plus en plus inquiète et troublée, et chaque palpitation de mon sein était comme l'effroi que cause un abîme entr'ouvert. Je me demandais si c'était un mauvais rêve. Ce que j'avais lu dans les Évangiles me faisait croire par moments que la femme pouvait concevoir par le souffle de l'Esprit. Mais aucun ange ne m'étant apparu, je craignais d'avoir été le jouet d'un démon. Tantôt j'avais honte, tantôt je tremblais. Je me rassurais en lisant les Psaumes où l'âme fidèle se rassure :

Sub umbra alarum tuarum [1]....
A sagitta volante in die
Ab incursu et dæmonio meridiano [2].

Ce qui augmentait mon trouble, c'est que Markos se montrait de jour en jour, contre son habitude, sombre et rêveur. Son affection pour moi, qu'il témoignait toujours discrètement, semblait diminuée. Il m'évita plusieurs jours ; puis, tout à coup, un dimanche, vers le

1. Psaumes, XVI, 9.
2. Psaumes, XC, 6.

soir, il me prit à part et me prêcha longuement. Il lut dans l'Évangile le passage : « Celui qui ne quitte pas pour moi son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, n'est pas digne de moi. » Puis, il me cita les exemples d'apôtres qui ont voyagé avec des sœurs demeurant vierges. L'Esprit, ajouta-t-il, lui avait révélé que j'étais la sœur destinée à suivre chacun de ses pas, et à semer avec lui la parole du Christ. Ces paroles venant d'un homme que je révérais me troublèrent profondément. « Maître, lui dis-je, j'en parlerai à mon père, et je te suivrai. » Il rouvrit l'Évangile, et me lut l'histoire du jeune homme qui, après avoir adhéré à Christ, demanda un moment pour [réfléchir] et le mot de Christ : « Celui qui met la main à la charrue et regarde en arrière n'est pas digne de moi. » — « Eh bien, dis-je, demain, je te suivrai. » — « Non, aujourd'hui. » — « Eh bien, dans quelques heures, j'aurai préparé mes objets de femme. » — « Non, me dit-il, tout de suite, » et il lut. « En route, n'ayez ni provisions, ni sac, ni deux tuniques; un bâton de voyage vous suffit. »

En même temps il ouvrit une porte qui

donnait sur un angiport[1], communiquant avec les bords du Rhône. Une barque attendait avec deux bateliers. Un petit tapis marquait deux places à l'arrière ; il s'assit à la première, laissant vide la seconde ; j'hésitais, il me regarda. Je ne l'avais jamais vu si beau. Son Évangile sous le bras, il semblait un prédicateur muet. Fascinée, j'allai m'asseoir à côté de lui ; je ne pensais à rien, je crus sentir l'impression de l'Esprit. Les mariniers, d'un coup de rame, s'éloignèrent de la rive, et j'étais déjà au milieu des saules et des peupliers, d'où l'on aperçoit Fourvières comme un lointain vaporeux, quand je revins à moi. La pensée de mon père me déchira. Il me rappela que, dans la carrière apostolique, le regard en arrière est le plus grand des crimes. J'étais tout entière sous son empire ; sa conscience s'était substituée à la mienne. Je me rappelais ce que j'avais entendu dire aux adhérents de Pothin, que Markos séduisait les femmes par des philtres, que celles qui, après leur séduction, revenaient à l'Église, disaient que pendant qu'elles avaient

1. *Angiportus*, en latin, désigne une ruelle.

été à lui, elles l'avaient aimé plus qu'on ne peut aimer un homme. Je ne crois pas ce qui concerne les philtres, mais il est vrai que, quand je fus seule avec lui, je fus totalement enivrée, je n'existai plus ; sa volonté fut complètement la mienne. Si je péchai, il fut le seul coupable, car pour moi, je n'existais plus.

II

Nous remontâmes le Rhône, et malgré ma tristesse, tout ce que je voyais était pour moi un sujet d'enchantement. Le courant du fleuve nous conduisit rapidement au delà de Vienne, où Markos ne voulut pas s'arrêter, quoiqu'il s'y trouvât beaucoup de frères. De belles montagnes dorées, couvertes de vignobles, venaient finir dans le fleuve, qui, de ses eaux rapides et légères, semblait les affleurer plutôt que les baigner. Parfois on eût dit que la route était fermée par les montagnes, qu'il n'y avait pas d'issue. Puis le fleuve trouvait sa voie à travers les dédales inextricables des monts qui semblent le barrer. Markos évitait les villes, et

souvent nous passions la nuit dans les îles du fleuve, au milieu des saules. Je vis Arles, où Markos trouva des gens qui parlaient grec comme lui. Il partit vite, il semblait inquiet. Dans les basses eaux du Rhône, semblables à des étangs morts, je crus voir le royaume du ciel perçu au travers de ces horizons fuyants, où l'eau, la terre, de légères lignes d'arbres se confondaient. Je m'évanouissais dans ces pensées, et aussi sous son regard, durant des heures. Si la fièvre m'avait enlevée dans ces marécages déserts, combien elle eût abrégé ma pénitence! J'étais innocente, je le jure; j'obéissais à une voix que je croyais celle de Dieu. Bientôt, je devais expier le crime d'avoir été trop docile. Pothin fut le vrai sage. La femme ne peut pas bien choisir sa direction. Mais qui lui indiquera le directeur? Dieu est bon et sait combien [le bien est] difficile.

Nous nous embarquâmes à Marseille sur un navire chargé pour Smyrne, lequel devait nous remettre à un navire alexandrin qui faisait régulièrement le voyage d'Égypte en Asie, en passant par Séleucie, le port d'Antioche. Oh!

combien ces jours et ces nuits, passés à la clarté des étoiles, eussent eu pour moi de charmes, si le trouble inconnu de mes sens, et surtout les façons d'agir de Markos ne m'eussent ôté tout bonheur. Déjà, de tous les charismes dont j'avais été gratifiée, il ne me resatit plus guère que celui des larmes. Markos, en tout temps, avait été pour moi grave et réservé, il me traitait bien comme sa sœur spirituelle, s'interdisant les jeux et les enfantillages qui font la douceur des rapports entre les frères et les sœurs selon la chair. Mais cette réserve paraissait de plus en plus de la froideur, même de l'aversion. Il y avait des moments où je ne le comprenais plus. Aliéné de moi et presque de lui-même, il semblait avoir abandonné Dieu et toutes nos espérances. Il me cachait aux autres femmes, ne voulait pas que je fusse seule avec elles. Quand il remarquait un sourire chez ceux qui me regardaient, il affectait de ne pas me considérer comme sa compagne. Pendant ce temps, il ne me dit pas un mot qui pût m'apprendre ce qui concerne la nature des femmes. Je souffrais horriblement. Le monde me paraissait une énigme méchante. Celui que j'avais

regardé comme mon maître, et à qui j'avais tout sacrifié me paraissait par moments un traître, le Satan de mon âme.

Une vision, que j'eus vers ce temps, [me montra] Jésus, un linge blanc à la main, me regardant avec des regards pleins de douceur, essuyant les larmes de mes yeux. Il m'en resta tant de douceur!

Je vis alors une coupe. Je demandai; il me fut dit : c'est la coupe de l'amour. Je voulais voir, une main invisible m'écarta, mais je vis une enfant boire. Qui est-ce qui boit? dis-je. « C'est ta fille; toi, tu n'aimeras pas, mais elle aimera. »

J'en gardai un sentiment triste et doux. L'idée de cette fille qui devait sortir de moi sans que je susse comment elle avait été conçue ne me quitta plus. A Antioche, le martyre de mon cœur atteignit aux plus cruelles angoisses. Markos avait là une clientèle brillante, une école, un entourage de femmes qui me regardaient d'un air curieux et malveillant. Parfois je les voyais se détourner de moi avec un sourire. Markos évitait de se montrer avec moi. Il rougissait de moi. Les mauvais

traitements m'eussent été mille fois moins pénibles. Car il était clair que tout amour pour moi était profondément éteint dans son cœur.

Après quelques jours passés à Antioche, il me dit que l'Esprit lui ordonnait d'évangéliser. La haute vallée de l'Oronte avait jusque-là peu entendu parler du Christ. D'Antioche, Markos voulait remonter le cours de ce fleuve, voir les grandes villes d'Émèse, d'Épiphanie, de Paradisus, de Laodicé, d'Héliopolis. Mais un doute profond [me saisit]. Je ne croyais plus en lui; je l'aimais. Oh! jours affreux! Dieu me les comptera.

[Dans] sa sécheresse de cœur, il n'aimait plus ni Dieu, ni moi. Il ne prêchait que pour la forme; toute grâce s'était retirée de lui. A Héliopolis, il me tint un discours étrange : « A quelques lieues d'ici, me dit-il, au sommet de ces monts couverts de neige est le temple d'Aphaca, chef-lieu du culte d'Aphrodite et d'Adonis. Beaucoup de nos frères pensent qu'un démon très méchant habite en ce lieu, séduit les femmes, remplit les hommes d'une fureur sacrée, éclate en étoiles brillantes qui viennent s'éteindre

dans un lac, rend des oracles, tranche souverainement les doutes d'amour. Je veux voir... » Et comme mon indignation éclata : « O femme d'un esprit étroit, me dit-il, tu ne sais pas ce qu'est la vie, et le premier devoir de celui qui vit. Il faut tout essayer. La pudeur ferme la femme à une foule de vérités. Comment voulez-vous qu'on sache le monde, quand on ne sait pas ce que c'est que l'amour? On fait des religions, des philosophies où on ne dit pas un mot de l'amour. Adonis est une forme du dieu suprême. Comme Christos, il est mort jeune; les femmes le pleurent au printemps. Je veux goûter cette religion; en cueillir la fleur, sauf à la jeter ensuite. »

J'hésitai à le suivre, mais comment l'abandonner? Il était mon maître, j'osais presque dire mon époux. Je le suivis. Nous gravîmes ensemble les pentes rocailleuses du Liban célésyrien. Le soir, nous nous arrêtâmes au lac Leimon. C'est comme un morceau de l'azur du ciel, déposé au fond d'une conque aride. Nous montâmes encore; les hauts plateaux étaient couverts de neige. La mer était devant nous, à une profondeur infinie. Entre elle et nous,

s'étageaient des étages de montagnes, comme des toits escarpés, couverts de cèdres. A nos pieds, un abîme, d'où un fleuve semblait s'élancer; à côté, un temple avec de vastes dépendances.

(*Fin du manuscrit inachevé*).

L'IDÉAL

L'IDÉAL[1]

(Imitation du rythme oriental).

OM[2].

Qui me donnera un style d'airain,
Une pointe d'acier ou de fer,

Pour graver ma pensée sur le marbre
Ou pour la sculpter dans le roc?

1. Je dois dire pour excuser ces pièces et le caprice qui me les fait publier qu'elles sont de ma première jeunesse et des premiers temps où je respirai l'air libre. J'étais plein alors de la poésie hébraïque. Je les mets ici pour suppléer à ce que je n'ai pu dire en langage abstrait. (Note d'E. R).

2. Il s'agit ici de la syllabe mystique des bouddhistes qui précède toute prière ou formule de culte. Elle représente la triade hindoue Vishnu, Brahma, Çiva. L'inspiration de ce morceau est plutôt hébraïque, mais Renan a évidemment fait abstraction de l'espace et du temps dans cet élan d'imagination.

Je la tiens, mon âme la possède,
Comme un fort possède un trésor.

Ma main la serre et la palpe sans cesse,
Ma bouche en exprime le doux suc.

Longtemps, je dis : Qu'est-ce que l'homme?
Dites-moi donc le chiffre de son nom?

Je travaillais à le résoudre
Comme un nœud dont les bouts sont cachés,

Autour duquel la main s'inquiète,
Fait et défait ce qu'elle a fait.

J'étais comme l'esclave timide,
Qui ne sait pas encore son prix,

Et attend, l'œil fixé à terre,
Qu'un passant pèse son être.

Je disais à l'arbre : Que m'es-tu?
Au bœuf : Peut-être es-tu mon frère?

Ah! dis-moi donc, si tu sais,
Qui nous tira de la poussière?

O terre, es-tu notre mère?
Notre substance est-elle de toi?

Nos os sont-ils de tes rochers?
Notre chair de ton sol argileux?

Nos larmes sont-elles ta rosée?
Et nos yeux l'azur de tes flots?

Nos pensées, le gouffre qui tourne en cercle,
Notre âme, le souffle de tes vents?

L'aigle s'élève, le vautour plonge,
L'insecte rampe sous le gazon.

L'oiseau fait son nid dans le cèdre,
Le polype bâtit au fond des mers,

Le corail est sa demeure,
Il déchire le flanc des vaisseaux.

Sirius dort sur sa couche d'azur,
Connaît-il aussi le doute qui me ronge?

C'est pourquoi mon cœur s'enflamme,
Et bondit hors de son lien.

Ma pensée bouillonne en mon sein,
Une chaudière dans mes entrailles,
Et ses flots brûlants débordent sur mes lèvres.

O mon âme, saisis ta force
De toi-même viendra ton salut.

L'homme est ce qu'il se fait
Le rang dont il s'empare est le sien.

Nemrod posséda la terre,
Quand son glaive eut dit : C'est à moi.

Allons donc! aiguise ton audace,
Apprête-toi à te saisir les flancs,

Pour t'exalter vers les hauts lieux,
Comme le prêtre exalte l'enfant,

Pour marcher à la conquête de ta gloire,
Et fonder ton empire.

Que ton courage soit ton aide,
Nul autre ne te prêtera son bras.

Pose-toi dans des hautes sphères,
Sois le compagnon de route des étoiles.

Élève-toi, et tu seras haut,
Plane dans le bleu, et tu seras sublime.

Vois là-bas le conseil de Dieu,
Et les fils de Dieu rangés en cercle.

Ils forment une double couronne,
Comme les perles pressées d'un collier.

Dis-moi quelle est leur figure?
Leurs traits sont-ils ceux de l'homme?

Leur cerveau est-il aussi comme du lait caillé,
Un cœur humain bat-il dans leur poitrine?

Leur barbe est comme la neige du Salmon,
La sagesse et la grâce en découlent.

Un grand silence se fait entendre,
J'écoute, et j'entends une voix :

L'homme est Dieu quand il sait l'être,
Poussière, quand il va s'y cacher.

Saisir Dieu, voilà la vie,
Ceux qui ont l'intelligence comprennent.

Où est Dieu? Je ne le vois pas.
Mon œil le cherche en vain, comment le toucherai-je?

A-t-il un corps et des mains,
Une âme qui sente et qui pense?

Ah! s'il était mon semblable,
Je l'aimerais comme mon frère aîné.

Je vois le sénat, mais non le prince.
Le sénat serait-il donc le prince?

Il y a une profondeur qui est profonde,
Une hauteur qui est sublime,

Une largeur qui embrasse tout,
Une richesse qui possède tout,

Un mot qui englobe toute chose,
Une syllabe qui égale l'univers.

Enfonce-toi dans les profondeurs,
Élève-toi sur les hauteurs,

Embrasse la divine amplitude,
Nourris-toi de la chaste beauté.

C'est Dieu, mon fils, c'est Dieu lui-même,
Ah! faut-il qu'il soit concret comme du pain?

Ne sens-tu pas un baume céleste,
Un parfum comme celui d'Érythrée,

Qui vogue sur la surface des mers
Et va au-devant des vaisseaux?

Tu aimes, tout le ciel est en toi;
Joie chaste comme une neige timide!

Elle est blanche et pure comme une colombe,
Jamais homme ni génie ne conçut le mal en sa présence

Béatrix[1] a l'œil doux et modeste[2],
On ne pense pas au corps en sa présence[3]

1. Béatrix est le nom d'une figure symbolique, désignant peut-être une personne réelle, qui est mentionnée dans les *Cahiers de jeunesse* (p. 317), les *Nouveaux cahiers* (p. 134) et dans ce volume même, dans *Ernest et Béatrix*.

2. On en approche comme d'un temple, timide et l'œil baissé. (Note d'E. R.)

3. Voyez la même pensée dans les mêmes mots ridiculisée dans les *Femmes Savantes*, et *les Précieuses Ridicules* de Molière. J'ai noté dans mes [*Cahiers*] mes réflexions à ce

Joie céleste, le ciel en sourit;
Les étoiles nous font des signes d'amour.

Innombrables rides des eaux,
Vents qui soufflent sur l'onde humide,

Rochers qui hérissent leur tête,
Ailes d'oiseau à l'horizon,

C'est la mer en son langage sévère,
Un des tons du céleste accord.

Souvent elle a parlé à mon âme,
Et sa grosse voix a retenti dans mon sein.

Un voile noir... c'est la douleur.
Mais la douleur est-elle sans charmes?

Elle est sœur de l'allégresse,
Elles se donnent la main et s'embellissent.

Souffrir, c'est aussi toucher Dieu.
Heureux donc celui qui souffre!

Homme, comprends-tu ton être,
La substance est-elle déployée devant toi?

sujet. C'est un égrillard, et il l'érige en morale systématique. Gens qui se font une morale de bon ton, d'un ton léger et moqueur, immoral. (Note d'E. R.)

As-tu vu dans ses replis,
As-tu sondé ses profondeurs?

Sentir et penser, c'est tout l'homme,
Ce qu'il sent et pense est son Dieu[1].

1. Cf. aussi plusieurs passages de la *Chute d'un Ange*, fragments du livre primitif.

Cf. Lamartine, *Harmonies*, livre III, III. Je ne l'avais pas lu, avant d'écrire ceci. (Note d'E. R.)

ÉVOLUTIONS DÉIFIQUES DE PAN

ÉVOLUTIONS DÉIFIQUES DE PAN

C'est l'humanité qui parle.

Je me suis lavé à la gouttière d'or de la Caaba,
J'ai bu de l'eau du puits de Zemzem.

J'ai porté le pagne du brahmane,
Je me suis ceint du cordon d'herbe moundja,

J'ai pratiqué une austérité de dix mille ans,
Je me suis mortifié des ongles aux cheveux

J'ai murmuré l'Om éternel
Autour du sacré sommet du Merou.

J'ai tourné la roue à prières
J'ai appelé mille ans le Nirvâna.

J'ai dansé avec les nymphes
J'ai mené le char triomphal de l'initié.

J'ai tremblé dans les forêts de chênes,
J'ai porté la robe blanche et la serpe d'or.

J'ai bu l'hydromel des Walkyries,
Les hurlements de Fenris [1] ont troublé mon sommeil.

Je me suis reposé sur les chérubins
J'ai chanté avec Asaph et Idithun.

Je me suis lamenté avec Israël
J'ai appelé celui qui doit venir.

J'ai vu Dieu dans un morceau de pain.
Ce Dieu-là se mange et se boit.

J'ai mangé sa chair et son sang.
J'ai ri pendant cinquante ans du déjeuner d'Ezéchiel [2].

L'oiseau fuit vers les régions du soleil,
En agitant lentement ses longues ailes.

O chaleur! ô foyer sublime!
O centre immaculé du beau!

Que ne puis-je voler dans tes rayons,
M'humecter de ta tiède rosée.

Amour, amour, ô force des choses!

1. Fenris est le nom d'un loup fabuleux, qui, dans l'Edda, dévore Odin et est d'une grande férocité.
2. Cf. Ezéchiel, ch. IV, V, 9-15.

Je suis comme l'onagre du désert,
Qui regarde au loin des collines de sable,

Secoue sa fauve crinière
Et frappe de son pied le sol qui vole en poussière.

J'ai crié : qui m'enchaîne?
Nul ne peut m'imposer des fers!

J'ai brisé toutes mes entraves,
Je n'ai d'autre maître que moi!

Je suis l'homme libre et sans loi,
Qui veut me saisir, je le tue!

O vie! ô mystère ineffable!

Je lutte contre l'impossible,
Je maudis la langue des mortels.

LES DEUX CHŒURS

LES DEUX CHŒURS

Fragment de l'histoire primitive de l'humanité.

La tribu s'arrêta sur les bords d'un fleuve où les femmes allèrent puiser de l'eau, mais elles la trouvèrent blanchâtre, et pour cela elles l'appelèrent Albula. Près de là, il y avait plusieurs collines; sur l'une, un bois d'osier, elle s'appela Viminal; sur l'autre, un bois de chênes. L'une, qui dominait le fleuve, avait deux sommets et semblait un arc; ils l'appelèrent Capitole. Les autres, dirent-ils, auront des noms plus tard. Tout le jour, les hommes chassèrent sur ces collines; quand le soir fut venu, ils se rassemblèrent tous sur le sommet oriental de la double colline. Les femmes se

groupèrent vis-à-vis, les enfants jouaient dans la vallée qui les séparait. Alors, ils se [parlèrent].

LES HOMMES.

Quand nous traversions la grande forêt, nous éprouvions une grande [crainte]. Nos haches étaient émoussées. Mais vous étiez avec nous.

LES FEMMES.

Oui. Nos enfants s'en souviendront. Car tous ceux qui naquirent dans ce temps-là reçurent des noms de douleur et ne sucèrent qu'un lait troublé aux mamelles de leurs mères. Mais ne pensons plus à ces souffrances. Ces lieux-ci sont magnifiques; dressons-y nos tentes afin que nous puissions soulager nos bras qui depuis si longtemps portent nos petits. Leurs bras se fatiguent à se suspendre à notre cou, et cette vallée serait excellente pour leur apprendre à marcher.

LES HOMMES.

Oui. Plusieurs de nos jeunes gens ont déjà pris la robe des hommes sans avoir connu de jeunes filles. Il serait bien de faire ici un sacri-

fice et de célébrer des danses et des jeux. Mais il serait mieux peut-être d'aller encore, car l'horizon est très loin devant nous; les dieux favorisent ceux qui vont toujours devant eux; à force de marcher, nous trouverons sans doute ces champs fortunés dont nous ont parlé nos pères.

LES FEMMES.

Oui, nous vous suivrons partout où vous irez. Car nous aimons vos boucles de cheveux et le son ferme de votre voix. Mais pourquoi courir toujours au delà? Que trouverons-nous au delà que nous n'ayons ici, des arbres, des herbes et des fleurs? Il y a dans cette vallée une fontaine d'eau fraîche et pure; nous l'avons appelée Juturne.

LES HOMMES.

Oui, il ferait bon de demeurer ici, car il nous est doux d'être partout où vous vous plaisez. Mais nos pères ne s'arrêtaient jamais, ils nous avaient défendu d'enfoncer trop profondément les pieux de la tente. La Terre a dévoré une tribu qui avait voulu faire un pacte avec elle. D'autres furent changées en arbres

et en rochers. Notre cœur nous dit qu'il ne faut jamais s'arrêter. La vie, c'est de marcher toujours.

LES FEMMES.

Oui. Vous êtes pleins de courage et de force. Quand nous sommes fatiguées, votre vue nous ranime. Nous vous aimons, car vous êtes nos maîtres, et qu'il nous est doux de nous soumettre. Mais le repos est doux aussi, et qu'importe sous quel ciel? Si vous vouliez bâtir des maisons, nous aimerions à les orner, nous vous ferions de beaux vêtements, qui réjouiraient votre cœur, et sur cette colline, nous bâtirions le feu de Vesta. Le feu du foyer n'est sain que quand il s'allume toujours à la même place. Quelques-unes d'entre nous resteraient vierges pour le garder.

LES HOMMES.

Les dieux des femmes sont comme elles! Mais nous voudrions savoir ce qu'il y a au delà de ces collines. Nous voudrions savoir aussi pourquoi le soleil se lève et se couche, pourquoi la lune s'entoure d'un halo, quelles

sont les vertus des plantes, quel est le nom de chaque étoile?

LES FEMMES.

Oui, il serait bien beau de savoir tout cela. Mais il vaut mieux que les dieux le sachent. Nous voudrions savoir aussi qui a appris aux enfants à sucer la mamelle de leur mère.

LES HOMMES.

Oui, l'homme est fait pour être savant, et nous pensons qu'un jour nos enfants sauront toutes ces choses. Les dieux jaloux des hommes ont caché le bonheur et la science dans une caverne. Mais nous les en arracherons malgré les dieux. Les dieux sont terribles à ceux qui les craignent, mais ils cèdent à ceux qui leur font violence. Ce sera là sans doute la fortune promise à nos descendants, car pays et ciel n'y font rien.

LES FEMMES.

Oui, heureux ceux qui verront ces jours! Mais nous pensons qu'alors encore les enfants pleureront, et que les vieillards se courberont, que le soleil se voilera de nuages. Mais nous prierons pour vous les dieux!

LES HOMMES.

Oui, priez pour nous les dieux. Notre Dieu à nous, c'est notre force.

LES FEMMES.

L'autre jour, une de nos compagnes eut deux nuits de suite le même songe. Et quand elle l'eut raconté, plusieurs jeunes filles l'ont eu après elle. Une femme portait dans les bras un petit enfant, la lune était sous ses pieds, et sur sa tête une couronne de douze étoiles. Si ce petit enfant était un Dieu, que nous l'aimerions! Mais un Dieu ne peut être fils d'un homme, et c'est pour cela que nous pensons bien que la femme qui est apparue à notre [compagne] était une vierge, et que son enfant est né immaculé. Nous pensons même que sa mère a été conçue sans souillure.

LES HOMMES.

Oui, nous aimerions aussi à avoir de ces rêves. Mais le soir nous sommes bien fatigués, et il faut songer au lendemain.

LES FEMMES.

Oui, nous croyons que les dieux eux-mêmes

doivent avoir quelquefois envie de souffrir. Car cela est doux par moments. Quelques-uns, dit-on, se sont faits hommes pour souffrir avec nous.

LES HOMMES.

Oui, mais il est plus beau encore de faire de grandes choses, des pyramides, qu'on laisse derrière soi sur le chemin. Quand nous aurons trouvé la terre qui nous fut promise, nous y bâtirons des villes magnifiques. Il y aura des murs que personne ne pourra franchir, ni hommes ni bêtes féroces, nous ferons des machines qui chasseront pour nous, et nous, rassemblés sur la place publique, nous passerons le temps à discourir sur la justice. Le soir, nous viendrons nous réjouir avec vous.

LES FEMMES.

Y aura-t-il dans ces villes des maisons pour les dieux? Nous voulons qu'il y en ait une aussi pour la vierge qu'a vue [notre sœur] et pour son petit enfant; le petit enfant croîtra, et nous l'aimerons, et quand il sera grand, les hommes le tueront, et nous nous arracherons

les cheveux sur son tombeau, et des milliers de vierges le prendront pour époux.

LES HOMMES.

Oui, nous élèverons un temple à Jupiter. On l'y verra avec son large front et ses épais sourcils, ses grands cheveux tomberont des deux côtés de sa tête. Il tiendra la foudre d'une main.

LES FEMMES.

Nous voudrions aussi un jeune Dieu qui souffre, qu'il eût des cheveux blonds séparés en deux sur le sommet de son front, que ses yeux fussent baissés, et sa robe serrée par une ceinture, sa barbe se séparant en deux sur son menton; on le verrait souffrant et mis à mort, et il y aurait là des femmes pour le consoler.

LES HOMMES.

Oui, il est doux d'être consolé par des femmes. On y verrait encore Mercure, dont la figure respirerait l'industrie et l'intelligence; Apollon, inspirateur des belles choses; Mars, qui donne du courage dans les combats, et Diane, qui court sans cesse les forêts; Minerve

qui donne la sagesse, et Vénus qui fait la douceur de la vie.

LES FEMMES.

Nous voudrions aussi des prêtres pour nous dire comment adorer les dieux. Car nous ne savons pas; nous, nous n'avons pas le don pour nous conduire, et nous avons besoin d'être dirigées. Ils n'auront point d'épouses, mais ils auront un grand chef, qui leur apprendra ce qu'ils doivent [faire], et à lui, les dieux l'apprendront.

LES HOMMES.

Les femmes veulent qu'on leur apprenne, mais l'homme ne sait que ce qu'il a appris lui-même. Nous inventerons des machines pour atteindre le fond de la mer et savoir ce qui s'y fait; d'autres, pour mesurer la distance des étoiles, de telle sorte qu'on pourra annoncer d'avance l'époque où elles se lèvent et le temps où le soleil et la lune s'obscurcissent, comme s'ils passaient l'un devant l'autre. Peut-être pourra-t-on savoir à combien de pas de nous sont les étoiles et combien elles pèseraient si elles étaient mises dans la balance.

LES FEMMES.

Il nous paraît difficile de savoir ces choses, car les étoiles sont très loin de nous. Mais les prêtres nous apprendront comment on purifie l'enfant qui vient de naître, comment on lui donne le don de la force, comment on fortifie les vieillards qui vont mourir, et comment on peut expier par des châtiments volontaires les fautes qu'on a commises. Nous leur dirons tous nos péchés, et ils nous imposeront des peines que nous subirons.

LES HOMMES.

Dans ce temps-là, il y aura des lois pour toutes choses, et les hommes se rassembleront tous les sept jours pour rechercher ce qui sera le meilleur. Il y aura festins et fêtes, courses et luttes.

LES FEMMES.

Ce petit enfant qu'ont vu nos [compagnes] était si beau que nous n'aurions voulu que lui pour nos festins. Il prendra une apparence de pain et nous le mangerons, Son sang deviendra du vin et [nous] le boirons. O sang d'un Dieu! nous nous enivrerons et nous tomberons

en tressaillements. Nous adorerons son cœur percé d'une flèche et son image sera toujours devant nos yeux.

LES HOMMES.

Silence! Nous vous défendons d'avoir de telles pensées. Vos pensées sont comme l'arc-en-ciel, on ne peut dire où commence une couleur et où finit l'autre; de même, vos rêves, de doux et célestes, deviennent quelquefois bas et sanglants. Vous viendrez à nos fêtes, des fleurs sur la tête, et vous couronnerez les vainqueurs!

FIN

TABLE

PRÉFACE. I
INVOCATION A ERNESTINE 1
PATRICE. 5
ERNEST ET BÉATRIX. 101
LETTRES A LIART 135
PRINCIPES DE CONDUITE 265
CONFESSIONS DE FELICULA. 295
L'IDÉAL 324
ÉVOLUTIONS DÉIFIQUES DE PAN. 335
LES DEUX CHŒURS 341

567-14. — Coulommiers Imp. PAUL BRODARD. — 1702-6-14.

PQ
2386
R37A14
1914

Renan, Ernest
Fragments intimes et romanesques

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY